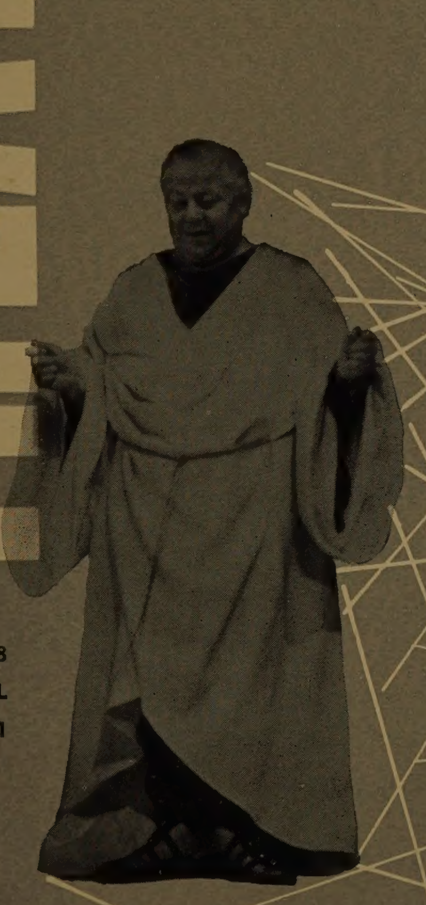


THEATRE l'Avant-Scène

NUMERO 238
BIMENSUEL
1er MARS 1961



AU SOMMAIRE (textes intégraux)

L'ETOUFFE-CHRETIEN

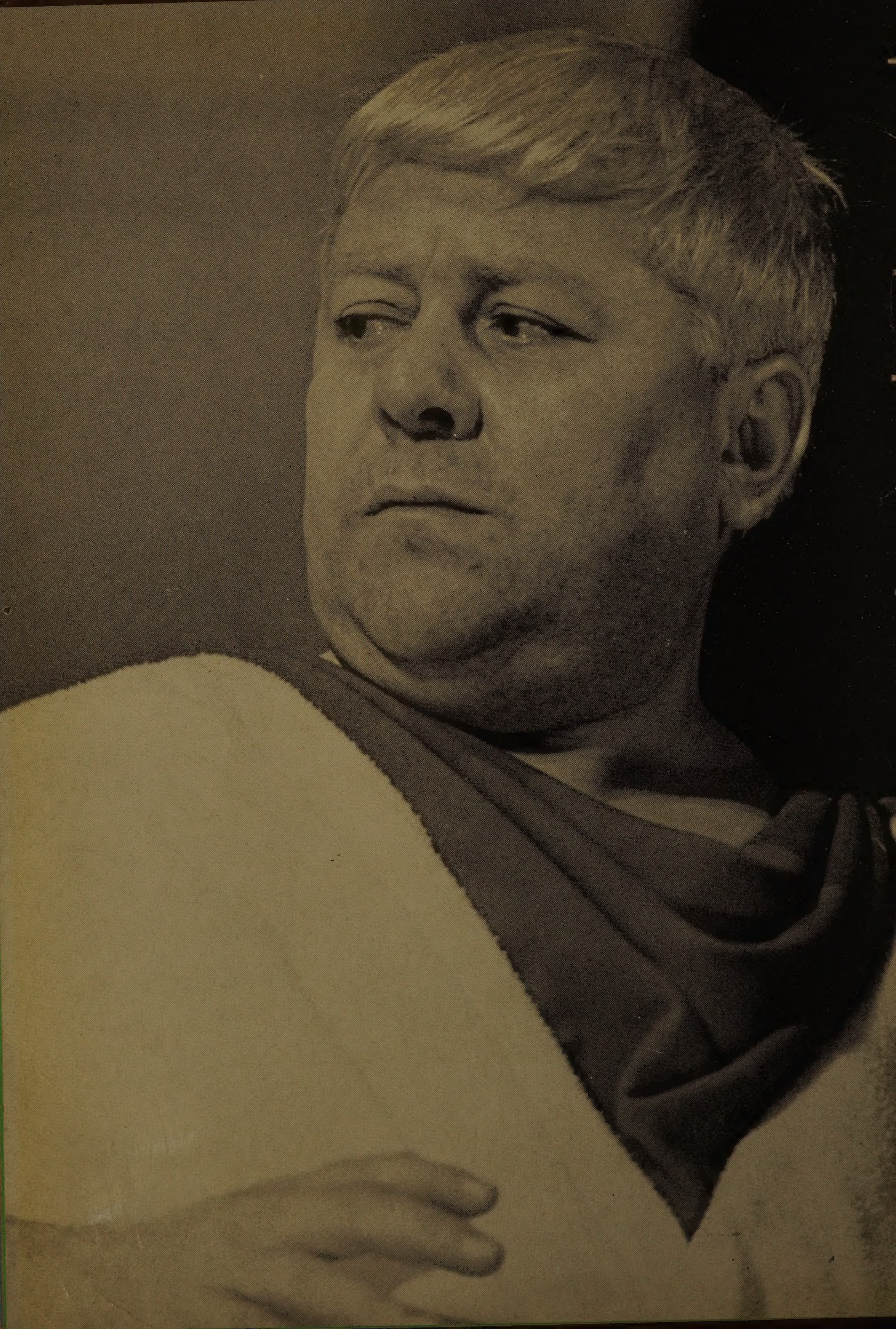
Félicien Marceau

LA BELETTE

Charles Vildrac

LA QUINZAINE DRAMATIQUE

André Camp



L'ÉTOUFFE-CHRÉTIEN

Théâtre de la Renaissance
(Direction Véra Korène)

Pièce en deux parties
de Félicien Marceau

Mise en scène d'André Barsacq

Décors et costumes de Jacques Noël

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Néron	**Francis Blanche**
Tigellin	**Alfred Adam**
Le bourreau	**Ibrahima Seck**
Le lion	**Pongo**
Agrippine	**Arletty**
Artemas	**Jean-Paul Thomas**
L'officier	**Jean-Henri Chambois**
Epaphrodite	**Jacques Dynam**
La jeune esclave	**Madeleine Constant**
Thrasea	**Marcel d'Orval**
La femme de chambre	**Geneviève Gombert**
Lepida	**Lydia Rogier**
La manucure	**Madeleine Constant**
Marcus	**Jacques Dynam**
Priscilla	**Jenny Orléans**
Le masseur	**Marcel d'Orval**
La jeune chrétienne	**Madeleine Constant**
Pythagoras	**Jacques Ramade**
La jeune fille	**Geneviève Gombert**
Le père de Pythagoras	**Marcel d'Orval**
La mère de Pythagoras	**Lydia Rogier**
Le cousin	**Jacques Dynam**
Le joueur de biniou	**Jean-Henri Chambois**
L'augure	**Marcel d'Orval**
Le capitaine des galères	**Jean-Henri Chambois**
Un jardinier	**Pongo**
Une fille de cuisine	**Geneviève Gombert**
Premier garde	**Jacques Ramade**
Deuxième garde	**Claude Augereau**
Une servante	**Madeleine Constant**

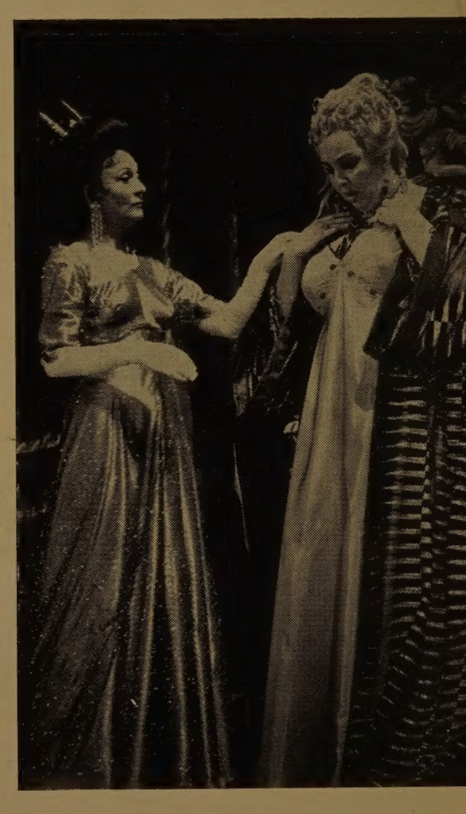
Francis Blanche dans le rôle de NÉRON

(Photo Pic.)

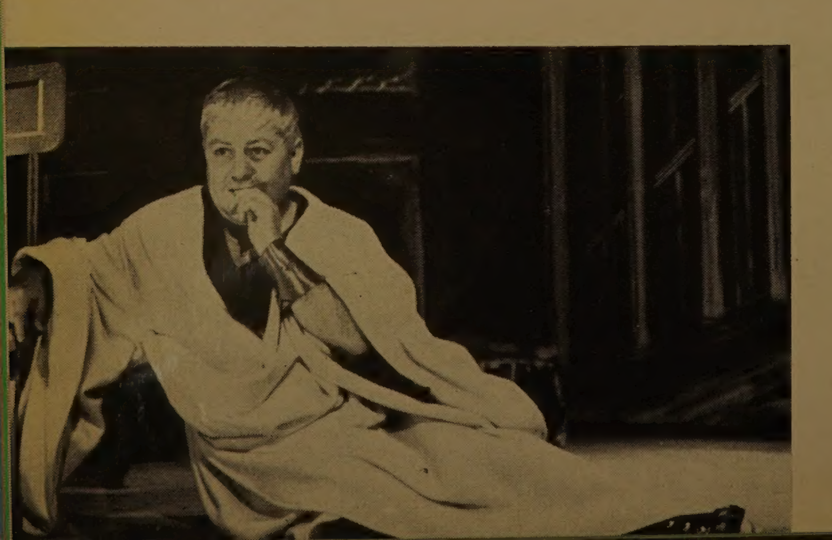
« L'Etouffe-Chrétien » a été créé le 21 octobre 1960 au Théâtre de la Renaissance



L'ÉTOUFFE CHRÉTIEN







Arletty, Lydia Rogier

AGRIPPINE : Tu ne devrais pas porter des rubis, des saphirs et des émeraudes ensemble. Ça fait forain.

En haut, à gauche :

Alfred Adam, Francis Blanche, Ibrahima Seck

NÉRON : Vous êtes dans une impasse, Monsieur Tigellin. Quoi qu'on fasse, où qu'on aille, on aboutit toujours à une impasse.

Au milieu :

Alfred Adam, Francis Blanche, Arletty, J.-P. Thomas, J.-H. Chambois, Ibrahima Seck, Pongo (le lion)

AGRIPPINE : C'est bien, ça... C'est très bien, de réfléchir.

Ci-contre :

NÉRON : Le regard des enfants est toujours vide. Attention à ce que vous y mettez.



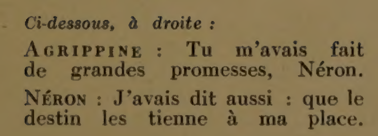
Alfred Adam, Francis Blanche, Marcel d'Orval, Jenny Orléans

NÉRON : Monsieur Tigellin, le moment est mal choisi.

Madeleine Constant, Pongo, Ibrahima Seck, Francis Blanche

NÉRON : Ne te plains pas. Toi, au moins, tu sais à quoi ça rime.





Ci-dessous, à droite :

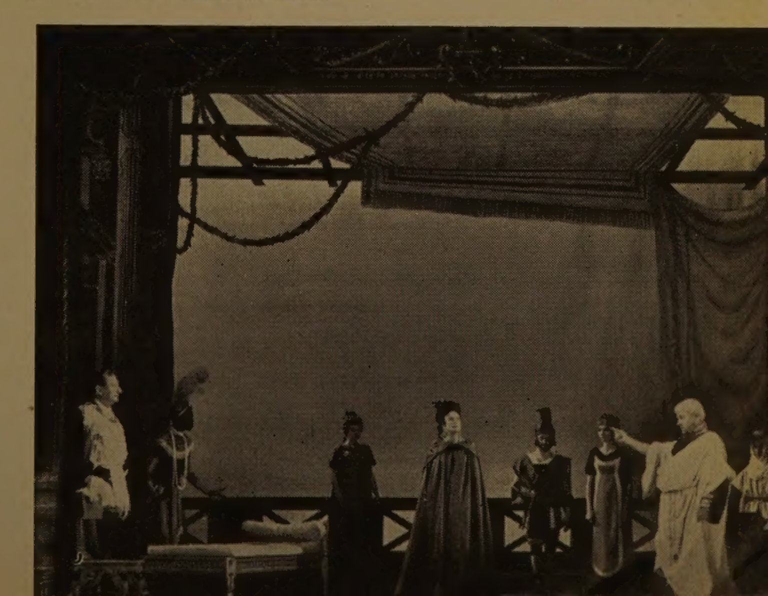
AGRIPPINE : Tu m'avais fait de grandes promesses, Néron.

NÉRON : J'avais dit aussi : que le destin les tienne à ma place.

(Photos Bernand.)

AGRIPPINE à NÉRON : Entre nous, il n'y a plus qu'un voile de mariée... Il n'y a plus qu'un très mince brouillard.







MARCEAU FÉLICIEN (Carette Louis dit)

Né le 16 septembre 1913, à Cortenberg (Belgique).

Sa famille, d'une bourgeoisie modeste, est originaire de Picardie. S'il prend le pseudonyme de Félicien Marceau quand il s'installe à Paris, fin 1944, c'est pour marquer un tournant décisif dans sa vie et le départ de sa véritable carrière littéraire.

Il a fait ses études au collège, puis à l'Université de Louvain (études de droit). Les représentations théâtrales auxquelles il participe (*La Farce du pendu dépendu* d'Henri Ghéon, etc.) et la rédaction d'un journal estudiantin, *L'Avant-Garde,* qu'il transforme en quotidien, ou presque (son slogan est *le seul journal au monde qui paraisse cinq fois par semaine*) lui permettent de manifester certaines dispositions artistiques et littéraires dont il n'y avait pas d'exemple parmi les siens.

Une étude très doctorale sur Gide lui vaut de recevoir un carte postale de sympathie de l'auteur des « *Nourritures Terrestres* », et la mise en scène de « *L'Annonce faite à Marie* » au Palais des Beaux-Arts de Bruxelles, devant le Roi, la Reine et Paul Claudel, qui vient de prendre poste d'ambassadeur en Belgique, de susciter le mécontentement du poète irrité par les recherches avant-gardistes du spectacle. Ce n'était qu'une troupe d'amis, et F. Marceau n'aurait jamais eu l'idée d'écrire alors pour le théâtre !

Un premier roman « *Le Péché de complication* » (1941) et un essai, « *La naissance de Minerve* » ou... de Gide à Montherlant (1942), témoignent de la diversité d'inspiration de l'auteur pour qui tous les genres sont bons ; c'est un trait essentiel de son activité littéraire.

Dès la sortie de l'université, il travaille à l'I.N.R. (Institut National de Radiodiffusion-belge). Il s'y occupe des émissions parlées, tient notamment la rubrique théâtrale et compose des jeux dramatiques pour les enfants. En mai 1942, il donne sa démission, et, du même coup, brise les liens qui ne cessaient de se préciser entre le théâtre et lui. « *Rosalinde* » de Shakespeare, qu'il avait vue mise en scène par Jacques Copeau à l'Atelier, aura été sans doute le spectacle choc de sa jeunesse.

Avant d'obtenir le Prix Interallié pour « *Les Elans du cœur* » (1955), F. Marceau écrit plusieurs romans. Mais déjà, vers 1947, il songe à donner la forme dramatique au sujet qui l'occupe, et esquisse quantité de scènes, sans aboutir. Il en sort finalement un roman : « *Chair et cuir* ». En 1951, au contraire, il prépare une nouvelle quand il constate que le dialogue y prend le pas sur le récit. La présentation faite, ses personnages s'expriment en répliques, et la nouvelle se transforme naturellement en pièce... une pièce en un acte : « *L'Ecole des Moroses* ». Si elle a été jouée souvent, les Parisiens ne l'ont pas vue : elle a accompagné « *Le Maître de Santiago* » de Montherlant en tournée.

Montherlant semble d'ailleurs avoir influencé l'auteur de « *Caterina* », première grande pièce de F. Marceau créée par les soins d'A. Barsacq, à l'Atelier (1954) et qui obtint le « Prix Pelman du Théâtre ». F. Marceau ne s'en défend pas (subir des influences est le propre des débutants !), encore que, par l'esprit, « *Caterina* » lui paraisse fort loin de l'univers montherlantien. Ce sont les personnages qui ont commandé le ton du discours.

Une fois de plus, F. Marceau avait eu l'idée d'un roman, il avait voulu en tirer un scénario de film, ce fut un drame !

L'expérience de « *Chair et cuir* », puis celle de « *Caterina* » l'amènent à écrire très vite « *L'Œuf* » (créé à l'Atelier, en 1956).

— *Si bien, dit-il, qu'on peut considérer que* « L'Œuf » *m'a demandé trois semaines ou... dix ans ! J'écris en général rapidement après avoir médité longuement mon sujet. Pour une pièce, on ne peut pas tâtonner. Il m'est arrivé de commencer un roman sans savoir où j'allais ; une pièce, elle, doit aller comme une flèche. Cela suppose donc une construction précise dès le départ.*

« *La bonne soupe* » est créée au Gymnase (1958) et « *L'Etouffe Chrétien* » à la Renaissance (1960), toujours dans la mise en scène d'André Barsacq.

UN THÉATRE QUI NE SE VEUT PAS CLASSIQUE

Quand j'ai abordé l'écriture dramatique, raconte F. Marceau, *j'étais au fond terrorisé par le théâtre. Jusque-là, je n'avais qu'un point de vue de spectateur ; je m'aventurai l'œil fixé sur mes prédécesseurs.*

Le travail des répétitions m'a persuadé qu'on peut prendre beaucoup de libertés avec le théâtre. La rigueur, ce n'est finalement qu'une sorte de béquilles !

D'autre part, si l'art classique est fondé sur la notion de conflit, la vie moderne, à considérer les milieux communs, ne présente que de petites crises. La tragédie suppose une société à morale forte; les personnages qui m'intéressent, ont l'âme comme neutralisée.

C'est pourquoi dans « L'Œuf », j'ai eu l'idée de rendre sensible l'écoulement du temps — non pas du temps réel qu'offre en général l'action d'une pièce, mais tout le temps d'une vie d'homme avec, en particulier, des scènes d'habitude — qui résument des scènes souvent répétées (l'équivalent de l'imparfait dans le roman).

J'ai besoin du détail vrai. Je crois d'ailleurs qu'il faut sans cesse ramener la littérature vers la vie (ce qu'ont fait les romantiques par rapport aux épigones du classicisme, et les naturalistes par rapport aux postromantiques).

La seule excuse qu'on ait d'écrire, n'est-ce pas de dire la vérité ?

Ci-contre :
Arletty, Francis Blanche, Ibrahima Seck
NÉRON : Qui de nous deux ment le plus ? Tu ne m'as jamais bercé sur tes genoux.

1re partie

L'action se passe à Rome, puis à Baïa (Baïes), près de Naples.

Musique.
Le rideau se lève sur le premier décor : dans le palais de Néron, la salle du trône.
Architecture dans le goût grandiloquent et boursouflé de l'époque. Colonnes. Statues.

Dans le fond, au milieu, le trône, assez haut, sur lequel est assis Néron. Deux longues guirlandes dorées relient ce trône au manteau d'Arlequin. Debout devant Néron, de profil, des papiers à la main, Tigellin, son ministre. Près de Néron, le bourreau, un Noir gigantesque, nu sauf un slip de diamants et un haut bonnet à plumes. Il tient un grand yatagan.
A l'avant-plan, attaché à une colonne, un lion.

TIGELLIN, *poursuivant sa lecture.* « ... Qui, dans la situation actuelle et eu égard aux desiderata formulés par le Sénat, se présente comme la solution adéquate... »

NÉRON. Adéquate ! Oh ! oh !

TIGELLIN. Le terme déplaît à Votre Majesté ?

NÉRON. Non, pas du tout ! Les termes, moi, je m'en lave les mains.

TIGELLIN, *reprenant.* Comme la solution...

NÉRON. Il y a là un calembour, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Où çà ?

NÉRON. Les termes... Je m'en lave les mains... (*Expliquant.*) Les termes... té hache... (*Grave.*) J'aime les calembours.

TIGELLIN. Personnellement, celui-là, je trouve que...

NÉRON. Brave Tigellin ! Honnête Tigellin ! Qui ose dire la vérité même à son maître. Ce soir, il le racontera à sa femme. (*Imitant Tigellin.*) Je lui ai dit son fait, à Néron. Je ne me suis pas gêné. (*De sa voix naturelle.*) Et l'épouse Tigellin, roucoulante... (*Imitant la femme de Tigellin.*) Ah ! ça a dû être beau, mon gros. (*De sa voix naturelle.*) Et le petit Tigellin, demain, à l'école... (*Prenant une voix d'enfant.*) Mon père, avec Néron, il n'a pas peur, tsé. (*De sa voix naturelle.*) Exquise intimité de la famille Tigellin !

TIGELLIN, Je voulais dire simplement que, dans l'ordre du calembour, Sa Majesté en a réussi de meilleurs...

NÉRON. J'ai mes jours...

TIGELLIN. De plus fins. Et que je suis le premier à apprécier. Celui que Votre Majesté a fait dernièrement à propos des chaises curules. Chaise curule n'amasse pas musse. Ah ! ah ! Le soir, chez moi, je me le redis et j'en ris tout seul. Ah ! ah ! ah ! J'en ris énormément.

NÉRON. Il ne faut pas, monsieur Tigellin. Il ne faut pas rire. On dit : un méchant calembour. Tout calembour est méchant, par définition. Parce qu'il bafoue la réalité, parce qu'il la déguise, parce qu'il la tue, parce qu'il la pa-ta-fiole.

TIGELLIN, *essayant de se mettre dans le ton.* Eh bien ! patafiolons !

NÉRON, *sinistre.* J'aime vous voir gai, monsieur Tigellin. J'aime beaucoup vous voir gai.

TIGELLIN, *vaguement inquiet, reprenant.* — ... Se présente comme la solution adéquate...

NÉRON. Très bien ! Tu as très bien dit ça. Ton parfaitement neutre, accent froid, comme si la chose était déjà décidée, résolue, gravée dans le marbre. (*Sur le ton familier d'un metteur en scène.*) Retiens ce que je te dis, mon petit. C'est de ce côté-là que tu dois chercher ton emploi, les notaires, les procureurs, les ministres.

TIGELLIN. Je suis ministre.

NÉRON. Ce n'est pas une raison pour ne pas en avoir l'air. Il faut toujours avoir l'air de ce qu'on est. Inscris, Tigellin. C'est une sentence. J'aime aussi les sentences. Comme le calembour, elles jettent un voile sur la vérité. Ci-gît la vérité, cachée sous la sentence. Il faut toujours avoir l'air de ce qu'on est. Juste, non ?

TIGELLIN. Très juste.

NÉRON. Et il ne faut jamais avoir l'air de ce qu'on est, ce n'est pas juste aussi ? La justesse même... Auguste sagesse des nations ! Tel père, tel fils, c'est vrai ?

TIGELLIN. Rien de plus vrai.

NÉRON. Tiens ! M'expliqueras-tu alors pourquoi on dit aussi bien : A père avare fils prodigue, andouille ?

TIGELLIN. Si on va chercher la petite bête...

NÉRON. Que veux-tu chercher d'autre ? Les mots, les choses sont là, comme des pierres. On les soulève. Qu'est-ce qu'on trouve ? Des petites bêtes. (*Marmonnant.*) Petites bêtes, petites bêtes...

TIGELLIN, *reprenant sa lecture.* ... Comme la solution adéquate...

NÉRON. L'honnête ministre, lui, il s'en fout. Devant tout ce qui l'inquiète, vite il referme la parenthèse. Il a dit adéquate. Il redit adéquate. Tout ce qui s'est proféré entre les deux, ça compte pour du beurre... C'est facile de vivre comme ça, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Je n'en étais qu'à l'exposé des motifs. Voici la loi. (*Rapidement.*) La solution adéquate. (*Articulant.*) En foi de quoi, nous avons décidé et décidons...

NÉRON. Nous ? Qui est-ce, nous ?

TIGELLIN. Nous, c'est vous, tiens.

NÉRON. Nous, c'est vous. Et ça ne te donne pas le vertige ?

TIGELLIN. Non.

NÉRON. Monsieur Tigellin, vous manquez d'imagination.

TIGELLIN. Je le sais bien. C'est mon drame. Quand je me compare à Votre Majesté... Parfois je rêve...

NÉRON. Vraiment ? Monsieur Tigellin parfois rêve ? Et à quoi, peut-on savoir ?

TIGELLIN. Justement. A rien. J'essaie. Rien ne vient.

NÉRON. Vous êtes dans une impasse, monsieur Tigellin. Quoi qu'on fasse, où qu'on aille, on aboutit toujours à une impasse... Bon. Va. Continue.

TIGELLIN. Nous avons décidé et décidons que, dans la zone comprise entre...

(*Sournoisement, Néron a détaché deux crochets et il part en balançoire dans la direction de la salle. Tigellin et le lion ont un mouvement d'effroi. Après deux oscillations, Néron arrête la balançoire.*)

NÉRON, *au lion*. Du calme, toi! Ou je te livre aux chrétiens. (*A Tigellin.*) Eh bien! monsieur Tigellin? Le sang-froid n'est-il pas la qualité essentielle de l'homme d'Etat? Que ferez-vous devant l'émeute si une escarpolette déjà vous épouvante? (*Debout sur la planche de la balançoire.*) Mé voici, mé voilà, ié souis Néron, Néron Ahénobarbe, Néron empereur! (*Sautant de la balançoire et chantant.*) Ié souis l'Italien, ié souis la bayadère... (*Déchaîné, pendant que la balançoire remonte dans les cintres.*) Que penses-tu de ceci? Dans le rôle du mendiant à la sortie du temple. (*Imitant un mendiant contrefait et boiteux.*) « A vot' bon cœur, m'sieu dames. A vot' bon cœur! La charité, s'il vous plaît. » Ou dans le rôle de ma mère Agrippine... (*Imitant la démarche altière d'Agrippine.*) « Un complot! Et que ça saute! » Ou dans le rôle du paysan faisant la conversation... (*Imitant la démarche et le langage inarticulé des paysans.*) « Beû meû weû feû. » Ah! mon Tigellin, être tous ces gens! L'un après l'autre. Me fourrer dans leur peau, jusqu'au cou, bien au chaud... C'est ça qui est merveilleux. N'être plus soi-même. Abandonner sa défroque pour une autre. Fuir dans un autre!... Quel dommage, Tigellin! Quel dommage que je sois empereur. C'est acteur que j'aurais dû être.

TIGELLIN. C'est comme moi! Quand je vous disais, à l'instant...

NÉRON, *sans l'écouter*. Je suis acteur! Tout entier dans chacun de mes gestes, m'emplissant jusqu'au bout des ongles, ne laissant dans tout mon corps plus aucune place pour rien d'autre que cet autre dont je joue le rôle... Parfois j'imagine un désastre qui m'abattrait de ce trône, qui me forcerait à gagner ma vie. Je la gagnerais, je te jure. Je suis très bon, comme acteur. Je trouverais des engagements... J'aime tout de l'acteur. J'aime les loges crasseuses, la poussière, le bric-à-brac des coulisses, le désert de la scène. J'aime les fards, les pommades, les crayons gras. Regarde ce fond de teint que j'essaie aujourd'hui, cette ombre que j'ai mise là pour accuser la mâchoire... Dans le rôle du procureur... (*Vengeur, l'index brandi.*) « Messieurs de la cour, j'accuse la mâchoire. Je réclame contre elle la peine de mort... » (*Le bourreau fait un mouvement.*) Hé! Du calme! Je n'ai personne sous la main. Que Tigellin... (*Câlin.*) Mais je ne vais pas faire massacrer mon Tigellin. Hein! mon Tigellin... (*Passé derrière Tigellin, il lui frappe la nuque du tranchant de la main. Tigellin pousse un cri d'effroi.*) Rien! Ce n'est rien! Je ne voulais que surprendre une expression. L'expression de la tête chez un décapité. Tu imagines l'effet de mise en scène? La tête qui continuerait à jouer toute seule...

TIGELLIN, *poliment*. Ah! le rôle est joli.

NÉRON. Regarde ce gag. Je l'ai inventé cette nuit. (*Il s'approche d'une chaise, va pour s'y appuyer, se trompe, trébuche.*) Hein! c'est un bon gag?

TIGELLIN. Excellent!

NÉRON, *soupçonneux*. Je ne t'ai pas vu rire.

TIGELLIN. Il manquait l'ambiance. Mais le public rira. Ça, je suis prêt à parier. Il rira.

NÉRON, *gémissant*. Mais non! Je suis déjà trahi, je le sais. On rira, bien sûr, on rira. Parce que monsieur Tigellin, ministre zélé, aura fait passer la consigne. « Au coup de la chaise, il faut rire, il faut se tordre, se pâmer, se taper sur les cuisses. » Et ce sera un rire de pitié, un rire insultant. Pourtant, c'est un bon gag. Je te jure que c'est un bon gag. Un acteur ordinaire, il ferait sa carrière là-dessus... Je suis l'empereur. Je peux tout. Tout. Sauf une chose : savoir si je suis un bon acteur. Que n'ai-je pas fait, pourtant?... Je me suis présenté à des concours, modestement, par ordre alphabétique. J'ai passé des auditions... Des auditions, tu te rends compte... Avec ma réputation. Eh bien non! On me classe premier, comme ça, sans regarder. Hors concours. Le vrai classement commence au deuxième.

TIGELLIN. Ah pardon! Une fois, on vous a classé dix-septième.

NÉRON. Mais oui! Parce que, monsieur Tigellin, s'en était occupé. « Attention! Pour que les autres fois ça ait l'air sérieux, classez-le dix-septième. » Le jury, comme un seul homme : dix-septième. C'est justement la fois où j'étais le meilleur.

(*Entre Agrippine. Agrippine, c'est la vedette des Folies-Bergère. Eclatante, extravagante, un costume de perles et de lamé, des bijoux partout, des plumes d'autruche. Elle est suivie de son secrétaire, Artemas, une sorte de voyou, jeune, sournois et roux.*)

Maman! (*Se reprenant.*) All'édê théaunn isonn ophtalmois phaos ormatai mêtêr basiléaus basileia.

AGRIPPINE. Pardon!

NÉRON. C'est du grec. Une citation. Très obligeante, d'ailleurs.

AGRIPPINE. Cette manie des citations en grec, je ne connais rien de plus exaspérant. Ça vous donne l'air d'un marchand de tapis... Alors, comme d'habitude, vous parliez aux colonnes...

NÉRON. L'autre jour, vous parliez bien à Corbulon.

AGRIPPINE. Qu'est-ce que vous voulez dire?

NÉRON. Or, Corbulon est un imbécile, vous êtes bien d'accord?

AGRIPPINE. Et alors? On ne peut plus parler aux imbéciles?

NÉRON. Si, justement. On peut. Mais alors autant parler aux colonnes. Elles, au moins, elles ne répondent pas... D'ailleurs, je ne parlais pas aux colonnes. J'étais avec Tigellin.

AGRIPPINE. Ah! Tigellin! (*Avec un très rapide mouvement du bras.*) Avé. (*Ce salut est, pour Agrippine, une formalité dont elle s'acquitte avec une négligence voulue.*) Tigellin, vous êtes un âne.

TIGELLIN. Bien, Madame. Si ce n'est pas abuser, pourrais-je savoir pourquoi?

AGRIPPINE, *passant près du lion*. Et cet animal que vous traînez toujours derrière vous, vous trouvez que ça fait sérieux?

NÉRON. Vous traînez bien votre secrétaire.

AGRIPPINE. Quel rapport?

NÉRON. Rien. La couleur du poil. (*Revenu vers le lion.*) D'abord, c'est un nouveau. Je l'ai remarqué au cirque la semaine dernière. Il faisait son boulot! Il fallait voir. Un vrai fonctionnaire...

AGRIPPINE, *indifférente*. Ah! ah!

NÉRON. Il a quelque chose dans le regard, vous ne trouvez pas?

AGRIPPINE. En cherchant bien... (*Elle prend un des bouts du foulard que Néron porte autour du cou.*) Je ne vous parle même pas de ce foulard. Ça vous donne une touche!

NÉRON. C'est pour ma voix! Tous les acteurs en font autant. Des esprits futiles pourraient dire que c'est moi qui règne ici. Erreur! Ce qui règne dans ce palais, ce sont les courants d'air.

(*Agrippine, excédée, lève les yeux au ciel puis, venant à l'objet de sa visite.*)

AGRIPPINE. Mon cher Néron...

(*Elle est interrompue par un officier qui entre en courant, le glaive brandi.*)

L'OFFICIER, *riant*. La révolution a éclaté !

AGRIPPINE, *le déblayant du geste*. Qu'ils attendent !

NÉRON. Maman ! Qu'ils attendent ! C'est merveilleux ! Et le geste ! Ah ! le geste était sublime.

AGRIPPINE, *à l'officier*. Quelle révolution, imbécile ? Où çà ?

(*L'officier fait un geste d'ignorance.*)

NÉRON. Mais non ! C'est une consigne. Toutes les deux heures, un officier doit venir m'annoncer que la révolution a éclaté.

AGRIPPINE. Et pourquoi ?

NÉRON. Mais pour répéter, maman ! Pour avoir tout prêts le mot, le geste, la situation. Il y a huit jours que je cherche. Et vous, là, en un moment, vous avez trouvé. (*Reprenant le geste d'Agrippine.*) Qu'ils attendent ! Ah ! c'est parfait !... Il faudrait peut-être modifier la phrase. Grammaticalement, elle pèche. (*A l'officier.*) Faites passer la consigne. A partir de maintenant, la phrase sera : la révolution a éclaté ; les révoltés sont là.

L'OFFICIER. La révolution a éclaté. Les révoltés sont là.

NÉRON, *avec le geste d'Agrippine*. Qu'ils attendent !

AGRIPPINE. Mon fils, vous êtes un gamin... A propos de...

(*Elle est interrompue par l'officier qui se met en position, qui lève le bras et qui crie.*)

L'OFFICIER. Avé.

(*Agrippine le toise. L'officier, confus, s'en va.*)

AGRIPPINE. A propos d'adjudant, qu'est-ce que j'ai appris ? Que vous me retiriez ma garde prétorienne?

NÉRON, *très vite*. C'est Tigellin.

AGRIPPINE, *vers Tigellin*. Tigellin ? (*Tigellin, du doigt, sournoisement, fait signe que c'est Néron.*) C'est peut-être Tigellin qui me l'a enlevée, mais c'est vous qui allez me la rendre.

NÉRON. Ah ! vous y allez, vous y allez, ma mère. Ça pose des problèmes.

AGRIPPINE. Tiens ! Quels problèmes ?

NÉRON, *pris de court*. Ça... ça coûte trop cher.

AGRIPPINE. J'ai fait faire le compte.

(*Elle claque des doigts vers Artemas qui s'approche en ouvrant sa serviette.*)

NÉRON. D'abord qu'avez-vous besoin d'une garde prétorienne ? Le peuple vous adore.

AGRIPPINE. Il me jette des pierres.

NÉRON. Parce que nous sommes en ville. Ils n'ont rien d'autre sous la main.

AGRIPPINE. Et je devrais sortir toute seule, comme une pauvresse. Pourquoi pas avec un cabas ?

NÉRON. Vous avez une superbe litière, cloutée d'émeraudes, des poignées d'or, des plumes d'autruche aux quatre coins. Les pauvresses n'ont pas des litières avec des plumes d'autruche.

AGRIPPINE. Calpurnia a la même.

NÉRON. La même litière que ma maman adorée ? Ça, je ne le permettrai pas. (*Vers le bourreau, claquant des doigts.*) Calpurnia ! (*Apaisant le bourreau du geste.*) Mais laquelle, de Calpurnia ? J'en connais au moins deux.

ARTEMAS. La femme de Metellus... Si je puis me permettre.

NÉRON. Je demande ça parce que, l'autre jour, cet animal-là m'a fait une blague... Et qu'est-ce qu'on lui coupe ? La tête ou rien que les plumes ?... Tigellin...

TIGELLIN. A mon avis, les plumes devraient suffire... Pour une première fois.

NÉRON, *au bourreau*. Bon ! Calpurnia, femme de Metellus, les plumes seulement. (*Le bourreau fait siffler son yatagan devant lui et sort. A Agrippine.*) Vous êtes contente, j'espère. Pensez ! Comme elle va enrager.

AGRIPPINE. Il aurait été plus simple de me rendre ma garde prétorienne. (*Néron et Tigellin font semblant d'être distraits. Néron refait le gag de la chaise.*) Néron !... Néron Ahénobarbe !

NÉRON. Oui, quoi ?

AGRIPPINE. Mes prétoriens !

NÉRON, *furieux*. Non, ma mère ! (*Bredouillant.*) C'est devenu une affaire d'Etat.

AGRIPPINE, *étonnée*. Hein ?

NÉRON. Votre fils céderait volontiers. L'Etat ne peut pas.

AGRIPPINE, *tapant du pied*. Je veux mes soldats !

NÉRON, *criant*. Vous ne les aurez pas !... Oh ! ma voix ! Il y a quelque chose qui s'est fêlé dans ma voix ! (*A Agrippine.*) C'est de votre faute aussi. (*Appelant.*) Mon phonasque ! Epaphrodite !

AGRIPPINE, *vers Tigellin*. Son phonasque ? Qu'est-ce que c'est encore ça ?

TIGELLIN. Il s'agit d'une nouvelle fonction que Sa Majesté a créée. C'est le médecin de ses cordes vocales.

(*Entre Epaphrodite portant un inhalateur.*)

NÉRON. Vite, mon inhalateur ! Ah ! tu l'as avec toi. (*Il fait des inhalations, essaie sa voix.*) La la la la la ! Oh oh ! Oh oh !... Je sens encore un petit grattement. (*A Epaphrodite.*) Viens avec moi. Tu vas me mettre de l'onguent. Tu crois que ça suffira ?

EPAPHRODITE. Je le crois.

(*Néron sort avec Epaphrodite.*)

AGRIPPINE. Tigellin, vous êtes un âne.

TIGELLIN. Bien, Madame.

AGRIPPINE. Je sais pourtant comment me conduire avec les hommes. (*Tigellin a un geste pour dire que, sur ce point, il est sans inquiétude.*) Avec Néron, je m'y perds. Il est là, il se met à parler. Après trois minutes, je renonce.

(*Artemas s'est assis. Quelque chose dans son attitude montre qu'avec Agrippine il en peut prendre plus à son aise qu'avec Néron.*)

TIGELLIN. Ah ! il n'est pas facile tous les jours. Seulement, si Madame me permet, cette affaire de garde prétorienne...

AGRIPPINE. Mais je m'en moque, moi, de ces prétoriens ! Douze minables, avec un centurion qui est veuf, qui boit pour oublier et qui me raconte ses malheurs. Je n'en ai parlé que pour lui laisser le plaisir de refuser.

TIGELLIN. Ah ! c'était ?...

AGRIPPINE. Les hommes sont des crabes, Tigellin. Il faut épouser leur démarche. De travers, toujours. Tu veux un collier ? Demande une villa à la campagne. Pendant qu'il s'agite pour refuser la villa, tu fonces sur le collier. « Quoi, tu me refuses le collier aussi ? » Il est perdu. Mes prétoriens, c'était la villa à la campagne.

TIGELLIN. Raccourci saisissant. Et qui devait vous mener à quoi, si je me permets d'abuser.

AGRIPPINE. Qui devait me mener au traité avec les Teutons.

TIGELLIN, *stupéfait*. Pardon ?

AGRIPPINE. Vous me prenez pour qui, Tigellin ? Pour une ménagère ? Je me suis donné assez de mal pour mettre Néron sur ce trône. J'ai dû épouser

l'empereur Claude. Un vieux machin. Qui avait encore des idées. C'était dégoûtant. (*Illustrant sa pensée d'un mouvement du pied.*) J'ai dû le pousser un petit peu dans la tombe. Et c'est qu'il ne voulait pas ! Entêté comme une bourrique. Il m'a fallu insister. Vous croyez que c'est un travail, pour une femme ? Et tout ça, vous imaginez que je vais le laisser ravager parce que mon fils est un veau ? Vous croyez que je vais rester dans mon coin, à regarder ? Hier l'Espagne. Aujourd'hui les Teutons. Vous appelez ça une politique ? Ce sont des âneries, l'une après l'autre.

TIGELLIN. Ça !

AGRIPPINE. Parce que vous êtes de mon avis ?

TIGELLIN. Bien entendu. Pour l'alliance avec les Teutons, en tout cas.

AGRIPPINE. Et vous ne dites rien ?

TIGELLIN. L'empereur, Madame ! L'empereur s'est entiché de ces Teutons. Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? Une lubie ! Tout ce qui me reste à espérer, c'est qu'il lui en vienne une autre.

AGRIPPINE, *marchant de long en large.* Oooh ! La vie est mal faite.

TIGELLIN. On le dit.

AGRIPPINE. Avez-vous déjà réfléchi à ceci : il y a des âmes qui se trompent de corps.

TIGELLIN, *ahuri.* Des âmes ?

AGRIPPINE. Des vocations, crétin ! Des vocations qui trompent, qui tombent là où elles ne devraient pas tomber. Un cordonnier qui a une âme de général, qui aurait été un merveilleux général. Ou le contraire. Moi, j'étais faite pour être empereur. Et je suis femme.

TIGELLIN. Vous avez été impératrice.

AGRIPPINE. Pour des fureurs comme la mienne, tout près, c'est encore trop loin... Pense ! j'ai été la sœur d'un empereur, la femme d'un empereur et je suis la mère d'un empereur. Ose dire que ma vocation ne me cherchait pas.

TIGELLIN. D'un cheveu, Madame ! Il s'en est fallu d'un cheveu... Ce qui est amusant...

AGRIPPINE. Amusant ?

TIGELLIN. Je voulais dire... la coïncidence... Parce que précisément l'empereur me disait que, pour lui aussi, la vocation s'est trompée. Il aurait voulu être acteur.

AGRIPPINE, *les yeux au ciel.* Acteur !

TIGELLIN. Notez que, moi, quand j'étais petit, tout ce que je rêvais, c'était d'être majordome. (*Attendri.*) Les idées qu'on peut avoir !... (*Reprenant.*) Il doit y avoir là un phénomène d'hérédité. Mon père était majordome.

AGRIPPINE. Je m'en souviens. Il était parfait.

TIGELLIN. Madame est trop bonne.

AGRIPPINE. Ah ! Etre empereur ! Manœuvrer ! Diriger ! Contrôler !

TIGELLIN. Mettre la table ! Disposer les assiettes, les couverts !

AGRIPPINE. Recevoir les négociateurs ! Les rouler, les mystifier, les enrubanner ! Leur faire signer des traités que, rentrés dans leur pays, ils reliraient avec stupeur. Ah ! c'est trop bête ! Il aurait suffi d'un rien, je serais empereur, Néron ferait le clown, vous seriez... Qu'est-ce que vous vouliez être déjà ?

TIGELLIN. Majordome, Madame.

AGRIPPINE. Vous seriez majordome et l'empire était sauvé. Au lieu de ça, nous voilà suspendus aux caprices d'un homme qui ne sait pas ce qu'il veut.

TIGELLIN. Des caprices... Madame dit bien.

AGRIPPINE. Le désordre, les bons mots, le cirque...

TIGELLIN. Et Madame ne sait pas tout.

AGRIPPINE, *immédiatement en éveil.* Ah ! non ?

TIGELLIN, *se rattrapant.* Je disais ça d'une manière générale.

AGRIPPINE, *tendant la main.* Tigellin, ma main ! (*Tigellin la lui serre, mais Agrippine hausse sa main pour qu'il la lui baise.*) Nous avons donc quelque chose en commun. Je ne l'aurais pas cru... Nous pourrions conjuguer nos efforts.

TIGELLIN, *sans conviction.* J'en serais flatté.

AGRIPPINE. Vous viendriez me voir de temps en temps... Me mettre au courant...

TIGELLIN. Trahir mon maître ?...

AGRIPPINE. Trahir, trahir, c'est un grand mot.

TIGELLIN. Un grand mot, mais une petite chose, Madame. A quoi on arrive sans s'en apercevoir. Avec un homme comme l'empereur, tout est trahison. Et au bout... (*Il lève le bras en claquant des doigts.*) ... la tête en moins... Je vais tout vous avouer, Madame. J'y tiens.

AGRIPPINE. A quoi ?

TIGELLIN. A ma tête.

AGRIPPINE, *le regardant et après un moment.* C'est vrai qu'il y en a de pires. (*Dégageant.*) Tigellin, vous avez une âme de bronze.

TIGELLIN, *flatté.* Madame est trop indulgente.

AGRIPPINE. Du bronze dont on fait les cloches. (*Allant pour sortir.*) Méditez là-dessus, Tigellin. Quand j'offre mon alliance, j'aime assez qu'on l'accepte... Coquetterie de femme...

(*Agrippine sort, suivie par Artemas. Tigellin a un geste furieux dans sa direction puis, par dérision, il fait mine de la suivre, avec une démarche grotesque, en pliant le genou. Entre Néron, suivi du bourreau.*)

NÉRON. Eh bien ?

TIGELLIN. Rien, rien. Que Sa Majesté m'excuse. J'avais une raideur dans le genou.

NÉRON. Elle est partie, ma petite mère ?... Je ne sais pas ce que j'ai à la taquiner toujours. Elle me plaît bien pourtant. Je vais te dire, au fond c'est mon type. Devant elle, j'éprouve je ne sais quoi de... de curieux, de trouble... On a beau dire, la voix du sang, hein !... Le monde est mal fait, Tigellin. Agrippine n'aurait pas été ma mère, nous faisions le couple du siècle...

(*Entre une jeune esclave qui porte un plateau de fruits qu'elle dépose sur une table.*)

Ah ! Voilà ma légume ! (*Déclamant.*) Chaque matin, une pomme — ça vous conserve la voix d'un homme. (*Prenant une pomme et la montrant.*) Comment est-ce que tu l'appelles ?

TIGELLIN. Comment je l'appelle ? Je l'appelle une pomme.

NÉRON, *pince-sans rire.* Tiens ! Moi, je la pèle avec un couteau. (*Il se tord, se plie en deux.*) J'en pleure ! (*Après un moment.*) Monsieur Tigellin, citez-moi quelque chose de sérieux.

TIGELLIN. Quelque chose de sérieux...

NÉRON. L'homme ne se nourrit pas que de pommes. J'ai envie de me mettre quelque chose de sérieux sous la dent.

TIGELLIN. Eh bien ! Il y a l'Empire..., le gouvernement.

NÉRON, *avec dérision.* Le gouvernement de monsieur Tigellin...

TIGELLIN. Il y a les dieux.

NÉRON. Farceur !

TIGELLIN. L'amour...

NÉRON. Monsieur Tigellin, ne me faites pas rire.

TIGELLIN. Ah ! je vous assure qu'il y a des tas de gens pour qui l'amour c'est très sérieux.

NÉRON. Qui, par exemple ?

TIGELLIN. Moi.

NÉRON. Mon Tigellin qui croit à l'amour ! (*Allant vers lui.*) Une supposition : je vois ta femme et je dis... (*Entre l'officier, le glaive brandi, la bouche déjà ouverte pour crier : « La révolution a éclaté. »*) Bon. Ça va ! Qu'ils attendent ! (*L'officier va pour sortir.*) Non, une minute... (*A Tigellin.*) Celui-là, c'est un homme sérieux, non ? Il est blond. Les hommes blonds sont sérieux, c'est connu. (*A l'officier, bonhomme.*) Capitaine, l'autre jour, au cirque, je vous ai aperçu avec une très jolie femme...

L'OFFICIER. La mienne, Sire.

NÉRON. Une brune...

L'OFFICIER. C'est bien elle.

NÉRON. Mes compliments ! Elle est ravissante. Vous l'aimez ?

L'OFFICIER. A la folie, Sire.

(*Tigellin a un geste pour dire : Hein, vous voyez ?*)

NÉRON. Une minute, monsieur Tigellin. Une minute... (*A l'officier.*) Ah ! je comprends ! Surveillez-la bien surtout. Avec des yeux comme elle en a, il ne s'agirait pas de la laisser seule.

L'OFFICIER. A qui le dites-vous, Sire !

NÉRON, *froidement*. A vous, capitaine.

L'OFFICIER, *au garde-à-vous*. Sire !

NÉRON. Vous êtes un excellent officier, capitaine. Si, si, j'ai vu vos notes. (*Vers Tigellin, bouffonnant.*) Ses notes ! (*Très général de division.*) Capitaine, je vous nomme colonel.

L'OFFICIER. Sire !

NÉRON. Dans une unité combattante.

L'OFFICIER. Sire, c'était mon vœu le plus cher.

NÉRON. En Espagne... Vous partirez ce soir... Seul, bien entendu. Ce serait d'un mauvais exemple pour la troupe. (*Sur un autre ton.*) Ça vous fait plaisir ?

L'OFFICIER. Sire ! Ce glaive sera heureux de mourir pour Sa Majesté.

NÉRON. Allez !...

(*Il lui tend la main, l'officier plie le genou, baise la main, se relève, se met au garde-à-vous.*)

L'OFFICIER. Vive l'Empereur ! (*Il sort.*)

NÉRON. Et voilà, monsieur Tigellin ! L'amour ! La belle amour ! Mais il part. Il s'en va risquer sa vie pour me permettre de voir sa femme plus tranquillement (*Déclamant.*) pour me permettre de creuser à mon tour ce sillon objet déjà de ses conjugales attentions. Et il est ravi. Fou de bonheur. Vive l'Empereur ! Où est le sérieux ? Le sérieux des capitaines ?

TIGELLIN. Tiens ! Et s'il avait refusé ?

NÉRON. Je lui faisais couper la tête.

TIGELLIN, *marquant un point*. Et ça devenait sérieux.

NÉRON. Sérieux ? Mais rien du tout. Tu voudrais que je prenne au sérieux quelque chose pour lequel il me suffit de faire ça. (*Il lève le bras et claque des doigts.*) Ça ! monsieur Tigellin. (*Au premier « ça », le bourreau a sursauté. Au deuxième, il se précipite sur la jeune esclave et l'emmène.*) Hé ! pas elle !... (*Le bourreau et l'esclave sont déjà sortis.*) Tant pis, elle n'avait qu'à ne pas se trouver là... Dommage ! J'avais justement dans l'idée de coucher avec elle un de ces jours. (*Pompeux.*) Mais je ne vais pas déranger le mécanisme de l'Etat pour un caprice de la chair... J'ai mes disciplines... (*A Tigellin.*) Mais tu vois ? Où est le sérieux ? Elle était là, avec ses pommes... (*Rentre le bourreau qui essuie son yatagan.*) Plus de pommes...:

TIGELLIN. Une fille de cuisine ! L'exemple n'est pas très concluant.

NÉRON. Tu en veux un autre ? Qui dois-je voir aujourd'hui ?

TIGELLIN. Ah ! il y a du monde.

NÉRON. Le plus important ?

TIGELLIN. J'ai entrevu Petus Thrasea.

NÉRON. Le raseur ?

TIGELLIN. En personne.

NÉRON. Là, nous sommes gâtés. Plus sérieux que ça, je ne sais pas où on pourrait trouver. Fais entrer. (*Tigellin va jusqu'à la coulisse.*) Un sénateur ! (*Introduit par Tigellin, entre Petus Phrasea, vieil homme sévère.*)

Bonjour, Monsieur le Sénateur ! Ciel ! Quelle est cette brise légère ? C'est sans doute le bon vent qui vous amène... Mais je vous trouve l'air bien maussade.

THRASEA. Votre Majesté sait que c'est mon humeur.

TIGELLIN. Sévère comme Thrasea. Adage connu.

NÉRON. Même devant moi ? Le reflet de l'empereur devrait vous dorer le visage.

THRASEA, *contraint*. Ma santé n'est déjà pas si bonne.

NÉRON. Vraiment ? Il faut vous soigner... (*Il se balance un moment sur les talons.*) J'ai à vous parler de questions graves, Monsieur le Sénateur. Voulez-vous passer à côté ? Je vous rejoins... (*Thrasea traverse la scène. Néron, dans son dos, lève le bras, claque des doigts.*) Petus Thrasea... (*Le bourreau sort.*) Inscris, Tigellin... Petus Thrasea, sénateur, condamné à mort parce qu'il avait l'air maussade.

TIGELLIN. Sire !

NÉRON. Quoi ?

TIGELLIN. Au moins inscrivons autre chose.

NÉRON, *trépignant*. Parce qu'il avait l'air maussade !... La mort aussi, je veux la rendre futile, dérisoire, comique. Comique ! La mort aussi, je la supprime... On me prend pour un imbécile, ici. Moi seul pourtant j'ai compris ce que personne avant moi n'avait compris : que je suis l'empereur et que je peux tout. Rien n'existe, monsieur Tigellin. Devant la puissance, rien n'existe. Il suffit de vouloir. Il suffit d'oser. Et on s'aperçoit alors que devant soi on n'a rien... Du brouillard. Du mou... Bon ! Un peu de musique là-dessus... (*Musique. Néron prend Tigellin et veut l'entraîner dans la danse.*) Allons. Tigellin ! Un entrechat !

TIGELLIN. J'ai là quelques décrets...

NÉRON, *s'arrêtant de danser et l'index levé*. Monsieur Tigellin, retenez la maxime essentielle de tout gouvernement : rien, jamais, n'est urgent.

La musique fond. La scène tourne et fait place au deuxième décor : la chambre d'Agrippine. La chambre est à l'image d'Agrippine : somptueuse, extravagante. Un lit énorme. Une sorte de trône. Agrippine, debout, fait arranger sa robe par la femme de chambre. Amant de cœur, Artemas en prend à son aise. Vautré sur le lit, il se lime les ongles.

AGRIPPINE. Et l'affaire Corbulon ?

ARTEMAS. J'y ai encore été hier. Ça traîne.

AGRIPPINE. Tu leur as dit que j'y tenais ?

ARTEMAS. Oui, bien sûr.

AGRIPPINE. Et alors ?

ARTEMAS. Ça n'a pas eu l'air de les agiter.

AGRIPPINE. Salauds ! Les salauds ! C'est insensé ! Si ça continue, bientôt je ne pourrai même plus faire

nommer un cantonnier. (*A la femme de chambre.*) Allons. Dépêche. C'est l'heure de mon audience.

LA FEMME DE CHAMBRE. Il reste un pli dans le dos.

AGRIPPINE. Ne t'en occupe pas. Je les reçois de face... Va voir et fais entrer le premier.

(*La femme de chambre sort. A Artemas.*)
Et mes prétoriens, ils sont revenus ?

ARTEMAS. Aucune trace.

AGRIPPINE. Bien entendu ! (*A la femme de chambre qui revient.*) Alors ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Il n'y a personne.

AGRIPPINE, *touchée.* Ah ! (*Elle va jusqu'à l'autre bout de la scène, puis revient et s'installe sur son trône.*) Eh bien ! attendons.

ARTEMAS. En général, les gens qui ont quelque chose à demander, ils sont plutôt à l'heure.

AGRIPPINE, *sèche.* Cela veut dire ?

ARTEMAS. Ça veut dire qu'il ne viendra plus personne.

AGRIPPINE, *à la femme de chambre.* Tu as regardé devant la porte ? Le faux aveugle est toujours là ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Oui. Mais pourquoi Madame croit-elle que c'est un faux aveugle ?

AGRIPPINE. Un vrai ne servirait à rien. C'est un indicateur.

ARTEMAS. Cette idée !

AGRIPPINE. Néron me fait surveiller. Voilà pourquoi les gens ne viennent plus. Ils ont peur. (*Elle se lève.*) Mais un jour viendra ! Un jour viendra qui me payera de ces affronts. Je ferai n'importe quoi.

ARTEMAS. Bah ! Au lieu de rester bien tranquille. Dans ton coin.

AGRIPPINE, *avec rage.* Tranquille ? Moi ? (*A Artemas, furieuse.*) D'abord, debout quand je parle !

ARTEMAS. Hein ? (*Mais il se lève.*)

AGRIPPINE. Où vous croyez-vous ? Dans votre porcherie natale ? Couché ou debout, voilà votre programme. Assis, jamais.

ARTEMAS, *mi-maté, mi-blagueur.* Bien, Madame.

LA FEMME DE CHAMBRE, *restée près de la porte.* Madame, il y a quelqu'un.

AGRIPPINE. Quelqu'un ?... De quoi a-t-il l'air ?

LA FEMME DE CHAMBRE. Il a l'air bien.

AGRIPPINE. Fais-le attendre... (*Elle va se rasseoir, regarde vers la porte puis, cédant à son impatience.*) Non, va, fais-le entrer.

(*Entre Tigellin.*)

AGRIPPINE. Monsieur Tigellin ? Chez moi ? Vous avez donc réfléchi ?

TIGELLIN. Madame...

AGRIPPINE. C'est bien, ça... C'est très bien, de réfléchir. (*A Artemas et à la femme de chambre.*) Retirez-vous. (*Jouissant de ce qu'elle dit.*) Monsieur le Ministre et moi, nous avons à parler des affaires de l'Etat.

TIGELLIN. Oh ! de l'Etat...

AGRIPPINE. Allez !

(*Artemas et la femme de chambre sortent.*)

TIGELLIN. Je crains de vous décevoir... Il s'agit d'une petite chose..., d'une chose en apparence... badine, dirais-je..., futile, si je puis me permettre cette expression à propos d'une mission que l'empereur m'a confiée, mission qui m'embarrasse et pour laquelle, eu égard à la bonté que Madame a bien voulu me montrer, je viens demander un service.

AGRIPPINE. Tigellin, vous connaissez mon principe. Rien pour rien.

TIGELLIN. C'est bien ainsi que je l'entends.

AGRIPPINE. Vous me rendez ma garde prétorienne.

TIGELLIN. Vous disiez que vous n'y teniez pas.

AGRIPPINE. Avec les hommes, il faut toujours commencer par prendre. Après, on examine. Alors, votre service ?

TIGELLIN. Voici... Encore une fois, je suis confus... Sa Majesté m'a chargé de retrouver le masseur de sa tante Lepida.

AGRIPPINE. Le masseur ?... Vous avez besoin de moi pour trouver un masseur ?

TIGELLIN. Il s'agit d'un masseur bien particulier.

AGRIPPINE. C'est une cochonnerie ?

TIGELLIN. Mais non, Madame. Malheureusement. Ce serait plus simple... Je me suis peut-être mal expliqué. Il paraît que, lorsque l'empereur avait dix-douze ans, vous l'aviez confié à votre belle-sœur Lepida...

AGRIPPINE. Je m'occupais d'en faire un empereur. Je ne pouvais pas en même temps m'occuper de ses biberons.

TIGELLIN. Bien entendu. Or, à cette époque, madame Lepida avait un certain masseur. Sa Majesté m'a chargé de le retrouver.

AGRIPPINE. Le masseur ?

TIGELLIN. Le masseur.

AGRIPPINE. Pourquoi ? C'était un si bon masseur ?

TIGELLIN. Sa Majesté ne m'a pas donné ses raisons.

AGRIPPINE. Eh bien ! demandez à Lepida.

TIGELLIN. Madame pense bien que c'est la première chose que j'ai faite. Mais madame Lepida a toujours craint l'obésité. Madame Lepida s'est toujours fait masser. Par des tas de masseurs. Elle ne se souvient pas plus de celui-là que des autres. J'ai même demandé à consulter ses livres de comptes. Je préfère ne pas parler des livres de comptes de madame Lepida. Si l'Etat était géré comme ça... Alors j'ai pensé que Madame se rappellerait peut-être...

AGRIPPINE. Monsieur Tigellin ! Comment pourrais-je me souvenir d'un masseur ?

TIGELLIN. Je sais. Je demandais à tout hasard.

AGRIPPINE, *brusquement songeuse.* Le masseur de Lepida... Le masseur de Lepida... Tigellin, cela cache quelque chose.

TIGELLIN. Oui, mais quoi ?

AGRIPPINE. Il faudrait savoir.

La scène change et fait place au troisième décor : la chambre de Lepida, bric-à-brac mesquin qui contraste avec la grandiloquence des décors précédents. Un grand miroir.
Couché sur un divan, Lepida est occupée avec une manucure. Lepida est une assez grosse femme, habillée d'une manière aussi extravagante qu'Agrippine, mais dans un autre genre. Entre Agrippine.

AGRIPPINE. Ma Lepide !

LEPIDA. Mon Agrippine ! (*En se levant, elle renverse le pot dans lequel trempaient ses doigts.*) Oh ! Le petit pot ! Sur mon beau tapis ! (*Agrippine lève les yeux au ciel.*) Mon Agrippine !

AGRIPPINE, *la prenant à bout de bras.* Toujours plus jeune !

LEPIDA. Toujours plus éclatante !

AGRIPPINE. Comment fais-tu ?

LEPIDA. C'est à toi que je le demande.

AGRIPPINE, *soulevant le collier de Lepida.* Joli, ça... Mais tu ne devrais pas porter des rubis, des saphirs et des émeraudes ensemble. Ça fait forain.

LEPIDA, *toute triste.* Oh ! tu trouves ?

AGRIPPINE, *reculant et la regardant.* Non, au fond. Ça te va. Chacun son genre. (*S'asseyant.*) Ave.

(*Sort la manucure.*)

LEPIDA. Ave. (*Elle regagne son divan.*) Mon Agrippine, cela fait longtemps que tu n'es plus venue.

AGRIPPINE. Ne m'en parle pas ! Je me demande comment font les femmes qui ont mari et enfants. Tu n'as pas ouvert les yeux que déjà la journée est finie.

LEPIDA. Ça, tu as toujours aimé t'agiter... Un loukoum ?

AGRIPPINE. Non, merci. Je me surveille.

LEPIDA. Moi, j'ai renoncé. Se priver, toujours se priver ! Si tu écoutais les médecins, tu ne mangerais que des biscottes. Et tout ça pour qui ? Pour les hommes. Tu trouves que ça en vaut la peine ? (*Un loukoum entre les doigts.*) Un homme ? Un loukoum ? Je préfère le loukoum. (*Elle le mange.*)

AGRIPPINE, *agacée, mais se contenant.* Ma petite Lepida, parlons peu, mais parlons bien.

LEPIDA, *pleine de bonne volonté.* C'est ça ! Bonne idée.

AGRIPPINE. L'Empire m'inquiète.

LEPIDA, *sidérée.* L'Empire ? Quel Empire ?

AGRIPPINE. Le nôtre, tiens. Notre petite affaire de famille. Ça ne te dit rien ? Tu as tes loukoums. Ça te suffit ?

LEPIDA. Mais ne te fâche pas, Agrippine. L'Empire t'inquiète. Bon. Et pourquoi, mon trésor ?

AGRIPPINE, *se levant et marchant de long en large.* C'est Néron qui me tracasse. Il fait n'importe quoi. Traités par ci, traités par là. Des caprices. Des rages de gamin. Puis cette manie de faire l'acteur. Tout cela finira mal.

LEPIDA. Il faut le lui dire.

AGRIPPINE. Tu as déjà essayé ? Tu parles politique, il te répond gargarismes... Tu te plains d'un sénateur. Paf ! il faut lui faire couper la tête. Comme si ça arrangeait quelque chose. Tu coupes la tête. L'idée reste.

LEPIDA. Où çà ?

AGRIPPINE, *enragée.* Dans une autre tête ! (*Se reprenant.*) Ma Lepide, il faut regarder les choses en face : nous l'avons mal élevé.

LEPIDA. Je t'assure que j'ai fait tout mon possible.

AGRIPPINE. Jusqu'au biberon, oui. Jusqu'au cerceau. Ce n'était pas assez.

LEPIDA. Tous les soirs, j'allais le border dans son lit.

AGRIPPINE. Puis tu le laissais tout seul, dans le noir.

LEPIDA. Il y avait toujours une veilleuse.

AGRIPPINE. Un jour, nous l'avons laissé seul tout à fait. Et, dans ce lit que tu n'allais plus border, ont commencé à défiler des régiments de bonnes femmes.

LEPIDA. C'était bien de son âge, au pauvre mignon.

AGRIPPINE. Pour un empereur, rien, jamais, n'est de son âge... (*Avec rage.*) Des bonnes femmes incroyables, qui ne pensaient qu'à leur derrière. Le derrière ! Tu connais rien de plus bête que ce rond ? Ou des intrigantes qui l'excitaient contre moi. Le lit d'un empereur, c'est sacré. Il faut le surveiller. Là a été notre erreur. Cette erreur que je ne cesse pas de payer. Oui, il faut quelqu'un dans son lit. Mais quelqu'un qui soit à moi, quelqu'un que je puisse dresser, sermonner, raisonner. Quelqu'un qui saura lui seriner ce que, moi, je lui aurai dicté : le traité avec les Teutons, ça ne va pas ; le général Chose en Espagne, ça ne va pas.

LEPIDA. Je connais Néron. Ça va l'agacer.

AGRIPPINE. Tant mieux. Les hommes, c'est à force de les agacer qu'on en tire quelque chose.

LEPIDA. Eh bien ! qu'est-ce que tu veux que je te dise ? Tu as raison. Il faut lui trouver une belle petite, qui t'écoute.

AGRIPPINE. Je l'ai trouvée.

LEPIDA. Tu vois ! (*Très excitée, mais toujours oiseau.*) Qui est-ce ? Tu vas me dire que je suis curieuse...

AGRIPPINE. Toi.

LEPIDA, *qui n'a rien compris.* Oui ?

AGRIPPINE. Toi !

LEPIDA. Moi ?

AGRIPPINE. Nous sommes deux dans cette pièce. Ce n'est pas moi. Donc c'est toi.

LEPIDA. Mais, Agrippine... Mais je suis sa tante...

AGRIPPINE. Une bonne raison, tiens. Tu serais son oncle... Tu étais bien la sœur de Domitius.

LEPIDA, *gémissante.* Agrippine, non, ce n'est pas bien, ce que tu dis là. Ce qui est arrivé entre ton mari et moi, ç'a été une minute de... d'égarement. Il était convenu qu'on n'en parlait plus.

AGRIPPINE. Je n'en parle plus ! Je n'en ai jamais parlé. Domitius, tu penses ! Pour l'usage que j'en faisais. Je trouvais même ça assez touchant. Le petit frère, la petite sœur... Mais c'est pour te dire que ton raisonnement ne tient pas debout.

LEPIDA. Pense à l'âge que j'ai.

AGRIPPINE, *péremptoire.* L'âge, c'est une idée. (*S'approchant de Lepida et donnant un coup de pied dans le divan.*) Farceuse ! Tu m'as raconté que, quand il était petit, il regardait tes seins.

LEPIDA, *piteuse.* Ils étaient mieux. (*Allant vers le miroir.*) Regarde ce que je suis devenue. Une grosse femme...

AGRIPPINE. Abondance de biens ne nuit pas.

LEPIDA. Je sens que je vais rougir ! (*Elle retourne au miroir, se penche puis, triomphante.*) Regarde ! J'ai rougi !... (*Avec reproche.*) Agrippine ! Comment as-tu pu avoir cette idée ? Pauvre petit Néron ! Je le vois encore. Le petit trésor... Il accourait vers moi, il tendait ses petits bras, il m'apportait des abricots... J'étais sa petite maman.

AGRIPPINE. Sa petite maman ! Visez la petite maman... Mais réfléchis ! Réfléchis une seconde si ce n'est pas te demander un effort trop considérable. Néron ne sait plus ce qu'il fait. S'il continue à ce train-là, dans un an il sera balayé. Balayé ! C'est ça que tu veux ? Toi qui l'aimes tant... Et nous, nous n'aurons plus qu'à faire nos bagages. Moi, mes bijoux, toi, tes loukoums. En admettant qu'on nous les laisse. Supprimés, tes loukoums ! Confisqués ! Bien de la nation ! Tu sais comment ils sont, dans ces cas-là. Rien de sacré.

LEPIDA. Mais même si je voulais — et je ne veux pas, note-le bien, je ne veux pas — même si je voulais, Néron va me rire au nez. Avec toutes les belles petites qu'il a autour de lui...

AGRIPPINE. Tu ne connais pas Néron. Toutes les femmes, pour lui, c'est encore trop naturel. Ça ne l'amuse plus. Toi, justement, ce serait autre chose. Chargée de souvenirs, de trucs... Un vieux désir, qui traîne depuis longtemps, qui a eu le temps de grandir. Il s'y perdra.

LEPIDA, *pour qui toutes ces considérations sont lettre morte.* Mais voyons !

AGRIPPINE. Tu veux savoir ce qu'il fait l'après-midi ? Quand il s'enferme, quand on le croit avec ses bonnes femmes ? Une phrase de Tigellin, l'autre jour, m'a mis la puce à l'oreille. Heureusement, j'ai encore quelques informateurs. Tu veux savoir ce qu'il fait ? (*Vaguement effrayée, Lepida fait signe que oui.*) Assieds-toi. Je vais te le dire.

Quatrième décor : une salle basse du palais de Néron. Quelques objets — dont le divan — rappellent vaguement la chambre de Lepida.
En scène, Néron et Marcus, esclave. Néron a retroussé son peplum de manière à donner une apparence de petit garçon. Sous son bras, un cheval de bois et un cerceau.

NÉRON. Dans le rôle d'un enfant. L'enfant Néron. Néron à douze ans. (*Caressant sa propre tête.*) Brave petit, va ! (*S'apercevant qu'il a gardé sa couronne, il l'enlève, la tend à Marcus lequel, ne sachant qu'en faire, finit par l'accrocher à une patère.*) On l'a confié à sa tante Lepida. Maman est occupée. Toujours occupée. Elle entre. Elle sort. « Qu'on ne m'attende pas pour dîner. » Elle lit des papiers. Elle marmonne... Douze ans. Le regard vide. Le regard des enfants est toujours vide. Attention à ce que vous y mettez... (*Appelant.*) Chose !... Machine !... (*A Marcus.*) Comment s'appelle-t-elle déjà ?

MARCUS. Priscilla, Seigneur.

NÉRON, *appelant*. Priscilla !

(*Entre Priscilla, jeune esclave. En plus jeune, elle a, dans les traits, dans la silhouette, dans le vêtement, quelque chose qui rappelle Lepida.*)

Nous allons reprendre la scène de Lepida avec son masseur. Hier, ce n'était pas encore ça. Je vous rappelle les caractères. Lepida, avant tout, c'est une molle. (*A Priscilla.*) Laisse-toi aller. Avachie. La femme de harem... Des seins, des cuisses, vous mettez en tas, voilà ma tante. Jouisseuse... Gourmande... Les loukoums sont là ?

MARCUS. A côté du lit.

NÉRON. Bon ! (*A Priscilla.*) Viens là. (*Avec un crayon gras, il lui retouche le visage.*) Sous les yeux, deux gnons voluptueux... J'aime ces traces d'une molle fatigue... (*A Marcus.*) Toi, tu fais le masseur. Le masseur, c'est le salaud. Le salaud total. Impudent, indiscret obscène. Des mains qui traînent partout. La belle voix dans le masque des imbéciles. (*A Priscilla.*) Va ! Sur le lit ! Moi ici. (*Il s'assied par terre, comme un enfant, ses joujoux autour de lui.*) L'enfant abandonné. Dont personne ne s'occupe. Personne, à ce moment-là, ne se doutait que je deviendrais empereur. Précepteur : un barbier. Jamais là, d'ailleurs. Courant d'autres barbes. (*Frappant dans ses mains.*) Allez ! (*Marcus va vers Priscilla qui s'est étendue sur le divan et qui a disposé sur elle une couverture.*) Eh ! Une minute ! Mon bourreau ! Où est mon bourreau ?

MARCUS. C'est moi qui ai pensé... Pour la fidélité de la reconstitution. A douze ans, Votre Majesté n'avait pas de bourreau.

NÉRON. Tant pis. Me faut mon bourreau ! (*Marcus va vers la coulisse et fait un signe.*) Ce serait une expérience à faire, tiens. Prendre un enfant, lui confier un bourreau et voir ce qui arriverait. (*Hochant la tête.*) Intéressant... (*Entre le bourreau.*) Salut, mon hirondelle. Tu es mon ombre. D'où ta couleur. Tu es ma conscience, ma solution et mon principe. Les principes tuent, c'est connu... Allez ! En scène ! Démarrez !

(*Marcus se met à masser Priscilla.*)

PRISCILLA, *imitant le ton de Lepida*. Raconte...

MARCUS, *tout en massant*. Je viens de chez madame Metilia. Madame va s'amuser. Je ne devrais pas le raconter. Madame Metilia a des bourrelets sur les cuisses.

PRISCILLA, *riant*. Non ?

NÉRON. Rieuse, ma tante Lepida.

MARCUS. D'énormes bourrelets.

PRISCILLA. Elle qui fait toujours la fière !

NÉRON, *rappelant à l'ordre*. Les loukoums !

PRISCILLA. Oh ! pardon ! (*A Marcus.*) Tu veux un loukoum ? (*En lançant un à Néron.*) Tiens, mon trésor !

NÉRON, *avec une voix d'enfant*. Merci, ma tante !

PRISCILLA, *à Marcus*. Et Felicula, c'est vrai qu'elle porte une armature ?

MARCUS. Il faut bien. Sans ça, tout croulerait.

PRISCILLA. Non ?

MARCUS. Parole !

PRISCILLA. Et son mari, qu'est-ce qu'il en dit ?

MARCUS. Oh ! son mari ! Ça ne lui arrive plus que deux ou trois fois par an. Puis il en parle pendant six mois.

PRISCILLA. Comment ? Elle vient d'avoir un enfant ?

MARCUS. Il est du jardinier.

NÉRON, *tragique*. Les secrets des familles ! (*Priscilla rit.*) Vous vous marrez, ma tante Pepida, vous vous marrez. Sans penser un instant que votre masseur sans doute en raconte autant à madame Metilia et à madame Felicula. Qui, elles aussi, se marrent... Je te regarde, ma tante Lepida. Je te regarde et je souffre. (*Posant.*) Souffrances d'un enfant... Une seconde ! (*Il prend un flacon, s'en verse sur les mains, les hume, puis, déclamatoire.*) Autour de nous, toutes fenêtes closes, régnait l'odeur âcre de l'embrocation.

PRISCILLA. Raconte encore. Sabina est toujours avec Cassius ?

MARCUS. Non, ça doit être fini. J'ai bien regardé. Elle n'a plus de bleus. Monsieur Cassius, on peut dire que je le suis à la trace. Dès qu'il y a des bleus...

PRISCILLA. Il n'y a pas que lui.

MARCUS. Qui encore ?

PRISCILLIA, *très oiseau*. Je ne te le dirai pas.

MARCUS. Madame me fait des cachotteries maintenant...

PRISCILLIA. Galba...

MARCUS. Le procureur ? Je comprends maintenant. Je comprends pourquoi le mari de madame Domitilla a été nommé sénateur. Elle a des bleus partout. (*Se tapant dans la main.*) Je me disais aussi...

NÉRON, *tragique*. Les secrets de l'Etat entre les mains des masseurs !

PRISCILLA, *d'une voix changée*. Le long des cuisses, mon masseur...

NÉRON. Vous aimez le massage, ma tante Lepida. Vous appelez encore ça du massage.

PRISCILLA. Plus fort...

NÉRON. Je vois vos seins, ma tante Lepida...

PRISCILLA. Attention ! Le petit nous regarde.

MARCUS. Bah ! A cet âge-là, c'est innocent et compagnie.

NÉRON. Je vois tes seins, ma tante Lepida. Je vois tes cuisses, tes grandes cuisses...

PRISCILLA. Mon masseur, tu as des mains comme un dieu... Tu me fais mourir, mon masseur...

MARCUS, *ignoble*. Ça te plaît, hein ?

PRISCILLA. Le petit nous regarde.

MARCUS. Mais non ! N'est-ce pas, petit Néron, que tu ne regardes pas ?

PRISCILLA. Je t'assure, ça me gêne.

(*Marcus va vers Néron et le tourne de l'autre côté.*)

MARCUS. Tiens, regarde par la fenêtre. Tu vois le gros chien, là ? Wou wou wou !

NÉRON. Et tu le laissais me toucher, ma tante Lepida. Tu le laissais me toucher...

PRISCILLA. Viens vite, mon masseur.

MARCUS, *retraversant la scène en se frottant les mains.* Je viens, mon bel oiseau bleu... (*Penché sur Priscilla pour la masser.*) Faut pas qu'il nous rase non plus. Madame Agrippine, elle, elle s'envoie en l'air avec tous ses secrétaires.

NÉRON. C'est de ma mère que vous parlez, salauds... De ma mère... Enfant bafoué... Je te hais, masseur. Je te hais de toute mon âme. Un jour, je te

retrouverai. Il n'y aura pas de torture assez lente... Jalousie d'un enfant...

PRISCILLA, *à Marcus*. Plus fort...

NÉRON. Il y avait des miroirs, ma tante Lepida... Je vois tes seins, tes gros seins... (*Il se relève.*) J'ai envie de tes gros seins...

(*Il va vers le divan, repousse Marcus, commence à écarter la couverture. Entre Tigellin.*)

TIGELLIN. Je l'ai ! Je l'ai !

NÉRON, *penché sur Priscilla*. Monsieur Tigellin, le moment est mal choisi.

TIGELLIN. Je suis confus... Sa Majesté m'avait recommandé... Je l'ai trouvé ! Le masseur.

NÉRON. Vraiment ? (*Il descend vers Tigellin qui fait un signe vers la coulisse. Entre le masseur, homme d'un certain âge.*) Mais c'est lui ! Je le reconnais. Viens, masseur. (*Il le prend par les deux oreilles.*) Je le reconnais très bien. Il sent toujours l'embrocation... Cher, cher masseur... Tu te souviens, quand tu massais ma tante Lepida ?

LE MASSEUR. Ç'a été l'honneur de ma carrière, Sire.

NÉRON. C'est lui ! Montre tes mains. Tes grandes mains. Qui plaisaient tant à ma tante Lepida, à madame Metilia, à madame Domitilla... (*Lui frappant sur le ventre.*) Elles s'en donnaient, hein, ces dames ?

LE MASSEUR. Sire, je suis masseur...

NÉRON. Mais oui. Et moi je suis ton frère... Note ça, Tigellin. Ça pourra resservir.

LE MASSEUR. Il y a dans notre profession des règles de discrétion.

NÉRON. Allons, allons, masseur, ne fais pas le modeste. Ma tante Lepida me racontait, tu sais. Tes mains. Tes mains partout.

LE MASSEUR. Ces dames étaient parfois nerveuses...

NÉRON. Nerveuses, c'est évident. Leurs époux n'avaient pas de si bonnes mains. Si dociles. Si robustes. Oh ! tu étais très correct. Tu te rappelles ? Tu me faisais regarder par la fenêtre.

LE MASSEUR. J'ai toujours respecté l'enfance...

NÉRON. Masseur... L'Empire romain livré à des masseurs... (*Pris d'une brusque fureur.*) Salaud ! Effroyable salaud ! (*Se reprenant doucereux.*) Mais non, ne crains rien. J'aime beaucoup les masseurs. Tu n'as pas idée de ce que j'ai fait pour te retrouver. Demande à Tigellin... Où étais-tu passé ?

LE MASSEUR. Je n'ai plus que quelques clientes. Avec ces nouvelles méthodes...

NÉRON. Pauvre masseur ! On va t'arranger ça... Va à côté. Je te rejoins tout de suite.

LE MASSEUR, *un peu inquiet*. A côté ?

NÉRON. Oui. Là...

(*Le masseur traverse la scène tandis que, derrière lui, les mains de Néron montent peu à peu. Puis, triomphant, Néron claque des doigts vers le bourreau.*)

Le masseur ! (*Le bourreau sort. A Tigellin.*) Je pensais m'amuser un peu, mais l'impatience m'a pris. (*Regardant vers la coulisse et avec une voix de tête, hystérique.*) Allons !... Tu as vu comme sa tête a sauté ? Hop-là ! L'oiseau qui s'envole n'est pas plus léger. Plus de masseur ! Me voilà libéré. En moi se dessine un mouvement ravissant... Retirez-vous, Tigellin. Retirez-vous, monsieur de Tigellin, noblesse d'Empire. Avec quelques années de retard, mais un appétit toujours frais, un appétit d'enfant, je vais me livrer au stupre avec ma tante Lepida...

(*Se dirigeant vers Priscilla, tandis que sortent Tigellin et Marcus.*)

La très chère... la très grosse... Lepida.

(*Entre Lepida.*)

LEPIDA. Coucou !

NÉRON, *furieux*. Alors, c'est un moulin ici ?... (*Se ravisant.*) Ma tante Lepida...

LEPIDA. Mon petit Néron... (*Néron avance lentement vers elle.*) Je ne sais plus où me mettre... Tu as envie ?... De moi ? (*Embarrassée.*) Qui se serait douté ?... Pourquoi n'as-tu rien dit ?... C'est vrai, on parle dans ces cas-là... On parle... (*Néron est près d'elle.*) Pourquoi me regardes-tu comme ça ?

NÉRON. Je regardais vos seins, ma tante Lepida.

LEPIDA. Comme quand tu étais petit, tu te rappelles ?

NÉRON. Ce ne sont plus les mêmes.

LEPIDA, *toujours oiseau*. Oh ! ce n'est pas très gentil, ça.

NÉRON. Ma tante, connaissez-vous la phrase la plus triste, la plus tragique, la plus amère ? Allons, cherchez. La phrase la plus tragique... Ce n'est pas si difficile.

LEPIDA. Je ne sais pas, mon petit Néron.

NÉRON. Cherchez.

LEPIDA. Eh bien ! par exemple. (*Très oiseau.*) « Oh ! mon mari est mort ! »

NÉRON. Tragique ? Vraiment ? Rappelez-vous... Votre mari, vous vous en foutiez un petit peu, non ? Cherchez encore...

LEPIDA. Ou bien : « Oh ! je n'ai plus un sou. »

NÉRON. C'est mieux. C'est encore petit... Non, ma tante. La phrase la plus tragique, la phrase irrémédiable, la phrase où il y a toute l'amertume du monde, c'est : il est trop tard. Trop tard, ma tante Lepida. Quelque chose aurait pu se faire, un bonheur, une joie, un plaisir. Tu n'as pas ouvert la main. Une seconde a passé. Il est trop tard.

LEPIDA. Ça dépend. Il y a des cas. J'ai une amie, Flavia, tu sais, elle avait refusé un homme tout ce qu'il y a de bien. Pour en épouser un autre. Elle est devenue veuve. Elle s'est remariée avec le premier. Eh bien ! elle est ravie. Elle dit même...

NÉRON. Tu n'es plus Lepida...

LEPIDA, *vexée, montrant Priscilla*. Et elle, alors ?

NÉRON. Elle non plus. J'avais cru, un moment. J'avais réussi à m'abuser. Qu'est-ce que le désir ? Quelque chose dans l'œil, qui papillote. (*Furieux.*) Ça papillotait, ma tante Lepida ! Ça papillotait ! Et c'est là-dedans que vous êtes venue jeter vos gros seins, vos grosses cuisses.

LEPIDA, *révoltée*. Ce sont les miennes, après tout !

NÉRON. Déblayez !... (*Marchant sur elle.*) Déblayez !

LEPIDA, *reculant*. Bon, bon. Je n'insiste pas.

NÉRON, *désespéré*. Tigellin !

(*Tigellin entre en courant et bouscule Lepida.*)

LEPIDA. Malhonnête !

(*Tigellin a un geste pour l'envoyer au diable. Lepida est sortie.*)

NÉRON, *vers le bourreau, en claquant des doigts*. Ma tante Lepida !

TIGELLIN. La propre tante de l'Empereur ? Que Sa Majesté me permette, ça va faire jaser.

(*Le bourreau s'arrête.*)

NÉRON. Elle m'encombre !... Là, en la regardant, j'éprouvais encore comme une langueur, toute la tiédeur de mon petit âge qui me remontait à la gorge. Une enfance manquée, ça ne pardonne pas, ça vous rattrape, ça vous laisse une faiblesse mortelle. (*Péremptoire.*) Mortelle, parfaitement... Etait-ce bien elle, d'ailleurs, que je cherchais ? (*Se reprenant.*) Si définir, c'est supprimer, il s'ensuit que supprimer, c'est définir. Voilà de la philosophie, monsieur Tigellin. La seule. Celle qui aboutit toujours à la même solution... Mais tu as raison. Pour la

tante de l'Empereur, il faut un procès, un procès dans les formes. (*Il reprend sa couronne, rajuste son peplum et, jouant à l'empereur, genre Napoléon, marchant de long en large.*) Monsieur Tigellin, dans l'état présent de notre législation, quels sont les crimes et délits qui entraînent la peine capitale ?

TIGELLIN. Ma foi...

NÉRON. Je ne vous parle pas de votre foi, monsieur Tigellin. Je parle du code.

TIGELLIN. Il y a la trahison...

NÉRON. Le complot des loukoums ? Personne n'y croira.

TIGELLIN. Le sacrilège...

NÉRON. Ma tante Lepida a une cervelle d'oiseau. Les oiseaux sont du côté des dieux, par définition. Forcément ! (*Montrant le ciel.*) Ils vivent dans les parages.

TIGELLIN. L'accuser d'avoir tué ou fait tuer quelqu'un. Mais qui ?

NÉRON, *avec un geste vers les coulisses.* Son ancien masseur, tiens ! Le corps est encore là.

TIGELLIN. Sire ! Entre un membre de la famille impériale et un obscur masseur, l'infini social est tel qu'on voit mal où serait le crime.

NÉRON. Voilà l'avantage d'être né dans la plèbe, monsieur Tigellin. Vous pouvez vous permettre des propos dix fois plus réactionnaires que moi... Enfin, un chef d'accusation, ça doit se trouver, non ?

TIGELLIN. Il faut reconnaître qu'avec madame Lepida, c'est coton. Je le dis toujours : les âmes simples, on ne sait jamais par où les prendre. Ça n'a pas d'anses.

NÉRON. N'avons-nous pas quelque part, qui traîne, une vieille loi qui punit de mort les relations incestueuses ?

TIGELLIN. Oh ! celle-là, si on l'avait appliquée toute l'histoire de Rome aurait été changée.

NÉRON. Mais la loi existe ?

TIGELLIN. Elle existe.

NÉRON. Jamais abrogée ?

TIGELLIN. Jamais.

NÉRON. Bon ! Là, je la tiens.

TIGELLIN. Mais avec qui, encore une fois ? L'inceste ça ne laisse qu'un choix très limité. Madame Lepida n'a pas de fils. Son père est mort. Mort quand elle avait deux ans...

NÉRON. Et moi ? A l'instant, ici même, elle a essayé. Avec une impudence !

TIGELLIN. Simple tentative.

NÉRON. Il n'y aurait pas eu ma vertu...

TIGELLIN. Puis une tante et son neveu...

NÉRON. Comment ? Ma seconde mère...

TIGELLIN. Pour l'inceste, il n'y a que la première qui compte... Au sens juridique du terme.

NÉRON. Je vous trouve bien leste, monsieur Tigellin. Tant pis ! On trouvera bien. (*Annonçant.*) Procès Lepida. Chef d'accusation : inceste. Témoin à charge : l'empereur. Un nouveau rôle, tiens, que je n'ai pas encore joué. Nom, prénom et qualité. (*Au garde-à-vous.*) Ahénobarbe, Néron, empereur. Vous jurez de dire la vérité, toute la vérité, rien que la vérité ? Je le jure. Monsieur le Président, messieurs de la cour, c'est d'un front égal et la conscience en repos que j'accuse ma tante Lepida, ici présente, d'avoir commis l'inceste avec son propre frère, mon père Domitius.

TIGELLIN, *applaudissant.* Bravo !... Seulement il y a prescription.

NÉRON. Hein ! Qu'est-ce que tu veux dire ?

TIGELLIN. Je veux dire que c'est une très vieille histoire.

NÉRON. Comment ! C'était vrai ?

TIGELLIN. Entre Monsieur votre père et madame Lepida ? Bien entendu.

NÉRON. C'était vrai ?

TIGELLIN, *très ennuyé.* Mille excuses. Je croyais que Votre Majesté était au courant... Comme tout le monde... Il y a même une chanson là-dessus... (*Chantant.*) « Lepide, Lepide, qui d'son frère a vu le bide... »

NÉRON. C'était vrai... Oh ! les hommes ! On a beau les calomnier, on a beau inventer les crimes les plus affreux, on est en retard. Toujours... C'était vrai. On a beau courir, ils courent plus vite... (*Pendant cette réplique sont entrés, d'un côté, Agrippine, de l'autre Marcus, Néron va vers Marcus.*)
Mais toi, alors, qu'as-tu fait ? (*Allant vers le bourreau.*) Et toi ? Toi, ma conscience ? Qu'est-ce que tu trames derrière ta peau obscure ? (*A Tigellin.*) Et vous, monsieur Tigellin ? Parfois, la nuit, j'imagine de toi des horreurs, que tu me trahis, que tu complotes, que tu barbotes dans les caisses de l'Etat, que tu te fous de moi avec ta femme, sur l'oreiller. Et tout cela ne serait rien encore... C'était vrai !... J'étais bafoué. Bafoué plus encore que je ne le croyais... Si noire qu'elle soit, mon âme est pâle sur la noirceur du monde... (*Arrivant devant Agrippine.*) Et vous, ma mère, qu'avez-vous fait ?... Qu'avez-vous fait, ma mère Agrippine ?

RIDEAU

2e partie

Cinquième décor : une autre salle du palais de Néron.

Liée à une colonne, la jeune chrétienne. Un lit de repos.

Agrippine entre dans un mouvement très vif, suivie de Tigellin.

AGRIPPINE, *parcourant la scène.* Cherchez la femme. Il faut chercher la femme.

TIGELLIN. Volontiers. Mais où ?

AGRIPPINE. A vous de trouver.

TIGELLIN. C'est vite dit.

(*En marchant, Agrippine passe devant la chrétienne.*)

AGRIPPINE, *machinalement.* Avé... (*Se ravisant.*) Tiens, qu'est-ce que c'est que ça ?

TIGELLIN. Ça ?... Une chrétienne probablement.

AGRIPPINE. Ah bon !... Elle a une jolie poitrine pourtant. (*Menaçant la chrétienne du doigt.*) Chrétienne ! Quel gaspillage ! (*Revenant à Tigellin.*) Lepida, c'était une bonne idée cependant...

TIGELLIN. Bonne mais tardive. Comme beaucoup de bonnes idées.

AGRIPPINE. Alors une autre, Tigellin ! Trouvez-en une autre... Néron nous fuit. Néron nous échappe. Il nous faut le prendre au piège. Et pour un homme comme lui, il n'y a qu'un seul piège : le lit.

TIGELLIN. Le lit, pardi ! Encore faut-il quelqu'un à mettre dedans. C'est sans arrêt que je m'en occupe. J'en néglige les affaires de l'Etat. Tenez, Poppée... Dieu sait si je comptais sur Poppée. Fine, distinguée, intelligente...

AGRIPPINE. Oh ! fine ! Elle a la cheville épaisse.

TIGELLIN. Enfin, assez fine. Je la présente à l'empereur. Audience, huis clos. A la sortie, je me précipite. « Et alors ? » Elle me rétorque : « Monsieur Tigellin, je vous trouve bien indiscret. » Sic ! Tel quel ! Voilà les femmes du monde. Toutes pareillles. Ça fait l'amour comme ça reçoit : le petit doigt en l'air.

AGRIPPINE. Vous n'allez pas me dire que vous en avez l'habitude.

TIGELLIN. De quoi, madame ?

AGRIPPINE. Des femmes du monde.

TIGELLIN, *vexé.* Madame oublie que, ministre, je dispose de quelques emplois. De quelques très hauts emplois. Ces messieurs ont parfois l'esprit d'envoyer leurs épouses solliciter à leur place. Des femmes de sénateurs, de chevaliers, de généraux. Des femmes très bien. Et qui ont l'art de pousser très loin les agréments de la conversation. Ça, pour faire valoir la petite chose qu'elles offrent, les femmes du monde, champion ! Ma foi, de temps en temps, je me laisser aller. Pourquoi pas ? Question prestige. La minute d'après, les voilà tranquilles comme Baptiste, réajustées, pas un cheveu de dérangé, comme si rien ne s'était passé. « Au revoir, mon cher. Nous nous sommes compris, je crois. » On ne leur demande pas des montagnes pourtant. On n'en demande pas tant à l'amour... Une petite minute d'éternité... Avec les femmes du monde, je vous jure, la petite minute d'éternité, c'est court. « Au revoir, mon cher... » Je préfère encore les cuisinières. Elles, au moins, après l'amour, elles en parlent. Bêtement mais elles en parlent.

AGRIPPINE. Eh bien ! les cuisinières alors...

TIGELLIN. Mais j'ai essayé, madame ! Les cuisinières, les filles de service, les esclaves, je lui en ai envoyé de pleins paquets. Comme si je chantais. Acté, tenez, Acté, Madame se souviendra peut-être. Une petite qui était parfaite, blonde, genre suisse, faite au tour, à croquer ! C'est bien simple, j'avais pris la peine de l'essayer moi-même. Du beurre, madame ! Souple, docile. Issue du petit commerce, éblouie. Je l'avais chapitrée pendant des heures. L'entrevue terminée, j'accours : « Et alors, le traité avec les Teutons, tu lui en as parlé ? » Vous savez ce qu'elle me répond ? Je vous le donne en mille : « Je n'ai pas osé. » Heureusement, l'empereur y retourne. Je rechapitre, je me reprécipite. « Et alors, les Teutons ? » — Il m'a ri au nez. Il m'a dit : « Occupe-toi de tes poireaux. » Elle en pleurait. Elle croyait que c'était une allusion à son papa. Qui est dans la primeur. Comme si l'empereur allait s'occuper de son papa. Je me dis : Bon, le petit commerce, c'est encore trop haut. Je tâte de l'esclave. Mais là, qu'est-ce que vous voulez, madame, c'est peuple, pas de conversation, pas de culture. Or, l'empereur, il aime qu'on jase. Bon, je passe aux prostituées. Vous me direz : avec les prostituées, ça doit être simple. Pour leurs trois sous, elles font tout ce qu'on veut. Pour six sous, elles devraient pouvoir apprendre une phrase, une seule. Mais non, c'est encore trop demander ! « Les Teutons ? Qu'est-ce que ça veut dire ? Je ne peux pas aller lui parler des Teutons. » Enfin, j'en trouve une qui se laisse convaincre. Vous savez ce qu'elle m'a fait ? Elle a confondu, madame ! Confondu ! Elle est allée lui parler du traité avec les Espagnols sur quoi je m'échinais depuis trois mois. Je l'engueule. Elle me répond : « Oh ! qu'est-ce que tu veux, Teutons, Espagnols, c'est toujours des pas grand-chose de propre. » Madame ne me croira pas. Elle ne savait même pas où c'était, l'Espagne. Et voilà avec quoi il faut travailler... Vous croyez que je me suis arrêté là ? Pas du tout. Au boulot, Tigellin ! L'histoire de Mme Lepida, ça m'avait donné une idée... (*S'arrêtant.*) Ça, je ne devrais peut-être pas vous le raconter.

AGRIPPINE. Au point où vous en êtes...

TIGELLIN. J'avais pensé... l'enfance, la nostalgie... (*Se décidant.*) Bref, j'avais trouvé une bonne femme qui ressemblait à Madame...

AGRIPPINE. Qui me ressemblait ? Qui ça ?

TIGELLIN. Une danseuse... Oh ! Madame n'aura pas remarqué. Une certaine Sabina...

AGRIPPINE. Mais si, je vois très bien... Elle ne me ressemble pas du tout.

TIGELLIN. Ah ! bien entendu, sans ce je ne sais quoi qui fait tout le charme de Madame, mais il y a quelque chose, je vous assure. Objectivement... Je

l'habille comme Madame. Je la refile à l'empereur. Là, je le reconnais, ç'a été la grande passion...

AGRIPPINE. Vraiment ? Vous êtes sûr ?

TIGELLIN. Il la couvrait de bijoux, il l'appelait maman, j'en pleurais de bonheur. Puis je ne sais pas ce qu'elle lui a dit, une gaffe probablement, au bout de huit jours, il lui fait couper la tête. Ça va, je ne me décourage pas, je retourne aux femmes du monde. J'avais mis la main sur Mme Galvinia... Madame voit qui je veux dire ?

AGRIPPINE. Celle qui a une tête de cheval ?

TIGELLIN. Ah ! ça plaît, madame ! La tête de cheval plaît beaucoup. Intrigante par-dessus le marché, rouée, ambitieuse, elle a un salon, c'est tout dire... En trois jours, ce n'est pas croyable les dégâts qu'elle m'a faits. Elle avait casé toute sa famille. C'est tout juste si je n'ai pas retrouvé son beau-frère dans mon fauteuil. J'ai dû mettre un délateur sur l'affaire.

AGRIPPINE. Alors, qu'est-ce qu'il reste ?

TIGELLIN. Il reste ce qui reste, madame. Là aussi, j'ai essayé.

AGRIPPINE. Vous ne pourriez pas vous exprimer un peu plus clairement ?

TIGELLIN. Les hommes, madame. L'empereur est curieux. Rien de ce qui est humain ne lui est étranger. Les bornes, il faut toujours reculer les bornes. Et patati et patata. Bon ! Va pour les hommes. Moi, vous pensez ! Mais les hommes de ce genre-là, je vous le dis, c'est peu sûr, perfide, ambigu. On ne sait jamais par quel côté les prendre. Puis se foutant de moi. « Et vot'dame, monsieur Tigellin ? » L'air de dire que, pour avoir une épouse, je dois encore être un drôle de maniaque. Sans compter qu'il y en a si peu de vrais. Si, si, on ne croirait pas, mais c'est comme ça. Pour approcher l'empereur, prêts à tout. Prêts à feindre, à simuler, à contrefaire, avec de petites voix de femme, « oui, mon petit chat », ou avec de grosses voix de bouchers, « alors mon gros ». L'empereur s'en aperçoit, vous pensez. Il est fin pour ces choses-là, très fin. Ça l'agace, mettez-vous à sa place. Et trois minutes plus tard... (*Il claque des doigts.*) La tête en moins. Ah ! il y a eu du dégât dans ce petit monde, ces temps-ci. Et voilà tout le résumé de la situation, madame. Les hommes : pas sérieux. Les femmes : pas de mentalité. Ou trop. Ah ! je vous jure, il y a des moments où je me dis que quelqu'un comme nous cherchons, dans tout l'empire, il n'y a que vous et moi.

AGRIPPINE. Eh bien ?

TIGELLIN. Eh bien quoi, madame ?

AGRIPPINE. Vous n'avez qu'à vous dévouer. C'est simple.

TIGELLIN, *outré.* Oh !... Madame est trop aimable. Je suis père de famille.

AGRIPPINE. Bon. C'est réglé.

TIGELLIN. Comment ça, c'est réglé ? Je vous demande pardon. Une minute.

AGRIPPINE. Ah ! je croyais. Généralement, quand un homme fait remarquer qu'il est père de famille, ça signifie qu'il est prêt à tout.

TIGELLIN. Je suis ministre aussi.

AGRIPPINE. Ça empêche ?

TIGELLIN. Non. Mais ça y fait regarder à deux fois. (*A la réflexion, il décide qu'il doit se scandaliser.*) Enfin, madame ! Qu'est-ce que vous me faites dire ?

NÉRON, *dans la coulisse.* Tigellin ! Tigellin !

TIGELLIN, *criant.* Voilà, voilà !

AGRIPPINE. Je me sauve ou je reste ?... Dans quelle phase est-il ?

TIGELLIN. Une drôle de phase, madame. Erotisme et philosophie.

AGRIPPINE. Oh ! Je ne veux pas voir ça. (*Elle va pour sortir, se retourne.*) Haut les cœurs, Tigellin ! Rome vous attend. (*Elle sort.*)

TIGELLIN, *avec un geste vers Agrippine.* Rome attendra encore un petit peu... C'est vrai, quoi...

(*Entre Néron, suivi de Pythagoras, qui porte sur le bras une sorte de manteau. Pythagoras est un éphèbe douteux, en collant pastel. Entre aussi le bourreau qui tient en laisse le lion.*)

NÉRON, *en entrant.* Je rôde, mon Tigellin. Mon âme est vacante.

TIGELLIN. Ça tombe bien. J'ai là justement une petite surprise pour Sa Majesté. (*Il frappe dans ses mains. Entre une jeune fille.*)

NÉRON. Infatigable Tigellin ! Jamais découragé.

TIGELLIN, *poussant la jeune fille devant lui.* Hein, je pense que... (*Dans le dos de la jeune fille, du pouce, il dessine une académie.*) Et neuve ! Tout à fait.

NÉRON. Vraiment ? Va te coucher, ma petite biche.

LA JEUNE FILLE. Tout de suite ?

NÉRON. Vous croyez peut-être que je vais vous raconter ma vie ? Ma vie est dans l'histoire, mademoiselle. Vous n'avez qu'à l'y chercher. Allez ! (*La jeune fille va vers le lit et s'y étend.*) Oh ! et puis non. (*Il bâille.*) Coucher ! Toujours coucher... L'homme est fait pour la verticale, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Ah ! Comme vous voudrez. (*A la jeune fille, de loin.*) Debout !

(*Elle se relève.*)

NÉRON. Monsieur Tigellin, vous serez toujours et désespérément à côté de la question. (*A la jeune fille.*) Couche-toi, va.

LA JEUNE FILLE, *avec une voix ordurière.* Vous savez ce que vous voulez ou quoi ? (*Elle se recouche.*)

NÉRON. Elle est neuve, hein ?... Tu as entendu ?... Vas-y, toi, tiens.

TIGELLIN. Où ?

NÉRON. Dans le lit. Avec l'ingénue.

TIGELLIN. Moi ? Je suis père de famille.

NÉRON. Justement ! Tu as l'habitude. (*Menaçant.*) J'y tiens, monsieur Tigellin.

TIGELLIN, *se dirigeant vers le lit.* Un monde ! (*Il s'étend près de la jeune fille.*)

NÉRON, *les regardant de loin.* Deux gisants. Deux cadavres. De loin, on dirait deux cadavres. Et voilà pourquoi les hommes se donnent tant de mal.

TIGELLIN, *furieux.* Normalement, on remue.

NÉRON. Eh bien, remue ! (*Tigellin se tourne vers la jeune fille.*) Deux cadavres remués par le vent. Ou tellement pourris qu'ils bougent tout seuls. D'ailleurs un corps dont on n'a pas envie sent toujours un peu le cadavre. (*Au bourreau.*) Tu n'as pas remarqué ?

LE BOURREAU. Pas les Noires, missié. Pas les Noires !

NÉRON. Préjugé ! (*Chatouillée, la jeune fille rit.*) Et le petit rire bête ! Je l'attendais, celui-là. Au fond des lits, qu'est-ce qu'on trouve, monsieur Tigellin ?

TIGELLIN. Ça dépend de ce qu'on y met.

NÉRON. Ne faites pas de l'esprit, monsieur Tigellin. Je suis sur des hauteurs qui m'étonnent moi-même. Au fond des lits, qu'est-ce qu'on trouve ? Un petit rire bête. Toujours le même. Le rire des petites passions qui montent. Et à chacun de ces petits rires, le désir s'éteint... Allez vous promener, mademoiselle. (*Tigellin et la jeune fille se relèvent.*) D'ailleurs, je suis dans ma semaine homosexuelle. (*Pinçant le menton de Pythagoras.*) Pas, mon gros ?

PYTHAGORAS, *se tortillant.* Sa Majesté est trop bonne.

NÉRON. Admirables ressources du langage ! Il me met déjà au féminin. Quelle promesse ! *(A la jeune fille.)* Non, reste là. On ne sait jamais. Il me viendra peut-être plus tard, le mouvement ravissant. *(En prononçant sa dernière phrase dans un mouvement oratoire, Néron s'est tourné et se trouve devant la jeune chrétienne.)* Ah ! il y a encore celle-là ! Je l'avais oubliée. Insensé ! Quand on a l'esprit scientifique, on n'a plus une minute à soi. *(Claquant des doigts vers Pythagoras !)* Mon costume ! *(Pythagoras lui tend le manteau qu'il portait sur le bras et qui est une peau de lion. Néron l'endosse. A Tigellin.)* C'est une expérience que je veux faire. Savoir ce qu'éprouve un lion lorsqu'on le lance sur sa victime. Je veux étudier le rôle. Ça peut servir... Ou quelque chose de plus trouble peut-être. Quelque chose qui me fait descendre jusque dans mes caves. *(Au bourreau.)* En place... Comme je t'ai dit. *(Désignant le lion.)* Lui d'abord.

LE BOURREAU, *désignant la chrétienne au lion.* Kss, kss. Y a bon.

(Le lion s'étire, rugit. Néron se jette à quatre pattes et l'imite. Effrayé, le lion s'arrête.)

NÉRON. Allons ! Il est mou, cet animal. *(Le bourreau fait claquer son fouet en poussant des cris inarticulés. Le lion va jusqu'à la chrétienne, la flaire, pose sa patte sur sa poitrine. La chrétienne gémit.)* Ne te plains pas. Toi, au moins, tu sais à quoi ça rime. *(Tigellin lève les yeux au ciel. Pythagoras se cache le visage dans les mains et regarde entre ses doigts. Le lion, brusquement, se détend, rugit, se dresse.)* Assez ! J'ai compris. Retire-le. *(Le bourreau retire le lion en arrière.)* A moi, maintenant. *(A Pythagoras.)* Prends sa laisse.

PYTHAGORAS. Merci bien ! Et puis il va me mordre. C'est sournois, ces bêtes-là.

NÉRON. Prends la mienne alors. *(Il tend à Pythagoras sa propre laisse.)* Le fouet ! *(Le bourreau donne son fouet à Pythagoras. Néron s'étire, rugit.)* Allez ! *(A Pythagoras.)* Le fouet !

PYTHAGORAS, *faisant claquer son fouet et avec une voix hystérique.)* Va ! Va, vilaine bête ! *(Néron, imitant le lion, va jusqu'à la chrétienne, la flaire, pose sa main sur sa poitrine.)* Alors ? C'est pour demain ? *(Sournoisement il donne un coup de pied. Néron rugit. Puis il se retourne et secoue la tête.)*

NÉRON. Rien ! Rien ne vient ! *(Il avance vers le devant de la scène. Le vrai lion vient vers lui.)* Eh ! qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

LE BOURREAU, *riant.* Petit femelle, missié. C'est petit femelle. Elle a pensé...

NÉRON. Oui ? Eh bien ! ce sera pour un autre jour. *(Au bourreau, désignant la chrétienne.)* Emballe ! *(Le bourreau attache le lion, délie la chrétienne et l'emmène.)* Non, monsieur Tigellin. J'étais descendu dans mes caves. J'y croyais trouver quelque surprise. Rien du tout. Tous ces plaisirs cérébraux sont très surfaits. *(Plus haut.)* Tout est surfait, Tigellin... Les hommes, les choses... Le bien, le mal...

TIGELLIN. Le bien ?

NÉRON. Enfin, ce qu'ils appellent le bien... A la hauteur où je suis, monsieur Tigellin, vous l'imaginerez sans peine, on n'aperçoit plus très distinctement ce petit pointillé que les hommes se sont amusés à mettre entre leur gauche et leur droite. Mais enfin je ne suis pas sans savoir que là, tout en bas, il y a quelque chose qu'on appelle le bien. J'ai voulu vérifier. Parfaitement ! Rien de ce qui se passe dans mon empire ne doit m'être étranger. Un jour, une vieille femme, devant le palais... Elle me demandait deux sous. Je lui ai donné tout ce que j'avais sur moi. Mon argent ? Tiens ! Mon bracelet ? Tu sais, mon beau bracelet... Prends ! Mon émeraude ? En avant !... Tout ça, ça ne va pas loin. Oh ! là, oui sur le moment, en voyant sa tête, je ne dis pas... J'ai bien éprouvé quelque chose. Mais qui a passé. Tout de suite. Et que je n'ai pas envie de recommencer. Tu vois, c'est ça, le drame : que je n'ai pas envie de recommencer. La charité, bon, j'ai compris, je sais ce que c'est. Fini ! Liquidé ! *(Montrant la jeune fille toujours sur le lit.)* Tandis que cette cruche, là... Bon. Je n'en ai pas envie. Mais l'envie m'en viendra peut-être. Demain... Après-demain. Alors que je l'ai déjà fait cent fois, mille fois. Voilà l'avantage du mal. *(Solennel.)* Il renaît de ses cendres... Monsieur Tigellin, qu'est-ce que l'homme ?

TIGELLIN. L'homme ?

NÉRON. Ne cherchez pas. Je vais vous le dire. L'homme, c'est son conflit.

TIGELLIN. Je l'avais sur le bout de la langue.

NÉRON. Non, monsieur Tigellin. Ça, c'est moi qui l'ai trouvé... Oui, si l'homme est quelque part, c'est là. dans cette marge entre ce qu'il est et ce qu'il a envie d'être, entre ce qu'il est et ce qu'il a envie de faire. J'identifie l'homme avec sa volonté.

TIGELLIN. Rien de plus juste.

NÉRON. J'ai envie de tuer quelqu'un. Cette volonté m'anime, me gonfle, m'emplit. J'existe.

TIGELLIN. Je vous suis très bien.

NÉRON. Mais s'il me suffit de faire ça *(Il claque des doigts.)* pour que ce quelqu'un soit tué, qu'est-ce qui arrive ? L'homme disparaît.

TIGELLIN. Par définition.

NÉRON. Comment ça, par définition ?

TIGELLIN. Vous tuez un homme, il disparaît. C'est simple.

NÉRON. L'autre, imbécile ! Les ministres volent bas aujourd'hui. Je philosophe, monsieur Tigellin. En matière de philosophie, la mort d'un homme, c'est zéro. Ce qui compte, c'est qu'en faisant ça *(Il claque des doigts.)* je tue non seulement cet homme, accident négligeable, mais aussi la volonté que j'avais de le tuer. Or, comme je suis l'empereur et que, pour toute chose au monde, il me suffit de faire ça *(Il claque des doigts.)* il s'ensuit que je n'ai jamais le temps de vouloir et, par voie de conséquence, que je n'existe pas.

TIGELLIN, *applaudissant.* Bravo !

NÉRON. Comment, bravo ? Pour un raisonnement qui mène à ma destruction, à ma suppression ?

TIGELLIN. Par manière de dire. Votre Majesté heureusement est bien là... D'ailleurs, si j'ai compris votre raisonnement, il vous suffirait, pour retrouver toute votre existence, de vouloir quelque chose que vous n'avez pas.

NÉRON. J'ai tout.

TIGELLIN. Quelque chose que vous ne puissiez pas avoir.

NÉRON, *l'index tendu vers Tigellin.* Tigellin, tu n'es pas bête ! *(Marchant.)* Il me faudrait donc vouloir l'impossible... Tenter l'impossible... Mais quoi ? Reculer les bornes... *(En marchant il est arrivé devant Pythagoras. Il le regarde, sourit. Puis, le dos tourné à Tigellin.)* Monsieur Tigellin, en tant que ministre, vous êtes aussi officier de l'état civil, n'est-ce pas ? Et notaire de la couronne ?

TIGELLIN. Parfaitement.

NÉRON. Je vous réserve une grande joie, monsieur Tigellin. Vous allez me marier.

TIGELLIN. Vous marier ? Sa Majesté ? Voilà une bonne nouvelle. Volontiers. Tout de suite. Et avec qui, si je puis me permettre ?

NÉRON, *toujours le dos tourné à Tigellin et désignant Pythagoras.* Avec lui.

TIGELLIN, *interloqué.* A... avec lui ?...

NÉRON. Comprenez-moi bien, monsieur Tigellin. J'entends un vrai mariage. Enregistré. Devant vous, officier de l'état civil, et avec tous les effets que la loi comporte.

TIGELLIN. Sa Majesté veut rire.

NÉRON, *tournant enfin la tête vers Tigellin et sinistre.* Sa Majesté voudrait rire. (*Venant vers Tigellin.*) Je ne peux pas épouser Pythagoras ?

TIGELLIN. Ça me paraît difficile.

NÉRON, *très calme.* Pourquoi ?... La différence de niveau social peut-être ?... Seriez-vous snob, monsieur Tigellin ?... Alors pourquoi ?

TIGELLIN, *très ennuyé.* D'abord Sa Majesté est déjà mariée.

NÉRON. Je répudie. Je peux bien répudier, il me semble.

TIGELLIN. Oui, bien sûr.

NÉRON. Cela m'est déjà arrivé deux fois.

TIGELLIN. Et allez donc ! Jamais deux sans trois.

NÉRON. Dès lors, je peux me remarier. Et j'épouse Pythagoras.

TIGELLIN. Mais Votre Majesté oublie un détail...

NÉRON. Je ne suis pas un homme de détail.

TIGELLIN. Celui-là est de conséquence. Pythagoras... enfin, Pythagoras est un homme.

NÉRON. Je m'en étais aperçu, figurez-vous. Et alors ? Puisque je serai la femme.

TIGELLIN. Mais Votre Majesté n'est pas une femme.

NÉRON. Je le décide. A l'instant.

TIGELLIN. Ça ne se décide pas comme ça !

NÉRON. Ça se décide comment ? S'il le faut, je ferai un décret. Et puis cessez de m'embarbouiller dans vos raisonnements oiseux. Oiseux, je dis bien. Si Pythagoras n'était pas un homme, où serait l'originalité de ce mariage ? Sa curiosité ?... Et où est-il écrit que je ne peux pas épouser un homme ? Il y a a des tas de gens qui ont épousé des hommes. Agrippine, tiens, pour ne pas chercher plus loin.

TIGELLIN. Mais justement ! Madame votre mère...

NÉRON, *désignant la jeune fille toujours sur le lit.* Et celle-là, la cruche, si elle...

LA JEUNE FILLE. Merci bien ! Si c'est pour me faire insulter, moi je me tire.

NÉRON, *vers Tigellin.* Elle était neuve, hein ? (*A la jeune fille.*) Taisez-vous, gourde ! (*A Tigellin.*) Qu'est-ce que je disais ? Ah oui. La cruche, là, si elle voulait, elle pourrait l'épouser, Pythagoras.

TIGELLIN. Elle, oui ! Certainement. Tout de suite... Avec la permission de Votre Majesté.

NÉRON, *avec une patience exténuée.* Tigellin, mon pauvre ami, raisonnez une seconde. Je pourrais donc permettre à un autre quelque chose que je ne pourrais pas permettre à moi-même ? Où est la logique là-dedans ?

TIGELLIN, *révolté.* La logique ? C'est moi qui manque à la logique ? Je crois rêver ! A mon tour, je supplie Votre Majesté de réfléchir une seconde. Je suis le premier à mesurer l'abîme qui sépare Votre Majesté de cette... (*Désignant la jeune fille.*) de cet objet à peine émergé du néant. Et pourtant, j'ose le dire... Non, je n'ose pas... Votre Majesté a daigné rappeler qu'en tant que ministre, j'étais aussi notaire de la couronne et officier de l'état civil. C'est au titre de notaire, Sire, au titre d'officier de l'état civil que je me permets de rappeler à Votre Majesté qu'il existe des lois contre lesquelles nous ne pouvons rien.

NÉRON. Des lois contre lesquelles je ne puis rien ? Monsieur Tigellin, cette doctrine frise la subversion.

TIGELLIN. La langue m'a fourché. Je voulais parler de... de la nature

NÉRON. Nous changerons la nature.

TIGELLIN. Votre Majesté peut tout modifier, et même la nature. Il restera toujours des hommes et des femmes et que les uns peuvent faire des choses que les autres ne peuvent pas.

NÉRON. Par exemple ?

TIGELLIN. Mais mille choses !

NÉRON. Cite-m'en une.

TIGELLIN. Eh bien ! je ne sais pas moi. Accoucher par exemple. (*Triomphant.*) Accoucher. Avec tout le respect que je lui dois, Votre Majesté ne pourra jamais accoucher.

NÉRON. Une femme qui accouche... Joli rôle. Tu me feras penser d'en parler à Chose, là, comment s'appelle-t-il déjà ? A Pétrone. Je veux qu'il me fasse une pièce où il y ait une femme qui accouche. Je vois ça très bien. (*Il pousse des gémissements et mime les douleurs de l'enfantement.*)

TIGELLIN, *illuminé.* Ah ! si c'est du théâtre... Cela change tout. Il fallait le dire. Un déguisement...

NÉRON. Attention, monsieur Tigellin. Vous êtes de nouveau dangereusement à côté de la question. Ce n'est pas moi que je veux déguiser, c'est le mariage lui-même. C'est au mariage que je veux mettre un faux nez, de faux cils, de faux seins.

TIGELLIN. Eh bien ! ça, c'est impossible.

NÉRON, *calme.* Impossible ?

TIGELLIN, *déjà moins assuré.* Im... impossible.

NÉRON, *levant la main dans le geste qu'il a généralement pour le bourreau.* Monsieur Tigellin...

TIGELLIN, *désespéré.* Sa Majesté...

NÉRON, *levant encore la main.* Monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Bon. Très bien. Je ne dis plus rien. Vous voulez vous marier ? Parfait. Avec Pythagoras ? Excellent.

NÉRON. J'aime vous voir raisonnable, monsieur Tigellin. Vos objections m'ont intéressé, croyez-le bien. J'aurais été désolé de vous voir céder tout de suite. Cela m'aurait inquiété. Bon ! Qu'on prépare tout ! Un mariage d'empereur, c'est quelque chose. (*A Tigellin.*) Tu es mon notaire. Tu t'occuperas de ma dot.

TIGELLIN. Votre dot ?

NÉRON. Dans tout mariage, au moins dans un certain monde, la femme apporte une dot, monsieur Tigellin. Je suis étonné d'avoir à vous le rappeler... Les témoins aussi. Pythagoras, ton père, ta mère, ça vit encore ?

PYTHAGORAS. Ça vit encore.

NÉRON. Va me les chercher. Il faut qu'ils soient là. (*Pythagoras sort. A la jeune fille.*) Toi, va me chercher Agrippine. (*Sortie de la jeune fille.*) Et qu'on fasse venir les jardiniers, les servantes. Je veux du monde. Les fleurs d'oranger aussi. (*A Tigellin.*) Prépare les papiers. Moi, je vais chercher... mon voile. (*Il sort. Tigellin reste seul avec le bourreau et, dans son désarroi, il s'adresse à lui.*)

TIGELLIN, *les bras levés.* Enfin !

LE BOURREAU, *haussant les épaules.* Deux jours... Je dis : deux jours. Puis Pythagoras... (*Il fait siffler son yatagan devant lui.*) No ?

TIGELLIN. Deux jours, c'est encore trop. On va se foutre de moi.

(*Entre Agrippine.*)

AGRIPPINE. Alors, qu'est-ce qu'on me raconte ? Il se marie ? Avec qui ?

TIGELLIN. Avec Pythagoras, madame.

AGRIPPINE. Pythagoras ? D'où sort-elle, celle-là ?

TIGELLIN. Celle-là ! Madame dit bien.

AGRIPPINE. Pourquoi ? C'est une putain ? Eh bien ! tant pis, Tigellin, tant pis ! Nous en avons trop vu. Les putains ont le goût du foyer, c'est connu. Celle-là le fera peut-être se tenir tranquille.

TIGELLIN. Pythagoras est un homme, madame.

AGRIPPINE. Pardon ?

TIGELLIN. Un homme, madame.

AGRIPPINE, *sans s'agiter.* Eh bien ! ça lui est déjà arrivé, non ? C'est pour cela qu'on me dérange ? Et ma dignité de femme ? C'est dégoûtant, je ne veux pas voir ça.

TIGELLIN. Quand je dis épouser, j'entends épouser, madame. L'empereur veut un vrai mariage. Officiel. Enregistré.

AGRIPPINE. Avec un homme ?

TIGELLIN. Avec un homme.

AGRIPPINE. Mais c'est de l'enfantillage !

TIGELLIN. Pis, madame. Du délire.

AGRIPPINE. Un vrai mariage ?

TIGELLIN. Devant moi, officier de l'état civil.

AGRIPPINE.. Vous n'avez qu'à refuser.

TIGELLIN. J'ai essayé. Une seconde de plus, je me retrouvais la tête sous le bras.

AGRIPPINE. Il ne peut pas vous demander...

TIGELLIN. Il ne demande pas.

AGRIPPINE. ... Une chose impossible.

TIGELLIN. L'empereur veut une chose impossible, voilà tout.

AGRIPPINE. Et si demain il vous demande la lune ?

TIGELLIN. Jusqu'ici il n'y a pas pensé. Une chance !

AGRIPPINE. Je vous l'avais dit, de vous sacrifier.

TIGELLIN. C'est moi qu'il aurait épousé. Ça valait mieux ?

AGRIPPINE. Mais bougez, faites quelque chose ! Vous êtes là comme un cent de clous. C'est exaspérant.

TIGELLIN. Que voulez-vous que je fasse ? Vous arrivez là toute fraîche. Moi je sors de me battre. Je l'ai eue, ma révolte. Je l'ai eue, ma petite minute de courage. Maintenant, je passe la main.

AGRIPPINE. Et l'empire, ça vous est égal ? Le peuple, le Sénat. Demain, dans Rome, il n'y aura qu'une huée. Néron sera balayé. Et nous avec lui... Mais pourquoi ? Pourquoi ? Une idée aussi insensée n'a pas pu lui venir comme ça, de but en blanc.

TIGELLIN. Allez savoir ! Des caves, des souterrains, des recoins obscurs, voilà son âme. Il veut reculer les bornes.

AGRIPPINE, *furieuse.* C'est un gamin !

TIGELLIN. Défier les dieux....

AGRIPPINE. C'est un gamin !

TIGELLIN. Bafouer les lois de la nature...

AGRIPPINE. Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elles lui ont fait ? Tigellin, cette chose ne se fera pas, je vous en fiche mon billet. Il faudra qu'il me passe sur le corps. (*Elle s'arrête net. Tigellin qui s'était détourné, se retourne, la regarde.*) Qu'est-ce qu'il y a ?

TIGELLIN. Voilà enfin, madame, ce que j'appellerais une idée constructive.

AGRIPPINE, *furieuse.* Tigellin !

(*On entend un biniou et la voix de Néron qui chante :* You, you, you, sonnez les binious. *Entrent en défilé, Néron qui a mis un voile de mariée, Pythagoras, le père et la mère de Pythagoras, le cousin de Civitavecchia, et le joueur de biniou. Le père, la mère et le cousin sont de bonne humeur. Ils tiennent un verre à la main.*)

NÉRON. La noce !... (*Apercevant Agrippine.*) Ma mère ! Je vous présente mes futurs beaux-parents. Et le cousin de Civitavecchia.

AGRIPPINE, *perdue dans ses réflexions.* Ave.

(*La mère de Pythagoras fait une sorte de révérence. A la réflexion le père et le cousin en font autant.*)

NÉRON. Pourquoi futurs ? S'il me suffit de vouloir quelque chose pour que ce quelque chose soit, ils sont déjà mes beaux-parents. (*Les contemplant.*) Joli... Beau-papa... Belle-maman...

LE PÈRE. Très honoré !

LA MÈRE, *brandissant son verre.* A la bonne vôtre !

NÉRON. Peut-être m'embrasserez-vous sur le front, beau-papa ? Une bru, ça se fait... (*Poussé par Pythagoras, le père embrasse Néron sur le front.*) Oh ! c'est grisant... Et vous, mon cousin ?... L'accolade...

(*Le cousin hésite une seconde puis, enthousiaste.*)

LE COUSIN. Allez, j'y vais !

(*Ils se donnent l'accolade puis, comme Néron se retourne, le cousin, dans un élan cordial, lui donne une claque sur les fesses.*)

NÉRON, *ravi.* De plus en plus grisant ! (*Aux parents.*) Vous êtes contents, j'espère... Votre grand garçon enfin casé... Mettez-vous à l'aise. Vous êtes ici chez vous... Mais si... Allez !

(*Le père fait quelques geste balourds. Le cousin, très à l'aise, arpente la scène, échange des signes avec la mère, se palpe le pouce et l'index, touche une colonne.*)

LE COUSIN. Voilà de la belle bâtisse ! On verrait pas ça cheu nous.

NÉRON, *prenant le ton du cousin.* Hé, ça m'a coûté bon ! (*Vers Agrippine.*) Après quoi peut-être ma chère maman va-t-elle me donner les conseils d'usage ? (*Prenant une voix pointue.*) On m'a raconté, que lorsqu'on se marie, le soir, on se met dans un grand lit. Qu'est-ce qu'on y fait ? Il faut me dire. Je ne sais rien, moi.

AGRIPPINE, *excédée.* Néron !

NÉRON, *menaçant.* Ma mère ! (*Doucereux.*) Devrais-je comprendre que vous désapprouvez mon projet ? (*Désignant la belle-famille.*) Cette joie simple et bon enfant ne fait-elle pas plaisir à voir ?... Et mon homme ! Il n'est pas beau, mon homme ? (*Allant vers Pythagoras.*) Viens là. Fais-moi la bise.

LA MÈRE. Est-il farce !

(*Pythagoras a un rire de voyou, mais embarrassé.*)

LE COUSIN, *le poussant.* Vas-y, quoi ! On ne regarde pas. Qui gna des prunes le mardi sera bien finaud le dimanche.

(*Comme Pythagoras va vers Néron, Agrippine marche sur lui.*)

AGRIPPINE. Disparais !

PYTHAGORAS. Qui ? Moi !

AGRIPPINE, *folle de fureur.* Disparais !

(*Du revers de la main, elle soufflette Pythagoras qui pousse un cri, puis elle le poursuit en le brutalisant.*)

NÉRON. Ma mère ! Pythagoras, ici !

PYTHAGORAS. Mais c'est qu'elle me bat !

NÉRON. Ma mère !

PYTHAGORAS. Moman...

LA MÈRE. Mon petit chou ! Je te l'avais bien dit, que ce n'étaient pas des fréquentations !

AGRIPPINE, *marchant de long en large.* Sortez ! Sortez tous ! Que cette vermine disparaisse de devant mes yeux !

NÉRON. Enfin, ma mère !

AGRIPPINE, *avec un geste de menace.* Toi, silence ! (*Elle continue son mouvement de cyclone. Le lion s'agite.*) Silence, toi aussi !

(*Le lion se terre.*)

NÉRON, *tapant du pied.* Nom de nom ! (*A Tigellin.*) Mais qu'est-ce qu'il lui prend ?

AGRIPPINE, *au père.* Vous êtes encore là, vous ?

LE PÈRE, *désignant Néron.* Mais il dit...

AGRIPPINE. Ça parle ! ça a un pied dans la tombe et ça parle. (*Lui aboyant dans la figure.*) Au trou ! (*Elle arrive au cousin.*) Et vous ?

LE COUSIN, *encore faraud.* Alors, ma petite dame ?

AGRIPPINE, *trépignante.* Au trou !

(*La belle-famille reflue en désordre et sort. Agrippine s'arrête à l'extrémité de la scène et reste là un moment, reprenant son souffle. Néron enlève son voile mais le laisse sur ses épaules. Il lève la main vers Agrippine, ouvre la bouche pour dire quelque chose, renonce, recommence. Mais Agrippine se retourne souriante.*)

Mon Néron...

NÉRON. Ah ! ma mère, je devrais vous gronder.

(*Toujours souriante, Agrippine avance vers lui mais, en passant devant le bourreau, elle lève le bras, claque des doigts.*)

AGRIPPINE. Pythagoras. (*Le bourreau, interdit, a un regard vers Néron, puis vers Tigellin. Agrippine, les yeux toujours fixés sur Néron.*) Pythagoras.

LE BOURREAU, *radieux.* Yé l'avais dit ! Yé l'avais dit ! (*Il bondit vers la coulisse en faisant tourner son yatagan.*)

NÉRON. C'est ridicule ! Qu'est-ce qu'il vous a fait, ce garçon ?... J'étais là, occupé à m'amuser, bien gentiment.

AGRIPPINE. Tu t'amusais ? Vraiment ?

NÉRON. Je n'ai rien voulu dire, mais, vous savez, je n'aime pas beaucoup ça.

AGRIPPINE. Mon Néron, crois-tu que je n'ai pas deviné ta détresse ?

NÉRON. Ma détresse ? Je n'ai pas de détresse du tout. En voilà des idées !

AGRIPPINE. Crois-tu que je n'ai pas deviné devant quoi, devant qui tu fuyais ? Pourquoi fuir ? Ai-je jamais pu te faire douter de ma tendresse ?

NÉRON, *soupçonneux.* Qu'est-ce que vous voulez dire par là ?

AGRIPPINE. Ma tendresse... Mes sentiments très tendres...

NÉRON. Encore des mots louches, qui signifient tout ce qu'on veut. Bon, votre tendresse. Ce n'était pas une raison pour me gâcher une petite fête de famille.

AGRIPPINE. Tu n'as pas de famille. Ni toi ni moi nous n'avons de famille. Il n'y a que ce sang épais... (*Néron qui s'était écarté s'arrête.*) Moi aussi j'ai lutté. Pourquoi ? Je lutte encore. Pourquoi ? Les autres ne sont rien. Là où nous sommes, il n'y a que toi et moi. Un seul homme, une seule femme...

NÉRON. Un seul homme...

AGRIPPINE. Pourquoi ne parlais-tu pas ? C'est vrai, on parle dans ces cas-là.

NÉRON. On parle... J'ai déjà entendu ça.

AGRIPPINE. Pourquoi avons-nous tant attendu ?

NÉRON Ma mère...

AGRIPPINE, *agacée.* Ne dis pas toujours ma mère. Ça n'arrange rien... (*Se reprenant.*) Mon Néron... Tu te souviens, quand tu me disais : « Tu es belle, Agrippine... » Ton regard alors était ouvert

NÉRON, *subjugué.* Tu es belle, Agrippine...

AGRIPPINE. ... Quand tu as pris dans ton lit cette bonne femme qui me ressemblait... Qui ne me ressemblait pas tant, d'ailleurs.

NÉRON. Ah ! pardon !

AGRIPPINE. Elle avait des jambes comme des poteaux... Regarde les miennes.

NÉRON. Agrippine...

(*Agrippine tend la main, touche la joue de Néron.*)

AGRIPPINE. Vois comme je brûle. Toi aussi, tu brûles. (*Elle lui arrache son voile.*) Un voile de mariée... Tu vois ? Entre nous, il n'y a plus qu'un voile de mariée... Il n'y a plus qu'un très mince brouillard... Mon Néron, voici venu le jour de nos noces.

NÉRON, *éperdu.* Non ! Non !... Oui ! Je te cherchais ! Lepida, le masseur... C'était toi que je cherchais.

AGRIPPINE. Tu es à moi.

NÉRON. Agrippine...

AGRIPPINE. Tu es à moi.

NÉRON. Nous attend un plaisir sans nom. Nous attend un plaisir dans lequel nous pourrons nous vautrer jusqu'à l'âme. (*Vers le ciel.*) Zeus ! Grand Zeus ! Grand gnangnan ! Tu m'entends ? Je t'en réserve une autre qui te fera hurler jusque derrière tes nuages ! (*Tournoyant sur lui-même.*) Ce n'est pas possible. La foudre va tomber.

AGRIPPINE, *prise de peur.* Tigellin...

TIGELLIN. Allons, madame !

AGRIPPINE. Va !

(*Tigellin recule pour sortir.*)

NÉRON, *toujours les bras étendus.* Elle ne tombe pas ! La foudre ne tombe pas.

AGRIPPINE, *tendant les bras vers lui.* Mon Néron...

NÉRON. Mon Agrippine...

Sixième décor : une autre salle du palais. Tigellin est seul en scène. Visiblement ravi, il se met à danser.

TIGELLIN, *calmé, mime, sans parler ou en ne prononçant qu'un mot de temps en temps, le discours suivant.* « La voilà, la solution. Parfaite. Sans un pli. Qu'est-ce qui compte à Rome ? Néron et Agrippine. Qu'est-ce qu'on en fait ! On les fourre ensemble. Au dodo. Et allez donc ! Et qui c'est qui pourra travailler bien tranquillement ? Votre serviteur ! Quand même, cette Agrippine ! Je n'aurais pas cru. Ce culot ! C'est vrai, que le culot elle n'en a jamais manqué. (*Regardant vers la coulisse.*) Je me demande où ils en sont. »

(*Entre Agrippine.*)

TIGELLIN, *se précipitant vers elle.* Et alors ?

AGRIPPINE, *cabrée.* Alors quoi ?

TIGELLIN. Oh ! bien ! Très bien. Je croyais avoir mérité votre confiance. Si je me suis trompé, n'en parlons plus.

AGRIPPINE. Nous n'avons pas osé... Nous n'avons pas osé, Tigellin. Qui le croira ?

TIGELLIN. Mais comment ?

AGRIPPINE. Deux scélérats ! Je ne l'ai pas rêvé, non ? Néron et Agrippine. Deux scélérats. Tout le monde

le dit. Cela doit être vrai. Et deux scélérats qui avaient trouvé. Ce qui l'arrangeait, lui. Ce qui m'arrangerait, moi. L'empire dans mon lit. Les dieux qui reculaient... Quelque chose pourtant nous a arrêtés.

TIGELLIN. Un dernier scrupule peut-être... Qui passera.

AGRIPPINE. Et il faudrait recommencer ! Des coups pareils, ça ne se recommence pas... Comme deux imbéciles, Tigellin ! Nous sommes restés là comme deux imbéciles. Interdits, étonnés. Etonnés... Et de quoi ? Nous le voulions, Nous le voulions tous les deux. Et nous étions seuls, seuls, seuls ! Plus seuls, plus libres, plus cachés au fond de ce palais que des poissons au fond de la mer... Tu as raison, tiens. C'est un cabotin. Qui a besoin de son public pour le porter. Pourquoi es-tu parti ? Moi aussi peut-être j'avais besoin de ta face épouvantée.

TIGELLIN. Oh ! épouvantée... Je n'étais pas épouvanté.

AGRIPPINE. Un vent furieux nous avait portés jusqu'à l'extrême pointe de nous-mêmes. Un vertige nous faisait tituber l'un vers l'autre. Puis, en un seconde, tout a passé. Tout est devenu morne et froid. Il a posé sa main sur mon bras et j'ai frémi. J'ai frémi, Tigellin. Comme une de ces dindes à son premier amant, comme une gourde.

TIGELLIN. Tout était clair pourtant.

AGRIPPINE. Clair, éclatant ! De cette lumière bénie qu'il y a entre un homme et une femme lorsqu'ils savent que c'est à leur corps désormais à parler, et qu'il va parler haut, qu'il va parler bref, que tout est gagné. Et puis rien. Rien ! Mon âme le voulait. Mon corps n'a pas suivi... Mon corps, mon ami le plus fidèle, le seul qui ne m'ait jamais déçue, ce corps dont je ne sais plus, tant il m'est intime, si c'est lui mon esclave ou moi le sien. Et il m'a trahie. Mon corps était devenu de marbre, Tigellin. Un marbre dur, un marbre froid... Une stupeur, une ankylose, un engourdissement, une glu autour de mon âme. Et dont je reste glacée.

TIGELLIN. Rien n'est perdu.

AGRIPPINE. Pour la première fois de ma vie, je me suis trouvée face à face avec la peur. Et c'est horrible, Tigellin, c'est horrible. Je sais que plus jamais maintenant je ne cesserai d'avoir peur, que la peur est en moi...

(*On entend la voix de Néron.*)

NÉRON. Tigellin !... (*Entrant.*) Monsieur Tigellin. (*Apercevant Agrippine.*) Vous êtes encore là... ma mère. (*Reprenant.*) Tant mieux d'ailleurs. Ce que j'ai à dire vous concerne aussi. Nous partons tous pour ma maison de Baia.

AGRIPPINE. A Baia ?

NÉRON. Pourquoi pas ? Nous sommes au mois de juin. C'est joli, le mois de juin, au bord de la mer... La baie de Naples... (*A Tigellin.*) Tu t'occuperas du départ. Nous ferons le voyage par mer. Ma grande galère.

AGRIPPINE, *trop vite.* Je prendrai la mienne. (*Se rattrapant.*) J'y ai mes habitudes.

TIGELLIN. Qui faut-il emmener ?

NÉRON. Savez-vous, monsieur Tigellin, pourquoi, aux souverains, on fait dire : nous ? Parce qu'ils ne peuvent pas faire trois pas sans traîner derrière eux des cohortes de raseurs. Les raseurs habituels, monsieur Tigellin. (*Après un temps et avec intention.*) Plus ma maman adorée.

Septième décor : la villa de Néron à Baia près de Naples. Une terrasse ou une salle ouverte sur la mer. Un autel portatif, un lit de repos.
En scène : Néron, Tigellin, le bourreau, l'augure et le capitaine des galères.

NÉRON. Joli temps, aujourd'hui. Je viens de faire quelques brasses. La mer me portait, me roulait sur ses épaules, me passait entre les jambes. O caresses de la mer !... A défaut d'autres... (*Déclamant.*) Dans le sel de la mer, j'ai plongé ce matin. Et Dieu seul qui m'a vu a connu ma victoire. (*Naturel.*) C'est de moi, ça, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Ah ! c'est beau !

NÉRON. Regarde ce ciel. Il est bleu comme du lait.

TIGELLIN, *incompréhensif.* Comme du lait ?

NÉRON. Je suis de bonne humeur aujourd'hui, monsieur Tigellin. N'essayez pas de me troubler par vos remarques imbéciles. Je suis l'empereur. Si j'ai envie de dire : bleu comme du lait, je dirai bleu comme du lait. N'est-il pas laiteux, ce ciel ? Extrêmement laiteux. Tiens, une alouette. Bonjour, bonsoir, l'alouette ! Bon. Passons aux affaires sérieuses. Les auspices d'abord. (*Penché sur l'autel.*) Regarde-moi ça, Tigellin. Ces entrailles, ces crêtes de coq, ces viscères polis, palpitants comme un sein, ces vésicules biliaires si fragiles que l'ongle suffirait à les déchirer. Tu y crois, toi, à ces choses-là ?

TIGELLIN. Boh !

NÉRON. Vraiment ?

TIGELLIN. Je crois aux dieux, pas aux poulets.

NÉRON. Et même si tout cela n'est que hasard. Je dis, monsieur Tigellin : il vaut mieux le hasard que rien du tout. Je rêve d'un monde où tout serait confié au hasard. Tout, sans exception. Où plus jamais tu n'aurais à choisir. Le soir, cinquante femmes. Une, deux, trois, quatre, cinq, six, sept. Allez, hop ! au lit ! Celle-ci, pas une autre. Le matin, cinquante homme. Une, deux, trois, quatre, cinq, six sept. Bonjour, monsieur. Vous êtes ministre. Tu crois que ça irait moins bien ?

TIGELLIN. Vous pouvez tomber sur un imbécile.

NÉRON. Parce qu'en choisissant attentivement, vous croyez que je ne tombe jamais sur un imbécile ? Je vous trouve beaucoup de prétentions depuis quelque temps, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Et les femmes, pareil. Votre numéro sept, si ça se trouve, ce sera justement une qui ne vous plaît pas.

NÉRON. J'éviterai de me poser la question.

TIGELLIN. Une qui vous agace, qui vous horripile.

NÉRON. Tant mieux. Cela me donnera à penser. (*Sur un autre ton.*) Il y en avait une qui me plaisait. A quoi cela vous a-t-il menés ? Je voulais, elle voulait. Bah ! La volonté est comme le reste, monsieur Tigellin : zéro. Et si vous aviez comme moi quelque expérience de cet état où je peux tout, vous sauriez que la liberté est un désert.

TIGELLIN. Au moins on y a de la place.

NÉRON. Je ne sais pas pourquoi j'ai la faiblesse de raisonner avec vous, monsieur Tigellin. Vous êtes petit. Irrémédiablement petit. (*A l'augure.*) Alors, ces présages ?

L'AUGURE. Favorables, Sire. Le jour et l'heure.

NÉRON. Je ne veux pas d'une réponse pour me faire plaisir.

L'AUGURE. Si votre Majesté veut vérifier... Cette vésicule à elle seule...

NÉRON. C'est bon. Je vous fais confiance. (*Au capitaine, tandis que l'augure sort.*) Agrippine a-t-elle confirmé son départ ?

LE CAPITAINE. Confirmé. Mme Agrippine a commandé sa galère pour onze heures.

NÉRON. Tout est réglé ?

LE CAPITAINE. Tout.

NÉRON, *jouant à l'organisateur.* Répétez.

LE CAPITAINE. Au signal que me donnera Votre Majesté, je procède à une fausse manœuvre, je défonce la

galère. Il ne restera plus à Mme Agrippine qu'à prendre la galère de Votre Majesté. Cette galère n'arrivera pas à destination. Je le regrette. C'était un beau bâtiment.

NÉRON, *même jeu.* Détail des dispositions...

LE CAPITAINE. J'ai fait enlever une poutre sur deux. Au moindre poids jeté dessus, le plafond de la cabine doit s'effondrer. La personne sera écrasée. Au même instant se produira une voie d'eau. En quelques instants, le navire aura sombré.

NÉRON. N'oubliez pas qu'elle sait nager.

LE CAPITAINE. La personne n'en aura pas l'occasion.

NÉRON. L'équipage ?

LE CAPITAINE. J'ai prévu deux chaloupes.

NÉRON. Les rameurs ?

LE CAPITAINE. Ce sont des chrétiens.

NÉRON. Voilà de l'organisation, monsieur Tigellin. Prenez-en de la graine.

LE CAPITAINE. Il reste à convenir du signal.

NÉRON. Je lèverai le bras (*Il lève le bras droit.*) Non, le gauche ! (*Il lève le bras gauche.*) Le sinistre... Allez...

(*Sort le capitaine.*)

TIGELLIN. Je continue à espérer que vous n'en ferez rien.

NÉRON. Espère toujours.

TIGELLIN. D'abord, si vous étiez décidé, vous n'auriez pas eu besoin de convenir d'un signal.

NÉRON. Le fin psychologue !

TIGELLIN. Je préfère vous prévenir, cette mesure sera très impopulaire.

NÉRON. Non, monsieur Tigellin.

TIGELLIN. Je vous dis que si.

NÉRON. Non, monsieur Tigellin. Pour la simple raison que cette fois, on ne saura pas que c'est moi.

TIGELLIN. Enfin ! Tuer sa mère, vous trouvez que c'est un genre ?

NÉRON. Et coucher avec elle, c'est mieux ?

TIGELLIN. Il y a aussi moyen de passer entre les deux. (*Néron hausse les épaules.*) Vous pouvez oublier, non ?

NÉRON. Oublier ? Avec ce regard posé sur moi ? Ce regard qui me suit, qui connaît mon secret, qui connaît ma faiblesse. Hein ! comment pourrais-je encore supporter le regard d'Agrippine, veux-tu me le dire, ministre éclairé ? Comment pourrais-je supporter cette honte entre nous ?

TIGELLIN. Puisqu'il n'y a rien eu.

NÉRON. Justement ! La honte de n'avoir pas osé... Non, monsieur Tigellin. De là où nous avons été, on ne revient pas. On ne revient pas tous les deux. L'existence d'Agrippine, maintenant, pour moi, c'est un problème. En quelques années de sage gouvernement, j'ai appris une chose : que pour tout problème, il y a, en tout cas, une solution... Toujours la même... (*Regardant vers la coulisse.*) Regarde-la... Regarde-la s'avancer... Si elle savait sur quel sentier étroit elle chemine... Tu ne me croiras pas, non, je le sais bien, tu ne me croiras pas mais en cet instant où je la condamne, j'éprouve pour elle... Bah !

(*Il se détourne, va vers le fond. Entre Agrippine, suivie de son secrétaire Artemas. Au cours de cette scène, Néron va profondément jouir de tout ce qu'il dit. Agrippine, elle, a peur — peur qui, chez elle, se traduit en mauvaise humeur. A la fin, rassurée, elle reprend son autorité.*)

AGRIPPINE, *entrant.* Ah ! là là ! la campagne, merci bien ! A Rome, vivement ! (*Apercevant Néron.*) Ah !...

NÉRON. Vous ai-je fait peur, ma mère ?

AGRIPPINE. Mais non ! Pourquoi ?

NÉRON. Qu'ai-je appris ? Vous nous quittez ? Déjà ?

AGRIPPINE. J'ai à faire... Puis l'air ici ne me convient pas. J'ai des insomnies.

NÉRON. Des insomnies ? Au milieu de ce silence ?

ARTEMAS, *avec zèle.* Je le disais précisément...

(*Néron se tourne vers lui et le regarde.*)

ARTEMAS, *confus.* Le... le silence...

NÉRON, *froid.* Intéressant.

AGRIPPINE. Et je ne sais toujours pas pourquoi vous m'avez fait venir jusqu'ici. Baia, ce n'est pas à côté.

NÉRON. Fallait-il une autre raison que le plaisir, que dis-je ? le bonheur de vous avoir près de moi ? (*Déclamant.*) Mais voici venir, pareille à la clarté de l'œil des dieux, la mère du roi, ma reine...

AGRIPPINE, *s'asseyant sur le lit de repos.* Ça recommence !

NÉRON. Quoi ?

AGRIPPINE. Les mots.

NÉRON. Des mots sacrés, ma mère. C'est une citation. Je l'ai traduite directement. Je sais que le grec vous agace. Mort au grec ! Mort à tout ce qui agace ma maman adorée.

AGRIPPINE, *faisant mine de se lever.* Si c'est pour faire votre numéro, vous avez Tigellin.

NÉRON. Non, ne pars pas. Pas encore. La citation n'était pas finie. Il reste : la mère du roi, ma reine, je tombe à ses pieds. (*Il se met à genoux devant Agrippine toujours assise.*) Que tu es belle, mon Agrippine...

AGRIPPINE. Tu trouves ?

NÉRON. Plus éclatante que le jour. Plus mystérieuse que la nuit. J'aime ton visage, fier, tendu. J'aime ton corps. Ce corps nerveux, délicat... Se peut-il qu'il m'ait porté, moi balourd, moi le gros Néron ? J'étais en toi. Ai-je cessé d'y être ? (*Lui prenant la main et en baisant la paume.*) Ligne de vie... Ligne de cœur... Ligne de chance... Tes ongles contre ma joue, comme les branches légères, à l'aube, lorsqu'on part à cheval, petites griffures exquises... Je vous aime, ma mère... Je vous aime, ma mère Agrippine...

AGRIPPINE. Moi aussi, je t'aime.

NÉRON. N'est-ce pas ? Il faut qu'il n'y ait plus rien entre nous, plus jamais, pas un nuage, pas une ombre. Mon cœur déborde de tout ce que j'ai à te dire. Et que je veux te dire tout de suite. Demain peut-être je ne pourrai plus. (*Roulant sa tête sur les genoux d'Agrippine.*) Tu te souviens ? Quand tu me berçais sur tes genoux ?

AGRIPPINE, *lui caressant la tête.* Oui...

NÉRON. Tu te souviens ?

AGRIPPINE. Oui... Mon petit garçon...

NÉRON, *toujours la tête sur les genoux d'Agrippine.* Qui de nous deux ment le plus ? Tu ne m'as jamais bercé sur tes genoux. Toujours occupée. Toujours en route.

AGRIPPINE. C'était pour toi que je travaillais.

NÉRON. Mais tu ne m'as jamais bercé sur tes genoux. (*Il se relève.*) Maintenant il est trop tard. De quoi aurions-nous l'air ?... Grand et gros comme je suis...

AGRIPPINE, *bouleversée.* Mon Néron... Tu es injuste, mon Néron. Lorsque je peinais pour toi, lorsque je rusais, j'intriguais, j'empoisonnais, tu ne crois pas qu'il y avait là-dedans autant d'amour que chez les ménagères avec leurs genoux ? C'est facile, d'aimer ses enfants. J'ai voulu autre chose. Tu étais moi. J'étais toi. Et lorsqu'un soir enfin, dans tous les camps de l'empire, les légionnaires ont acclamé ton nom, ton nom, mon Néron, le nom de mon fils...

(*Terrassée par l'émotion, elle se prend le visage entre les mains.*)

NÉRON. Ma mère... (*Il lui prend le visage, baise ses paupières.*) Larmes bénies. Nous nous sommes retrouvés.

AGRIPPINE. Puis tu l'as oublié. C'était plus commode.

NÉRON. Moi ? N'ai-je pas toujours été le plus aimant des fils ? Le plus tendre, le plus soumis ? Le soir même de mon avènement, à mes régiments en marche, n'ai-je pas donné comme mot de passe : « La meilleure des mères » ?

AGRIPPINE. Cela a été sans lendemain. J'aurais pu régner avec toi. Tu m'as tenue à l'écart.

NÉRON. Des malentendus ont pu nous séparer. Ils ne nous sépareront plus.

AGRIPPINE. Tout ce que je demande, on me le refuse.

NÉRON. Tu n'auras plus à demander. Décide, commande, ordonne.

AGRIPPINE. Rien que ma garde prétorienne déjà. Cette bagatelle...

NÉRON. Demain, elle te sera rendue. Veux-tu autre chose ?

AGRIPPINE. J'ai des années d'injustices derrière moi.

NÉRON. Ce soir, il n'en restera plus une.

AGRIPPINE. Mes calomniateurs courent en liberté.

NÉRON. Dresse-m'en la liste. Demain, ils seront châtiés.

AGRIPPINE. Mes revenus sur nos terres de Basilicate...

NÉRON. Ils te seront rendus.

AGRIPPINE. Le traité avec les Teutons.

NÉRON. Rayé, supprimé.

AGRIPPINE, *se levant.* Tu me fais de grandes promesses, Néron.

NÉRON. Si je ne les tiens pas, que le destin les tienne à ma place... Dis encore. Il m'est doux de te donner.

AGRIPPINE. Tes pouvoirs chaque fois que tu t'absenteras de Rome.

NÉRON. Aujourd'hui même, Tigellin dressera le décret. Un courrier partira ce soir. Il sera à Rome avant toi.

AGRIPPINE, *lui caressant la joue.* Mon Néron... Je suis heureuse, Néron...

(*Néron se jette dans ses bras et, la tête sur son épaule, sanglote.*)

NÉRON. Agrippine... Ma mère Agrippine.

AGRIPPINE, *tendrement mais avec toute l'autorité qui lui est revenue.* Eh bien ?

NÉRON, *s'écartant.* Rien... Ce n'est rien... J'éprouve jusqu'aux larmes l'ivresse de te chérir, de te combler... (*Agitant la main.*) Adieu... Adieu, ma mère... Je resterai encore ici quelques jours... Demain, dans Rome, vous aurez tous mes pouvoirs... (*Taquin.*) Me les rendrez-vous ?... Je plaisantais. Incorrigible... (*En riant.*) Adieu.

(*Agrippine va pour sortir et, au passage, s'arrête devant Tigellin et lui pince le menton.*)

AGRIPPINE. Alors, Tigellin ?

(*Elle sort, suivie par Tigellin et Artemas. Néron lève le bras. Néron est maintenant seul en scène, avec le bourreau.*)

NÉRON. Ai-je vraiment levé le bras ? (*Avec un élan vers la coulisse.*) Ma mère... Ma mère Agrippine... Non, non. Tout est bien. Calme, sois calme, mon âme... Je te reconnais, douceur, je te reconnais, grande paix du destin en marche... (*Regardant vers la coulisse.*) La fausse manœuvre... Très bien... Agrippine n'est pas contente... (*Agitant la main.*) Le capitaine, il prend quelque chose... Va-t-elle renoncer à partir ? Rome vous attend, ma mère. Mes pouvoirs... Elle se décide. Toute méfiance envolée... Elle prend l'autre galère... Elle monte sur la passerelle. Altière, insolente. Toi qui marches vers le pire affront... Elle se retourne... (*Il agite la main.*) Le capitaine aussi... (*Il fait un large signe de la main.*) Le secrétaire maintenant... Il est roux, ce garçon... Excessivement roux. (*Déclamant.*) Au-dessus de toi, les voiles ocres s'ouvrent et se gonflent comme le lion, comme la femme pour l'amour... D'ici, j'entends le grincement des poulies, le heurt léger des cabestans... Parti ! Hop ! Comme poussé par la main... (*Désespéré.*) Ma mère... Quelque chose en moi se déchire lentement... Et descend l'ombre d'un crime qui étonne jusqu'aux dieux. (*Vers le ciel.*) Grand Zeus, tu aurais osé, toi ?... Va donc, eh ! scélérat du pauvre ! (*Il fait quelques pas.*) Reste à savoir si je ne me suis pas trop dépêché. Je dis : il ne faut jamais se débarrasser d'un être avant d'en avoir usé et abusé jusqu'à l'écœurement. Sinon, qu'est-ce qui arrive ? Il revient hanter vos songes. Mais pouvais-je laisser subsister ce témoin de ma faiblesse ? Pas de témoins ! Aucun. La vérité aussi, il faut que je la brouille, que je l'embarbouille, que je lui mette un faux nez. Pas de témoins ! Personne ne doit savoir qui a été Néron... Personne. Attention. Je le connais, ce capitaine. C'est un nerveux. La triste nouvelle ne va plus tarder... Et il y a déjà trop de gens dans le secret. Il me faut feindre. Composer mon attitude, préparer mes phrases... Dans la panique, ils vont tous accourir, les jardiniers, les pêcheurs, les cuisinières... (*Bouffonnant.*) Mon public, mon cher public. (*Annonçant.*) Mort d'une mère. Désespoir de son fils !... (*Déclamant.*) Oooh ! jour affreux ! Oh ! jour chargé de nuages... (*De sa voix naturelle.*) Avec ce ciel ! (*Déclamant.*) Oh ! jour chargé d'un sang qui m'étouffe ! N'ai-je donc vécu que pour cette catastrophe ultime ?... (*Naturel.*) Non, pas ultime... (*Déclamant.*) N'ai-je donc vécu que pour cette catastrophe dernière ? (*Naturel.*) Le visage aride... L'homme dénudé par l'excès de son malheur... (*Déclamant.*) Frappe, destin ! Frappe le plus misérable des mortels ! (*Naturel.*) La démarche titubante... Il ne reste qu'un pauvre homme. (*Déclamant.*) Ma mère ! Tu m'avais donné la vie. En mourant, tu me la retires. Et à jamais ! (*Il va jusqu'au fond, revient. En passant près du lit de repos où s'est assise Agrippine, il se penche.*) Je respire encore ton parfum, ce parfum maléfique, le parfum un peu lourd des femmes de ton âge... Il aura duré plus que toi... (*On entend une rumeur. Néron se redresse, écoute.*) Attention, Néron.

(*Entre Artemas, trempé, haletant. Derrière lui, entre un jardinier, une fille de cuisine qui tient un seau, deux gardes et Tigellin.*)

NÉRON. Toi ?

ARTEMAS. Sauvée !

NÉRON. Qui ?

ARTEMAS. Elle ! Agrippine ! Votre mère !

NÉRON. Sauvée ? Mais parle ! Parle, imbécile. Comment s'est-elle sauvée ?

ARTEMAS. Nous avions à peine quitté le port. Brusquement, il y a eu un choc et le plafond de la cabine s'est effondré. Heureusement, j'étais près d'Agrippine...

NÉRON. Près d'Agrippine ?

ARTEMAS. J'ai pu soutenir une poutre. La coque s'est défoncée. Nous avons pu nager jusqu'à la rive. Agrippine est là.

NÉRON. Sauvée ? Elle, la murène. Elle, le serpent. Elle, l'infatigable tisseuse de trames, échappée aux filets des eaux... Néron, Néron, attention, on te regarde... (*Tourné vers Artemas et lui ouvrant les bras.*) Béni sois-tu qui m'apportes cette nouvelle ! Ce jour fera ta fortune. Viens dans mes bras, toi qui, en sauvant ma mère, a sauvé ton empereur...

(Il va vers Artemas, le prend par les épaules et en profite pour jeter à ses pieds un poignard, qu'il feint ensuite de découvrir.) Qu'est-ce que c'est ? *(Il recule, l'index tendu vers le poignard.)* Qu'est-ce que c'est, ce poignard ? Il est tombé de tes vêtements.

ARTEMAS. Moi ? Ce poignard ?

NÉRON. Pourquoi étais-tu armé ? Pourquoi cachais-tu ce poignard ? Gardes, arrêtez cet homme... Il voulait me tuer.

(Les gardes se précipitent.)

ARTEMAS. Ce n'est pas vrai !

NÉRON. Mais non ! Tu n'es qu'un ver de terre. Qu'aurais-tu à faire de m'assassiner ? Qui a armé ton bras ? Qui t'a inspiré ce dessein exécrable ?

ARTEMAS. Seigneur !...

NÉRON. Non ! Ne parle pas. Ne dis rien. Tout s'éclaire... Ma mère ! Ma mère ! Qu'ai-je fait pour mériter votre haine ?

ARTEMAS. Seigneur, je jure...

NÉRON. Et qui d'autre ? Tu es son confident, son âme damnée, son amant peut-être, amant docile, trop docile, prêt à tout. Emmenez-le.

(Les gardes emmènent Artemas qui crie encore : « Ce n'est pas vrai, ce n'est pas vrai ! » Néron lève lentement le bras. A ce moment, entre Agrippine, soutenue par une servante. Agrippine n'a plus ses hautes plumes. On lui a jeté sur le dos une grande cape. Pendant quelques instants, Néron et elle se regardent en silence. Il apparaît avec évidence qu'Agrippine a tout compris.)

AGRIPPINE, *lentement.* Tu m'avais fait de grandes promesses, Néron.

NÉRON. J'avais dit aussi : « Que le destin les tienne à ma place. » *(Il a toujours le bras levé. Il claque des doigts.)* Ma mère Agrippine...

AGRIPPINE. Néron...

NÉRON, *dégageant.* Inscris, Tigellin : Agrippine, condamnée à mort pour avoir tenté de me faire assassiner.

(Les deux gardes sont revenus. Ils encadrent Agrippine qui, d'un mouvement brusque, se retourne et sort. Le bourreau les suit. Pendant la réplique suivant, peu à peu les assistants s'éclipseront. Ils seront tous partis pour les mots : « ...qui m'étoufe. » Néron, déclamant.)

Blessure insupportable ! Noir dessein d'une mère sans entrailles ! Devant tant de haine, mon âme reste déconcertée, indécise... Comment, à force de tendresse, ne t'ai-je pas désarmée ?... Oooh ! jour affreux ! Oh ! jour chargé de nuages, chargé d'un sang qui m'étouffe... *(Sur ces derniers mots, son visage s'éclaire.)* Tigellin, ce sont les mêmes... Les mêmes mots... Les mêmes, tu entends, pour pleurer la mort d'une mère ou pour l'envoyer au supplice... Frappe, destin ! Frappe le plus misérable des mortels... Le même visage aride... Frappe, destin. N'ai-je donc vécu que pour cette catastrophe dernière ?... Les mêmes... Les mêmes... La vie, la mort, tout est pareil... La haine, la douleur... Tout rejoint le même néant, les mêmes grimaces... *(Il fait quelques pas puis, sur un autre ton, sournois, un regard en dessous vers Tigellin.)* Brusquement, je me sens un peu seul, tiens... C'est l'ennui, avec toutes ces morts. On se sent un peu seul, je trouve.

RIDEAU

abonnements

	FR. N.F.	ETR. N.F.
Théâtre, 1 an, 23 numéros......	36	41
Edition luxe (1).................	15	15
Cinéma, 1 an, 11 numéros......	22	26
Le numéro (Théâtre ou Cinéma)..	2,50	3
Reliures (Théâtre)...............	17	19
Reliures (Cinéma)...............	9	10

● La présente revue a adhéré à l'Arrangement international des Abonnements-Poste.

● Les demandes de changement d'adresse sont satisfaites dans un délai de deux semaines et doivent être accompagnées de la somme de 1 NF et de la dernière étiquette d'adresse.

---

(1) Jaquette rhodialine, tirage sur couché, envoi sous pochette cartonnée.

règlements

FRANCE à l'*Avant-Scène*, 27, rue Saint-André-des-Arts, Paris-6e (DAN 67-25). C.C.P. Paris 7353.00, chèque bancaire, mandat-poste

REPRÉSENTANTS A L'ÉTRANGER :

BELGIQUE, CONGO, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. Van Schendel, 5, rue Brialmont, Bruxelles, C.C.P. 2364-99 - Francs belges : Théâtre, 390; Cinéma, 260.

BRESIL : R. F. Besnard, 91, av. Almirante-Barroso, Rio-de-Janeiro, et 131, rue Marconi, Sao-Paulo - Cruzeiros : Théâtre, 1.930 ; Cinéma. 1.100.

CANADA : J. Durand, 1481 Mansfield, Montréal - Dollars C : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6.

ESPAGNE : H. Avellan, Duque de Sesto 5, Madrid 9 : (au cours du jour).

NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Francaise, Brahegatan 8, Stockholm 5, Postg. 2507-57 - Couronnes suédoises : Théâtre, 45; Cinéma, 28.

ETATS-UNIS : George Sinclair, 127, West, 87th Street, New-York, 24, N. Y. - Dollars : Théâtre, 9 ; Cinéma, 6.

ITALIE : Dott. Carlo Di Pralormo, Via Lambruschini 12, Torino - Lires : Théâtre, 5.700; Cinéma, 3.600.

LIBAN : Mlle J. Nadal, immeuble Dandan, rue de Lyon, Beyrouth - Liv. : Théâtre, 27; Cinéma, 15.

PORTUGAL : Livraria Bertrand, 73, rua Garret, Lisboa - Escudos : Théâtre, 220 ; Cinéma, 150.

MEXIQUE : Librairie Française, A. Paseo de la Reforma 12, Mexico D.F. - Pesos : Théâtre, 103; Cinéma, 70.

SUISSE : Roger Haefeli, 11, avenue Jolimont, Genève, C. C. P. 1.6390 - Francs suisses : Théâtre, 35; Cinéma, 22.

AUTRES PAYS ÉTRANGERS

Chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné et adressé directement à Paris, 27, rue Saint-André-des-Arts.

"L'ÉTOUFFE-CHRÉTIEN"...

Venant après L'Œuf (1) *et* La Bonne Soupe, *qui connurent un égal et durable succès, la troisième pièce de Félicien Marceau,* L'Etouffe-Chrétien *n'a pas rencontré — à quoi bon le nier ? — la même faveur, ni auprès du public, ni auprès de la critique. Jugée sévèrement, cette pièce ne mérite pas, cependant, d'être condamnée sans appel. D'où l'intérêt de cette publication qui doit permettre au lecteur de se faire une opinion... à tête reposée.*

« Sur trente personnes, il y a vingt-sept imbéciles, a dit Félicien Marceau. C'est pourquoi mes pièces sont organisées autour d'un personnage un peu bête. » Est-ce parce qu'on admet difficilemnt qu'un empereur (eût-il aussi mauvaise réputation que Néron) puisse passer pour un imbécile que la tragédie-bouffe de Félicien Marceau a déçu ? Peut-être. A moins que l'irrespect et l'iconoclasme ne soient pas encore assez « payants » sur nos scènes...

...ET LA CRITIQUE

MAX FAVALELLI :

Un double pari non gagné

Rien de plus irritant que de voir un tireur mettre ses balles hors de la cible. Surtout lorsqu'il s'agit d'un tireur aussi adroit que M. Félicien Marceau.
Il faut bien reconnaître que Marceau visait une cible particulièrement difficile à atteindre.
En écrivant *L'Etouffe-Chrétien*, il a eu pour dessein de créer un genre nouveau : la tragédie burlesque. Et, en prenant pour héros Néron, il a tenté de nous donner une version comique du *Caligula* d'Albert Camus. Double pari qu'il n'a point réussi à gagner.

Paris-Presse

PANGLOSS :

La pièce la plus forte, la plus originale de Félicien Marceau

L'auteur de la *Bonne Soupe* vient de donner sa pièce la plus forte et la plus originale. La critique parisienne ne s'en aperçoit pas ? Le public, déconcerté, fait la petite bouche ?... Eh bien, tant pis pour la critique et pour le public !
Tragédie burlesque, tenant le milieu entre *Ubu-Roi* et les Elisabéthains, *L'Etouffe-Chrétien* diffère apparemment des précédents ouvrages de notre auteur, qui ont remporté l'un des plus grands succès qu'enregistre l'histoire du théâtre. Je dis « apparemment » parce qu'en réalité c'est une méthode semblable appliquée à un sujet nouveau, beaucoup plus profond et plus riche. Cette fois le dramaturge s'est privé d'une facilité : plus de récitant ! D'autre part on peut déceler, dans cette comédie ricanante et tourbillonnante, une action en règle ; nous ne sommes plus réduits à la construction biographique, inspirée des images d'Epinal.

Pan (Bruxelles)

GABRIEL MARCEL :

Un dialogue d'une qualité étincelante et dure

J'avais vu la pièce aux « couturières » ; je l'ai revue quinze jours plus tard à la générale. Mon impression initiale s'est confirmée. *L'Etouffe-Chrétien* ne me paraît inférieur ni à *L'Œuf*, ni bien entendu à *La Bonne Soupe*, s'il se situe dans un registre quelque peu différent. On peut dire à la rigueur que nous sommes en présence d'une tragédie burlesque, mais où l'élément tragique est comme soigneusement refoulé. Cet élément existe cependant...
... A mesure que je raconte la pièce, je me rends compte de l'impression de lassitude écœurée que cette succession d'extravagances indécentes devra produire sur le lecteur. J'ajoute que cette impression, le soir de la générale, beaucoup de spectateurs l'ont certainement éprouvée. Je dois constater qu'en ce qui me concerne, elle m'a été épargnée et cela tient, je crois, avant tout à la qualité du dialogue — qualité étincelante et dure.

Les Nouvelles Littéraires

ROBERT KANTERS :

... aussi bien que la plus audacieuse avant-garde

C'est sans doute la moins réussie des pièces de M. Félicien Marceau et par certains côtés, c'est la plus intéressante. Comme *L'Œuf* et *La Bonne Soupe*, elle est construite comme un monologue avec des exemples et des illustrations qui se jouent devant nous. Il y a de grosses plaisanteries, de gros effets d'un goût assez douteux et qui cherchent à chatouiller un certain public au bon endroit. Mais quand la pièce devient mauvaise pour ce public-là, elle est bien près de devenir bonne : dans la dérision, dans le sacrilège, dans l'art de bafouer les sentiments, les trois scènes de la chrétienne « pelotée » par le lion, du mariage avec l'inverti et de l'inceste consenti sinon consommé, vont aussi loin que les pièces les plus audacieuses de l'avant-garde.

L'Express

GEORGES LERMINIER :

Francis Blanche très remarquable

Et pourtant, oui ! et pourtant sous ce déballage incongru, à des instants privilégiés, j'ai cru entendre une plainte sincère, comme le cri d'un cœur blessé, la prière d'un « blouson doré » prolongé, qui demande grâce et plaide les circonstances atténuantes.
Francis Blanche, il faut le reconnaître, sort de l'aventure les mains pures. Ce qu'il fait est très remarquable. Cela a de l'épaisseur, et non de la vulgarité, de l'humour, de la sensibilité. Et c'est un bien curieux exploit. Il m'a ému plusieurs fois. Je crois que, s'il y a une pièce profonde étouffée par la pièce apparente dans cette œuvre de Marceau, Francis Blanche nous livre cette pièce-là.
Arletty joue une Agrippine rêvée par Pierre Devaux, avec une espèce de style. Alfred Adam, dans le rôle du ministre Tigellin, se souvient de Giraudoux. Il joue la nuance, sur la réserve, en demi-teinte.

Le Parisien Libéré

GUSTAVE JOLY :

Efficace mise en scène

Réplique parodique de la tragédie de Camus, ponctuée çà et là de ces impertinences glacées chères à l'auteur d'*Androclès et le Lion*, la bouffonnerie méditée de Félicien Marceau laisse filtrer, sous une trivialité parfois provoquante, ce pessimiste serein et cette lucidité aiguë qui, dans les pièces comme dans les romans de son auteur, nous donnent de nous-mêmes un portrait sans retouches et de la vie une image sans illusions.
Décoré avec une fantaisie plus légère que le texte par Jacques Noël, *L'Etouffe-Chrétien*, dont André Barsacq a réglé efficacement la mise en scène, a la fortune d'une interprétation de qualité. Le Néron de Francis Blanche, à la rondeur cauteleuse et aux humeurs de poupon capricieux, est d'une rare saveur et d'un comique savamment dosé. Alfred Adam, Tigellin dans un registre plus direct en est un digne partenaire.

L'Aurore

PAUL GORDEAUX :

Arletty, grande star...

On voit très bien ce que M. Marceau a voulu faire : peindre le caractère d'un personnage hors série, qui se scrute et se confesse, mais à qui sa position de monarque absolu permet de mettre à exécution (c'est le mot), ses moindres lubies, donc d'avoir le comportement le moins logique, le plus imprévisible, le plus insolite, par conséquent le moins analysable.
Dans des décors colorés et pompeux de M. Jacques Noël et une mise en scène efficace de M. André Barsacq, *L'Etouffe-Chrétien* est joué sur un ton et un mode inhabituels par Francis Blanche, un Néron cauteleux, rond et tourmenté, qui fait beaucoup rire (d'un rire nerveux et un peu angoissé) ; par Arletty, qui, tout en conservant son abattage et son autorité de grande star, retrouve la gouaille de ses vingt ans quand elle jouait du Rip ; par Alfred Adam (Tigellin), un comique savoureux et de grand style. Il faut citer aussi M. Pongo, qui fait le lion, et un superbe Africain, Ibrahima Seck, qui, faisant le bourreau, raccourcit les gens avec un aimable entrain d'humoriste noir...

France-Soir

(1) Publiée dans le N° 160 de « L'Avant-Scène ».

un acte

la belette

l'auteur

Charles Vildrac

Né en 1882, à Paris. Après avoir publié plusieurs livres de poèmes et de récits, Charles Vildrac fait représenter en 1920, au Vieux-Colombier, sa première pièce : *Le Paquebot Tenacity*, ouvrage en quatre courts tableaux où de nombreux critiques virent la promesse d'un renouveau dramatique.

Après *Michel Auclair* (1922), *Madame Béliard* (1925), et *Le Pèlerin* (1926), *La Brouille* triomphe en 1930 à la Comédie-Française : il s'agit seulement d'une querelle entre vieux amis, qui atteint deux familles étroitement liées ; mais, de ce sujet banal et volontairement dépouillé de circonstances extérieures, l'auteur a tiré une comédie d'une humanité profonde.

Autres pièces : *L'Indigent, Le Jardinier de Samos, Trois mois de prison, L'Absence, L'Apprenti libertin, L'Invité de Noël*, etc..

Charles Vildrac est un écrivain probe et sincère, indifférent aux succès tapageurs ; son œuvre discrète rend constamment un son juste. Il étudie l'homme dans la permanence de sa nature, mais il s'efforce de le situer dans la vie moderne. Il met en scène des personnages d'humble ou médiocre condition, ouvriers, contremaîtres, petits industriels, petits bourgeois ; et il les peint dans l'intimité de leur existence journalière, mais en un moment de crise où affleurent à la conscience les sentiments cachés : dans *Le Paquebot Tenacity*, l'amour révèle à eux-mêmes Bastien et Ségard ; dans *Madame Béliard*, l'héroïne découvre la nuance exacte de la sympathie que lui a inspirée l'ingénieur Saulnier en apprenant la passion éprouvée pour lui par sa nièce, Madeleine ; dans *Le Pèlerin*, la visite d'un oncle, grand voyageur, éveille chez Denise, jeune provinciale sédentaire, le désir d'aventure et d'évasion qui sommeillait en elle à son insu ; dans *La Brouille*, une dispute absurde et imprévue met au jour les petites animosités que recouvre la plus solide affection. En pénétrant ainsi, à l'occasion d'une épreuve morale, jusqu'au fond de l'âme de ses personnages, Vildrac décèle souvent, à côté de sentiments vils ou mesquins, des trésors cachés de sensibilité et même de poésie.

Extrait de Castex et Surer, Manuel des Etudes littéraires françaises, XXe siècle (Hachette), p. 121.

les personnages

durée : 40 minutes

	RTF France III :	*RTF Echanges Internationaux :*
Gabrielle Cotterel, 55 ans	**Agnès di Véraldi**	**Anita Soler**
Hélène Aubier, 50 ans	**Isabelle Anderson**	**Marguerite Valmond**
Georges Cotterel, 60 ans	**Jean Daguerre**	**Jean Sarment**

Diffusée pour la première fois par le Poste National France III le 22 septembre 1958

décor

Dans une petite station thermale.

Une allée de jardin public, avec son banc vert à dossier. Derrière le banc, et à peu de distance, un bouquet d'arbres assez épais et feuillu dès le sol, ou un massif de fusains. A proximité du banc, une table et deux chaises de jardin. Sur la table, des journaux, un livre, un sac à main, une canne.

Au lever du rideau, Gabrielle est assise sur le banc et, l'un de ses pieds dans un chausson, repose sur une chaise dont le siège a été recouvert d'un coussin.

Hélène est assise sur une chaise auprès de Gabrielle. Gabrielle est en pull-over et tricote. C'est ce qu'on appelle une maîtresse femme, au verbe haut et prompt. Hélène oppose à la vivacité de Gabrielle une voix posée, une douceur persuasive. Elégance simple, adaptée au tourisme, chapeau de paille ou bonnet de laine, sur une chevelure argentée.

scène 1

GABRIELLE, HELENE

GABRIELLE. ... Quand je suis fatiguée de lire, je tricote ; que je suis fatiguée de tricoter, je lis, et quand j'ai assez de la lecture et du tricot, je ferme les yeux et je pense à tout ce que je voudrais faire, à tout ce que je ferais si j'étais valide.

HÉLÈNE. Mais vous le ferez, Madame, quand vous serez délivrée de ce rhumatisme.

GABRIELLE. Ce n'est pas pour demain ! Le traitement est absolument sans effet.

HÉLÈNE. Depuis quand le suivez-vous ?

GABRIELLE. Depuis déjà une longue semaine. On m'avait dit...

HÉLÈNE, *l'interrompant.* Oh ! Madame, un peu de patience... et de confiance ! Mon pauvre mari, que j'ai perdu il y a deux ans, avait fait ici une cure merveilleuse.

GABRIELLE, *avec un vif intérêt.* Ah !

HÉLÈNE. Il souffrait horriblement et depuis des mois d'un rhumatisme à l'épaule. Il ne pouvait plus bouger le bras.

GABRIELLE. Et il a été guéri ?

HÉLÈNE. Radicalement. Dès la fin de la cure, il pouvait se servir de son bras. Un mois après, toute douleur avait disparu.

GABRIELLE. Vous me donnez de l'espoir... Et vous, Madame, vous êtes venue aussi pour...

HÉLÈNE. Oh non ! je n'ai rien à soigner, Dieu merci ! J'ai voulu revoir ce pays dont nous avions gardé, mon mari et moi, un charmant souvenir. Les environs sont si jolis !

GABRIELLE. Très boisés, n'est-ce pas, d'après ce que je peux en voir de ma chambre. Nous sommes à côté, à l'Hôtel des Bains. C'est commode pour le traitement.

HÉLÈNE. Oui, je sais. Et il y a une terrasse bien agréable.

GABRIELLE. Mais je lui préfère ce petit jardin public. J'ai cru d'abord qu'il dépendait de l'hôtel et je m'étonnais qu'il n'y vînt presque jamais personne.

HÉLÈNE. Précisément, n'y êtes-vous pas un peu trop seule ? Vous devriez vous installer de temps en temps sur la terrasse. Vous y verriez du monde, cela vous distrairait.

GABRIELLE. Madame, je ne sais si c'est pudeur ou coquetterie, mais j'ai horreur d'exhiber mon impotence.

HÉLÈNE. Vous y penseriez moins.

GABRIELLE. Quand ce pied de malheur fait des siennes et que je renonce à venir ici en boitillant, je reste dans ma chambre. Et puis, vous savez, je suis rarement seule. Mon mari me tient compagnie, le pauvre. Je suis obligée d'insister pour qu'il aille se promener un peu. Hier, il a voulu me faire jouer aux dames ; il s'est même efforcé de me faire gagner, mais il n'y est pas parvenu. Je n'ai vraiment aucune disposition pour la stratégie... Non, au fond, ce qui me sauve, c'est la lecture. Quand je tiens un roman bien touffu, bien captivant, je ne peux plus le lâcher.

HÉLÈNE. Et moi de même.

GABRIELLE. Seulement les romans de qualité sont rares et j'en fais une consommation ! Tenez, mon mari est allé voir en se promenant s'il pouvait me trouver quelque chose à la bibliothèque de la gare. Chez le libraire, il n'y a qu'un amas de vieux rossignols.

HÉLÈNE. Quel genre de romans préférez-vous, Madame ? Vous avez là un livre. Est-il indiscret de ?...

GABRIELLE, *prenant le livre sur la table et le lui tendant.* Du tout. C'est un livre extraordinaire que je viens de relire : « Les Hauts de Hurlevent ».

HÉLÈNE. Oh ! très beau, en effet.

GABRIELLE. Je relisais tout à l'heure la courte biographie de l'auteur. Courte comme sa vie. On se demande comment une toute jeune fille élevée dans le presbytère de son père a pu concevoir ce démon amoureux, cet Heathcliff.

HÉLÈNE. Oui, cette logique implacable dans la passion.

GABRIELLE. Oh ! cette logique... Moi, je ne comprends pas qu'un être comme Heathcliff n'ait pas enlevé tout simplement cette petite Catherine Linton à son mari. Voilà, Madame, ce qu'il aurait fait dans la vie, et sans hésiter. Voilà ce que j'attendais à tout moment, prête à crier bravo ! Mais cela eût, évidemment, réduit de trois quarts cette sombre histoire.

HÉLÈNE, *souriant.* Nous y aurions beaucoup perdu. Mais je vois, Madame, que vous aimez les romans anglais.

GABRIELLE. Assez. Ils sont en général très bons ; on a le temps de s'y enfoncer, de s'y sentir plongé dans une atmosphère qui n'est pas celle d'ici.

HÉLÈNE. L'atmosphère, oui. Connaissez-vous les romans de Mary Webb ?

GABRIELLE. Je ne vois pas ; je ne crois pas.

HÉLÈNE. Vous n'avez pas lu « Sarne » ?

GABRIELLE. Non...

HÉLÈNE. C'est de premier ordre. Eh bien ! je vais vous le prêter. Je l'ai ici.

GABRIELLE. Oh ! Madame...

HÉLÈNE. Mais oui ; je vais aller vous le chercher. Je suis à l'Hôtel des Allées, à deux pas d'ici. Et vous m'obligerez en gardant ce livre une bonne huitaine, car je vais aller courir un peu la région.

GABRIELLE. Vous êtes vraiment trop aimable, mais je ne veux pas que vous preniez la peine de...

HÉLÈNE. Il faut que je rentre à l'hôtel écrire un mot que j'irai mettre à la poste aussitôt, en passant par ici. C'est mon chemin. Serez-vous encore ici dans un quart d'heure ?

GABRIELLE. Certainement, mais je suis confuse...

HÉLÈNE. A tout à l'heure, Madame. Au fait, en attendant, je puis vous laisser cette revue (*Elle retire une revue de son sac*) qui contient quelques curieuses lettres inédites de Balzac.

GABRIELLE. Oh ! merci, Madame. Vous me comblez vraiment.

HÉLÈNE. Je vous en prie. Vous verrez, l'histoire même de ces lettres est assez savoureuse. Au revoir, Madame. A tout à l'heure. Et ne pensez pas à votre pied !

GABRIELLE. Au revoir, Madame, et mille fois merci !

(*Hélène sort. Gabrielle, seule, feuillette la revue. Elle y découvre et en extrait une carte postale qu'elle examine et replace dans les feuillets, puis elle se met à lire. Entre Cotterel, la pipe à la bouche. Il tient un livre et des journaux.*)

scène 2

COTTEREL, GABRIELLE

COTTEREL. Alors, Gaby ? Comment te sens-tu ?

GABRIELLE. Pas mal pour l'instant.

COTTEREL *il a posé sa pipe sur la table.* Tiens, voilà toute une marée de littérature : les hebdomadaires de la semaine au complet. J'ai pris aussi un livre : *Les Poulains,* auteur inconnu de moi. Mais j'ai lu là-dessus un compte rendu amusant. Il s'agit des mœurs de la jeunesse actuelle. Dis donc, ton pied n'est pas trop bas ? J'avais plié le coussin tout à l'heure, il me semble que c'était mieux.

GABRIELLE. Oui, Georget, mais ça ne tenait pas. Je suis mieux ainsi et c'est grâce à une dame charmante.

COTTEREL. Une dame ?

GABRIELLE. Une passante. Elle me quitte à l'instant. Il est arrivé ceci qu'en voulant déplacer mon pied sur ce coussin plié en deux je l'ai fait tomber par terre et comme je tentais en vain de l'amener à portée de ma main, avec ma canne, cette dame est accourue, l'a ramassé, a déplacé un peu la chaise, m'a soulevé le pied, enfin m'a réinstallée avec une gentillesse vraiment touchante et avec l'expérience d'une infirmière. Nous avons bavardé un bon moment.

COTTEREL. Une infirmière ?

GABRIELLE. Non ! Mais elle a longtemps soigné son mari, qu'elle a perdu et qui venait ici. C'est une femme très bien, et la gentillesse même. Nous avons parlé lecture, je lui ai dit que j'en manquais. Alors elle veut me prêter un livre qu'elle est allée chercher. Tiens, elle m'a déjà laissé cette revue.

COTTEREL. Fais voir ? (*Il prend la revue que lui tend Gabrielle et la feuillette.*)

GABRIELLE. Fais attention, il y a une carte dedans.

COTTEREL. La voilà. (*Il examine la carte.*) Le pont du Gard... « Une affectueuse pensée, Micheline. »

GABRIELLE. Indiscret !

COTTEREL. Tu sais bien qu'un rien m'intéresse. (*Avec un léger trouble.*) Dis donc... elle est à l'Hôtel des Allées, cette dame ?

GABRIELLE. Oui, pourquoi ?

COTTEREL. C'est donc à elle que cette carte est adressée.

GABRIELLE. Bien sûr, à Mme Hélène... je ne sais plus comment.

COTTEREL. Hélène Aubier. Vous vous êtes présentées l'une à l'autre ?

GABRIELLE. Ma foi non. J'ai lu son nom sur la carte, mais moi, c'était machinalement. Qu'est-ce qu'il y a, Georget ? Tu connais une Madame Aubier ? Celle-ci est veuve.

COTTEREL. Non, non...

GABRIELLE. Eh bien ! tu la connaîtras.

COTTEREL. Jeune ?

GABRIELLE. A peu près de mon âge. Des cheveux gris, mais encore beaucoup de charme.

COTTEREL. Quand doit-elle revenir ?

GABRIELLE. Dans un quart d'heure, à ce qu'elle m'a dit. Pourquoi ?

COTTEREL. Parce que... Parce qu'il faut que j'aille à l'hôtel chercher ma pipe.

GABRIELLE. Ta pipe, tu l'as posée là, tiens, sur la table.

COTTEREL. Une autre pipe, celle-là est bouchée.

GABRIELLE. Eh bien ! va... Di donc, prends aussi dans l'armoire mes nougats, que je puisse en offrir à cette dame.

COTTEREL, *qui déjà partait, se ravisant.* Non, Gabrielle, impossible, je crois décidément préférable de te dire que la pipe n'était qu'un prétexte. Je ne veux pas rencontrer Mme Hélène Aubier.

GABRIELLE. Ah ! Tu la connais !

COTTEREL. C'est fort probable... S'il s'agit de celle que je crois, je ne l'ai pas vue depuis vingt ans, mais...

GABRIELLE, *l'interrompant.* Enfin qui est-ce ? Une de tes anciennes ?...

COTTEREL. Fais-moi grâce du pluriel. Oui, c'est elle. Après tout, il vaut mieux que tu le saches, d'autant que cela n'a plus aucune importance.

GABRIELLE, *brusquement courroucée.* Comment, ce serait la Belette ?

COTTEREL. Oui. Cette demoiselle Belet que dans ton ressentiment et sans la connaître tu affublais de dents aiguës et d'un museau pointu. Aujourd'hui elle n'est plus que Mme veuve Aubier. J'ai reçu il y a deux ans le faire-part de la mort de son mari.

GABRIELLE. La Belette ! Par exemple !

COTTEREL. Voyons, Gabrielle, une telle rencontre n'était sans doute pas souhaitable, mais elle n'a rien de dramatique et t'a au moins permis de constater que Mme Aubier n'a vraiment rien d'une belette.

GABRIELLE. Il y a des apparences trompeuses.

COTTEREL. Il y en a qui ne sauraient tromper.

GABRIELLE. Tu admettras tout de même que les prévenances de cette personne puissent me sembler suspectes.

COTTEREL. Pourquoi suspectes ?

GABRIELLE. Elle ne doit pas ignorer qui je suis. Elle a voulu...

COTTEREL, *l'interrompant.* Comment saurait-elle qui tu es si tu ne le lui as pas dit ?

GABRIELLE. Beau malin ! Comme si elle n'avait pu nous voir ensemble, dans ce trou ! Et même à Paris. Si l'envie lui a pris un jour de connaître, d'épier la femme de son ex-amant, elle n'a pas eu grand-peine à le faire.

COTTEREL. Je suppose que, jadis, tu as eu, toi, la plus grande envie de savoir comment elle était faite et tu n'y es jamais parvenue.

GABRIELLE. Comment peux-tu dire cela ! Je n'ai jamais eu cette affreuse curiosité.

COTTEREL. Je jurerais bien qu'elle non plus. En tout cas, si elle nous a vus ensemble, et ce ne pourrait être qu'au seuil de l'hôtel ou dans ce jardin, enfin si elle sait qui tu es, ses attentions à ton égard n'en sont que plus touchantes.

GABRIELLE. Ah ! J'en suis en effet bien touchée ! Autant qu'on peut l'être par la rouerie et l'abus de confiance.

COTTEREL. Gabrielle ! S'il y a au monde une personne qui soit incapable...

GABRIELLE, *l'interrompant.* Ah non ! je t'en prie. Epargne-moi son éloge ! C'est effarant ce que les hommes peuvent être inconscients et maladroits !

COTTEREL. Je n'ai pas assez d'épaules à hausser. Et je m'en vais. Si Mme Aubier me trouvait ici, ce serait le bouquet !

GABRIELLE, *apeurée.* Mais je ne veux pas qu'elle m'y trouve non plus ! Aide-moi, rentrons. Allons, vite, prends ta pipe, ces journaux. (*Elle met précipitamment livre et revue dans son sac.*)

COTTEREL. Non, voyons ! Ne t'en va pas ! Tu compliquerais tout : elle t'apportera son livre à l'hôtel ou reviendra demain ici.

GABRIELLE, *qui s'est mise debout.* A l'hôtel, je ne la recevrai pas et ici je n'y reviendrai plus. Tiens, prends mon coussin.

COTTEREL. C'est absurde. Je vais te conduire à l'hôtel et je reviendrai, moi. Je lui expliquerai...

GABRIELLE. Ah non ! Mais prends ce coussin ! (*Elle regarde, inquiète, vers la droite, tandis que Cotterel prend le coussin.*) Oh ! Mon Dieu ! Vite ! La voilà. Elle traverse l'avenue.

COTTEREL. Eh bien ! nous n'avons plus le temps de disparaître. Avec ton pied, nous ne ferons pas trois mètres à la minute. (*Avec autorité.*) Reprends ta place, vite.

GABRIELLE. Ah ! Quelle histoire !

COTTEREL, *il l'aide à se rasseoir et, tout en parlant, replace coussin et pied sur la chaise.* Sors la revue. Et que ce soit de nouveau la dame inconnue qui t'apporte un livre.

GABRIELLE. Va-t'en, va-t'en.

COTTEREL. Promets-moi de ne pas lui dire qui tu es.

GABRIELLE. Mais va-t'en donc !

COTTEREL. Jure-moi, Gaby, de te comporter comme tout à l'heure avec elle. Tu ne sais rien. Vous ne savez rien l'une de l'autre.

GABRIELLE, *les yeux vers la droite.* Veux-tu t'en aller ! La voilà !

COTTEREL. Jure-le-moi ! C'est pour toi-même.

GABRIELLE, *excédée.* Eh ! je le jure, là ! Pour que tu disparaisses.

(*Il sort à gauche. Gabrielle, qui a pris la revue dans son sac, affecte de lire, non sans épier à la fois la fuite de son mari, à gauche, et l'arrivée d'Hélène, à droite. Après quelques instants, celle-ci paraît, un livre à la main.*)

scène 3

HELENE, GABRIELLE

HÉLÈNE. Eh bien ! Madame, comment allez-vous depuis tout à l'heure ? Ce pied vous laisse-t-il en paix ?

GABRIELLE. Mon pied ? Oui, à peu près.

HÉLÈNE. Je vous apporte donc ce livre et je souhaite qu'il vous plaise comme il m'a plu.

GABRIELLE, *se dominant mal.* Merci... Merci infiniment, Madame. J'en prendrai le plus grand soin et le ferai déposer à votre hôtel dès que je l'aurai lu... et aussi cette revue.

HÉLÈNE. Mais pas avant une huitaine, je vous prie, parce que je vais m'absenter.

GABRIELLE. Quand partez-vous ?

HÉLÈNE. Peut-être demain, sinon après-demain. Cela dépendra du patron de l'hôtel qui doit aller à à Saint-Pierre-de-Vizène et m'y déposer. Je préfere sa voiture au car bleu qui s'arrête vingt fois sur le parcours.

GABRIELLE. Evidemment...

(*Un léger silence.*)

HÉLÈNE. Vous lisiez ces lettres de Balzac que je vous ai signalées ?

GABRIELLE. Oui... Je commençais à peine et, ma foi, j'allais y renoncer, car j'ai, depuis dix minutes, un mal de tête insupportable.

HÉLÈNE. Il me semble, en effet, que vous n'êtes pas à votre aise.

GABRIELLE. Cela m'arrive quand j'ai trop lu, trop cousu.

HÉLÈNE. Je connais cela. Eh bien ! Madame, je vais vous laisser vous reposer. Il faut fermer les yeux, vous détendre. Peut-être aurai-je le plaisir de vous revoir dans une huitaine et avec un pied vaillant.

GABRIELLE, *elle tente un sourire et s'incline.* En tout cas, Madame, à quel nom devrai-je déposer ce livre à l'Hôtel des Allées ?

HÉLÈNE. Au mien, qui figure, voyez, sur la page de garde : Mme Hélène Aubier.

GABRIELLE, *vérifiant.* Mme Hélène Aubier, parfait.

HÉLÈNE. Au revoir, Madame.

GABRIELLE, *vivement la retenant.* Mais, au fait, votre nom, je l'ai lu déjà tout à l'heure et malgré moi sur une carte postale que vous avez laissée dans cette revue et qu'il faut que je vous remette. Tenez, la voici.

HÉLÈNE, *prenant la carte et la mettant dans son sac.* Oh ! merci, Madame. Aucune importance ! Je me suis servie de cette carte pour couper les pages.

GABRIELLE. Et je m'excuse de ne m'être pas présentée, à mon tour, mais... mais je crois que vous savez déjà qui je suis.

HÉLÈNE, *avec un geste évasif.* Ma foi, Madame, il me faut bien vous dire que non.

GABRIELLE. Vraiment ?

HÉLÈNE, *souriante et sincère.* Vraiment.

GABIELLE. Je suis Mme Cotterel, Mme Georges Cotterel.

HÉLÈNE, *dans un sursaut.* Ah !...

GABRIELLE. Je voulais vous laisser partir sans vous le dire. C'eût été plus facile, moins gênant pour vous et pour moi. Mais je viens d'avoir brusquement besoin que vous sachiez. D'abord j'avais trop mal joué la comédie, même en inventant ce mal de tête ; et puis vous étiez exposée à nous rencontrer ensemble, mon mari et moi. J'ai même eu, je vous l'avoue, le soupçon que cela vous était déjà arrivé.

HÉLÈNE, *protestant.* Oh ! Madame, si...

GABRIELLE. Mais non, je vois maintenant que vous ne saviez pas qui j'étais et que, si vous l'aviez su, vous ne m'auriez pas abordée comme vous l'avez fait.

HÉLÈNE. Si je l'avais su, croyez, Madame, que cela ne m'aurait pas empêchée de vous tirer d'embarras en ramassant votre coussin.

GABRIELLE. Vraiment. (*Avec une pointe d'ironie.*) Vos attentions n'en auraient été que plus touchantes. En tout cas, il est heureux que vous ayez oublié cette carte dans votre livre, sans quoi vous vous seriez trouvée nez à nez avec mon mari. Je l'ai envoyé se promener sans qu'il sache pourquoi. Vous nous voyez, ici, tous les trois ? Jolie situation !

HÉLÈNE. Il est préférable en effet, Madame, que vous nous ayez évité cette rencontre, mais aurait-elle été si grave ? Je suppose que votre mari, en admettant qu'il m'eût reconnue, se serait abstenu d'en rien montrer. De mon côté, j'aurais pris aussitôt congé de vous, pressée de courir à la poste. Vous n'auriez jamais su...

GABRIELLE, *l'interrompant.* Charmant ! Je n'y aurais vu que du feu ! Et vous vous seriez ensuite rencontrés seuls, comme par hasard. Eh bien ! je suis peut-être stupide, mais je vous demande, Madame — et c'est au fond pour cela que je vous ai retenue, prévenue — je vous demande de ne pas chercher à le voir, comme je le lui demanderais à lui-même s'il vous savait ici.

HÉLÈNE, *songeuse.* Si je l'avais revu seul, après vingt ans, sans doute aurions-nous conversé quelques instants, comme d'anciens amis. Il aurait pris de mes nouvelles et moi, des siennes. Il m'aurait parlé de vous, de votre cure, et moi...

GABRIELLE. Quand d'anciens amants se retrouvent, seul à seule, je sais bien ce qu'ils peuvent se dire et sur quel ton !

HÉLÈNE. Vous lisez beaucoup de romans, Madame, et vous ne pouvez ignorer que les propos sont fort différents selon que les amants se retrouvent au début ou à la fin du livre. Or, vous savez bien que, pour M. Cotterel et moi, l'épilogue est depuis longtemps dépassé.

GABRIELLE. Oh ! je sais ! Je sais que je ne sais rien du tout ! Enfin, je veux bien vous croire. Mais

vous allez tout de même me promettre de ne pas le revoir.

HÉLÈNE. Très volontiers.

GABRIELLE. Je peux vous paraître ridicule, mais je ne pourrais supporter la pensée qu'un jour où je serais là, immobilisée...

HÉLÈNE, *l'interrompant doucement, mais avec un peu d'humour.* Madame, je vous en prie. Puisque je vous le promets.

GABRIELLE. Vous me devez bien cela ; vous m'avez fait assez souffrir !

HÉLÈNE. Oh ! je ne savais pas courir un tel risque. Et j'ai été fort malheureuse quand j'ai appris...

GABRIELLE, *l'interrompant.* ... Que j'avais trouvé certaine lettre ?

HÉLÈNE. Non, avant cela. Cette lettre, vous l'avez trouvée à la fin d'une liaison qui ne dura pas longtemps, croyez-le.

GABRIELLE. Pas longtemps ! Six mois après cette belle découverte, six mois après que mon mari m'eut juré de ne plus vous revoir, il allait passer quinze jours avec vous en Suisse.

HÉLÈNE. Non, Madame.

GABRIELLE. Si, Madame ! Une de mes meilleures amies vous a vus ensemble à Genève.

HÉLÈNE, *soupirant.* Ah ! il me faut bien vous dire que ce n'était pas moi !

GABRIELLE. Allons donc !

HÉLÈNE. Que ne puis-je vous laisser croire que c'était moi ! Me voici dans l'obligation de vous faire un peu de peine en vous demandant d'admettre que l'on a très bien pu voir votre mari avec une autre femme que moi.

GABRIELLE. Et pourquoi pas avec vous ?

HÉLÈNE. Il me faut donc vous l'expliquer, Madame. Sachez d'abord que j'ai souffert une première fois, non pas quand j'ai appris que vous saviez, mais, je viens de vous le dire, bien avant cela : quand Georges m'a confessé qu'il était marié.

GABRIELLE. Il ne vous l'avait pas dit tout de suite, le monstre ?

HÉLÈNE. Oh ! il n'a pas pu me le cacher bien longtemps. Mais c'était déjà trop tard.

GABRIELLE. Trop tard ! Vous conviendrez qu'à ce moment-là vous auriez dû me le rendre.

HÉLÈNE. Ou vous l'enlever tout à fait, comme aurait dû faire Heathcliff, pour Maria, selon vous, dans le roman d'Emilie Brontë.

GABRIELLE. Ah ! ce n'est pas du tout la même chose !

HÉLÈNE, *souriant.* Evidemment, quand il s'agit de soi... Mais je n'ai pas eu à résoudre le problème. Georges m'a quittée.

GABRIELLE. Ah ! pour me revenir.

HÉLÈNE. Non... Vous savez bien, Madame, qu'il n'avait pas cessé de vous demeurer attaché, qu'il ne vous a jamais délaissée. Il m'a quittée, moi, pour...

GABRIELLE. Pour ?...

HÉLÈNE, *après avoir hésité.* Oh ! je peux bien vous le dire, c'est si loin. Il m'a quittée pour une autre, pour cette personne qu'il a emmenée en Suisse et que j'ai un peu connue...

GABRIELLE. Par exemple !

HÉLÈNE. Vous estimez peut-être que je n'avais pas les mêmes droits que vous à la souffrance. Mais j'ai souffert tout de même.

GABRIELLE. Il m'a bien affirmé, à ce moment-là, qu'il ne s'agissait pas de vous, qu'il s'était promené, qu'il avait flirté à Genève avec une jeune femme rencontrée chez son hôte.

HÉLÈNE. J'aurais dû me taire.

GABRIELLE, *avec éclat.* Mais je ne l'ai pas cru ! Pour moi, c'était vous. Il y avait un mois à peine que j'avais découvert cette lettre de vous. Ah ! une lettre...

HÉLÈNE. C'était déjà du passé.

GABRIELLE. Il me l'a dit. Mais il avait trop beau jeu de me mentir. La lettre ne portait pas de date... Elle était signée Hélène. Cela m'a permis de trouver votre nom sur un de ses carnets : Hélène Beley. C'est tout. Pas d'adresse. (*Véhémente.*) Ah ! je l'ai cherchée, votre adresse ! Et si j'avais pu la trouver, je vous prie de croire que vous auriez reçu ma visite !

HÉLÈNE. Vous m'auriez trouvée ulcérée comme vous, jalouse comme vous, et de la même femme.

GABRIELLE. Jalouse de vous aussi et par surcroît, n'en doutez pas, jalouse de votre jalousie ! Qui était-elle, *notre* rivale ?

HÉLÈNE. Peu importe, Madame. Il ne m'appartient pas plus de vous le dire aujourd'hui qu'il y a vingt ans.

GABRIELLE. Ainsi, cette autre liaison aurait duré beaucoup plus que la vôtre.

HÉLÈNE, *charitable.* Je ne le pense pas... Mais non... J'ai rencontré depuis votre mari...

GABRIELLE, *alertée.* Ah !

HÉLÈNE. Alors que je venais de me marier.

GABRIELLE. Ah ! Vous veniez de...

HÉLÈNE. Je lui ai confié que j'étais heureuse, avec le meilleur des hommes, le plus digne d'être aimé. Il m'a dit qu'il vous était entièrement attaché.

GABRIELLE. A ce moment-là. Mais qui sait s'il n'en a pas eu une troisième, une quatrième !

HÉLÈNE. Voyons, Madame, vous vous en seriez bien aperçue !

GABRIELLE. Et comment donc ?

HÉLÈNE. Vous avez, en somme, découvert les deux premières, ou plus exactement ce qui les concernait : ma lettre et le voyage en Suisse ; vous auriez certainement découvert aussi les autres. Votre mari sait mal dissimuler tout ce qui peut l'agiter, le troubler, le trahir.

GABRIELLE. Ah ! je vois que vous le connaissez .

HÉLÈNE. On le connaît très vite. Il a, comme on dit, le cœur sur la main. C'est une qualité qu'il faut lui reconnaître.

GABRIELLE. Oh ! une qualité ! Dites plutôt qu'il est étourdi et maladroit. Tenez, quand nous allons chez des amis, j'ai beau lui recommander de ne pas dire ceci ou cela, de ne pas parler de telles gens ou de telle affaire, il ne sait pas tenir sa langue. Et je ne suis pas toujours à côté de lui pour le pincer discrètement.

HÉLÈNE, *riant.* Vous voyez bien !

GABRIELLE. Ce que je vois bien, c'est qu'il m'a laissé croire qu'il n'y avait jamais eu que vous. Et voilà que vous avez été deux, au moins deux.

HÉLÈNE. Ç'a été beaucoup moins grave qu'une seule, du moins pour vous, Madame, croyez-moi.

GABRIELLE. Vous avez fait l'expérience ? Votre mari vous a trompé ?

HÉLÈNE. Oh non ! Madame, certainement pas. Nous nous adorions et j'ai été très heureuse. Non. Je veux simplement dire que deux écarts passagers ont beaucoup moins de conséquence qu'un attachement durable.

Gabrielle. Ils en ont plus qu'un seul écart ! (*Un temps.*) C'est lui qui vous a quittée ?

Hélène. Oui... Fort loyalement, je dois le dire. Il m'a avoué que...

Gabrielle, *l'interrompant.* En sorte qu'il ne vous a pas trompée, vous. Tandis que moi...

Hélène. Voyons, Madame, on n'avoue qu'à celle ou à celui que l'on veut vraiment quitter. On n'a plus rien à ménager. Votre mari...

Gabrielle. Vous prenez sa défense.

Hélène. Mais non, je veux seulement vous confirmer qu'il n'a jamais cessé de tenir à vous. Il a bien dû vous le dire et je suis sûre qu'au fond vous n'en avez jamais douté, n'est-ce pas ?

Gabrielle. Je m'y suis efforcée.

Hélène, *après un silence.* Je suis bien navrée que le hasard d'une rencontre ait ranimé en vous le souvenir de cette vieille histoire à laquelle vous et moi étions à cent lieues de penser il y a une heure.

Gabrielle, *se raidissant et gémissant.* C'est bien vrai.

Hélène. Vous souffrez ! Votre rhumatisme ?

Gabrielle. Non, c'est une crampe, là. (*Elle désigne sa jambe allongée.*) Aïe !

Hélène. Il faut changer de position, vous mettre debout. (*Elle l'aide.*) Là ! Pliez le genou, puis tendez le muscle, bien fort. Voilà ! Ça va mieux ? Permettez ! (*Elle lui masse le mollet.*) Voulez-vous faire quelques pas ?

Gabrielle, *poussant un soupir de soulagement.* Ouf ! C'est passé. Vous ne savez pas comme ça peut être douloureux.

Hélène. Si, je sais. Mon mari était parfois réveillé la nuit par des crampes qui le faisaient hurler. Et ce n'était pas un douillet. Là ! rasseyez-vous, Madame, en faisant porter le poids du corps sur l'autre côté, autant que possible, pour ne pas gêner la circulation. Votre pied était sans doute un peu trop élevé sur cette chaise. Tenez, nous allons la coucher sur le côté.

(*Elle fait ce qu'elle dit, dispose le coussin et y place elle-même le pied de Gabrielle ; à ce moment, Cotterel entre au fond et à gauche, sans être vu des deux femmes. Il avance avec précaution, jusqu'à un buisson situé derrière le banc, observe un instant la scène, puis se dissimule dès que le dialogue reprend.*)

scène 4

LES MEMES, COTTEREL, *caché.*

Hélène. Etes-vous bien ?

Gabrielle. Parfaitement bien. Le coussin se creuse entre les barreaux de la chaise ; c'est une trouvaille, Madame, je suis confuse, vous m'avez...

Hélène. Je vous en prie.

Gabrielle. Savez-vous que vous allez me faire bénir la drôlesse du voyage en Suisse ?

Hélène. Comment cela ?

Gabrielle, *enjouée.* Sans elle, comment mon mari aurait-il pu ne pas s'attacher à une personne telle que vous ? J'imagine de quel dévouement, de quels soins vous pouviez, vous avez pu être capable...

Hélène. Oh ! Madame, le dévouement peut être l'humble serviteur de l'amour, mais jamais son maître. Quant à la dame de Genève, c'est plutôt moi qui pourrais la bénir et constater que sans elle...

Gabrielle, *intriguée.* Sans elle ?

Hélène. Je n'aurais peut-être jamais rencontré mon mari.

Gabrielle. Ah oui !... Vous vous en seriez tenue au mien. Charmant !

Hélène, *protestant.* Madame, je pense uniquement, en disant cela, que notre destin tient au plus fragile enchaînement de circonstances.

Gabrielle. Je préférerais que mon mari n'eût joué aucun rôle dans cet enchaînement. Sans doute auriez-vous aussi bien rencontré celui que vous deviez épouser.

Hélène. Non, Madame. Je peux bien vous le dire, tout cela est si loin. J'ai rencontré pour la première fois mon mari par le plus grand des hasards, chez des amis qui m'avaient invitée pour me distraire. C'était peu de temps après...

Gabrielle. Après l'entrée en grâce de la dame de Genève.

Hélène. Si vous voulez.

Gabrielle. Vous aviez de la peine ?

Hélène. Je... je ne voulais voir personne. J'avais décliné l'invitation de mes amis. Je m'y suis rendue néanmoins assez tard, sur un coup de tête, par besoin de m'évader enfin de moi-même.

Gabrielle. Et ensuite vous avez voulu revoir l'homme charmant que vous aviez rencontré là.

Hélène. Non, Madame. C'est lui qui m'a recherchée, qui s'est fait connaître, estimer. (*Un temps.*) Je peux dire qu'il m'a rendue pleinement heureuse. C'était un homme admirable, à tout point de vue...

Gabrielle, *piquée.* Et que vous avez jugé très supérieur à Georges, n'est-ce pas ?

Hélène. Oh ! Madame, il ne s'agit pas...

Gabrielle, *l'interrompant.* Georges n'est peut-être pas « un homme admirable à tout point de vue », mais convenez que vous lui avez tout de même accordé quelque attrait. Et vous n'avez pas été la seule.

Hélène. Il ne s'agit pas de supériorité, Madame. Je ne doute pas que votre Georges soit aussi un excellent mari.

Gabrielle. Et vous dites cela sans ironie ?

Hélène. Mais oui, comme vous me le diriez vous-même si vous ne saviez pas qui je suis. N'est-ce pas que vous me le diriez ? N'est-ce pas ?

Gabrielle, *apaisée.* C'est bien possible. Tenez, je l'écrivais hier à une amie. Mais vous savez, sur ce chapitre, on se vante toujours un peu et...

Hélène, *l'arrêtant.* N'ajoutez rien. Je vais vous quitter sur cet aveu. Mais non sans vous adresser une prière...

(*Mouvement dans les feuillages du buisson où Cotterel apparaît un instant, attentif.*)

Gabrielle, *tentant de se retourner.* Qui remue les branches ? Il y a quelqu'un là, derrière ?

Hélène, *après avoir observé le buisson où plus rien ne bouge.* Non. Un oiseau, sans doute.

Gabrielle. Je vous ai interrompue, excusez-moi. Vous disiez ? Une prière ?

Hélène. Oui. Puis-je vous demander, Madame, de ne jamais faire état auprès de votre mari de ce que vous avez appris par moi, que je n'ai pu taire ? Je n'ai que trop troublé votre quiétude en réveillant un pénible souvenir. Il serait navrant que...

Gabrielle. Soyez pleinement rassurée. Je vous promets le secret sur la dame de Genève. Et vous pouvez

bien penser que mon mari ne saura pas qui m'a prêté cette revue, ce livre ; au besoin, j'inventerai un nom. Mais, au fait, il vaut mieux que vous le repreniez, ce livre.

HÉLÈNE. S'il vous est vraiment impossible de rien accepter de Mme veuve Aubier.

GABRIELLE. Je le garde ! Je vous le ferai reporter dans une huitaine par le chasseur de l'hôtel. Mais, dites-moi, il faut renouveler la promesse que vous m'avez faite de ne rien tenter pour rencontrer Georges et même de l'éviter si vous l'aperceviez. Je sais bien que cela n'aurait pas d'importance, mais quand même...

HÉLÈNE. Je vous le promets d'autant plus volontiers, Madame, que je ne voudrais pour rien au monde qu'il me vît. J'ai bien trop vieilli... Adieu, Madame.

GABRIELLE. Adieu... Oh ! vous n'auriez pas à m'éviter si, par hasard, vous me rencontriez seule, à Paris. Je n'en éprouverais, il me semble, aucun malaise...

HÉLÈNE. Vrai ? Mais vous m'avez dit que vous étiez vantarde !

GABRIELLE, *riant.* C'est vrai. Sauvez-vous. Mon mari pourrait bien arriver.

(Hélène sort par la droite, après un petit salut de la tête. Gabrielle la suit des yeux, prend et ouvre la revue sans la lire. Cotterel quitte sans bruit le massif, sort à pas de loup vers la gauche et au fond. Il reparaît peu après, au premier plan, en affectant l'allure d'un promeneur. En le voyant venir, Gabrielle s'est plongée dans la revue.)

scène 5

COTTEREL, GABRIELLE

COTTEREL. J'ai vu, de loin, que la place était libre. Il y a longtemps que tu es seule ?

GABRIELLE. Oui, assez...

COTTEREL, *s'asseyant.* Alors ? Comment ça s'est-il passé ?

GABRIELLE. Oh ! bien simplement. De toute évidence, elle ignorait qui j'étais.

COTTEREL. Et ce n'est pas toi qui allais le lui apprendre !

GABRIELLE. Ma foi, je t'avouerai qu'à un cerain moment j'en ai eu la tentation.

COTTEREL. Mais tu m'avais juré de n'en rien faire.

GABRIELLE. D'abord. Et puis c'eût été vraiment impossible, déplacé : cette femme, à propos de son sejour ici, ne cessait de me parler de son mari qu'elle a perdu, qu'elle adorait ; un homme admirable à tout point de vue, dit-elle, et auquel elle voue encore toutes ses pensées. Tandis qu'elle évoquait ses longues années de bonheur conjugal, je me demandais si elle se souvenait seulement de ton nom.

COTTEREL. Il valait mieux ne pas mettre sa mémoire à l'épreuve... Tiens, tu as couché la chaise. Ton pied est mieux comme ça ?

GABRIELLE. Beaucoup mieux. C'est une idée que j'ai eue et que j'ai mise à exécution avec l'assistance de ton... enfin de...

COTTEREL. De la Belette ?

GABRIELLE. Non, je t'en prie, de Mme Aubier.

COTTEREL. A la bonne heure ! Tu as vu clair. Tu as constaté qu'il n'y avait en elle absolument rien de cet animal pillard.

GABRIELLE. Plus maintenant, du moins.

COTTEREL. Il n'y a jamais eu de belette...

GABRIELLE. Admettons, Georget. Je croirais même plutôt qu'il y a eu un furet.

COTTEREL. Oh ! tout au plus un papillon.

GABRIELLE. Furet ou papillon, tu vas me promettre une chose, Georget.

COTTEREL. Oui ?

GABRIELLE. Tu vas me promettre de ne pas essayer de la revoir et même de l'éviter si tu l'apercevais sur la promenade...

COTTEREL. Oh ! sois tranquille ! Je n'ai aucune envie qu'elle me revoie. Elle me trouverait terriblement vieilli.

(Gabrielle éclate de rire.)

Qu'est-ce qui te fait rire ?

GABRIELLE. C'est l'idée d'un vieux papillon.

COTTEREL, *bourrant sa pipe.* Les papillons, ça ne vieillit pas... Ça meurt dans la belle saison...

RIDEAU

"ROSES ROUGES POUR MOI", de Sean O'Casey (T. N. P.)

Quatrième spectacle de la saison au T. N. P., quatrième réussite. Décidément, cette année, la troupe de Jean Vilar a le vent en poupe. Ce n'est pas le fait du hasard, mais le résultat d'un effort soutenu et intelligent. Et voici, en bouquet de ce feu d'artifice, celui que forment ces *Roses rouges pour moi*, du vieux barde irlandais Sean O'Casey.

Mêlant les effluves de la complainte au souffle puissant de l'épopée, la pièce de O'Casey nous transporte dans l'atmosphère tragique d'un Dublin en révolte, vers 1913. En outre, elle rend un son qui ne trompe pas : celui de l'authenticité, car le jeune O'Casey a vécu, lui-même, ces heures sordides et exaltantes. Il a connu, lui, le dernier d'une famille de treize enfants, ces taudis où la fièvre et les larmes régnaient en maîtresses. Il a soupiré et espéré derrière « ces portes atteintes par les coups frénétiques de la colère ».

Le héros de son drame, le jeune Ayamonn Breydon, soulevant l'étendard des revendications ouvrières et donnant sa vie pour la promotion de ses frères de misère, aurait pu être le famélique Sean apprenant à lire, tout seul, dans un exemplaire de Shakespeare dérobé à la devanture d'une librairie. De même que la pathétique Mrs Breydon — incarnée avec dignité et mesure par Lucienne Le Marchand —, qui voit son fils lui échapper pour accomplir sa destinée, n'est pas sans traits communs avec la propre mère de l'auteur.

Mais si l'aspect autobiographique de la pièce est, en soi, émouvant, il n'en constitue pas l'unique intérêt. Ce qui passe la rampe — et cela, la troupe du T.N.P. le rend admirablement — c'est la sympathie agissante, indiscutable de O'Casey pour ses pitoyables personnages. Cette sympathie, il nous force à la partager. Leur lutte devient notre lutte, comme leurs souffrances deviennent les nôtres. Pourtant, il ne s'agit pas, ici, comme chez Brecht par exemple, de nous communiquer une indignation politiquement orientée. Nulle arrière-pensée idéologique ne se dessine sur cette toile de fond plus rouge du sang des victimes que de leurs opinions. Au reste, l'auteur ne choisit pas. Il expose. Sur ce sol déchiré par tant de fanatismes, religieux, politiques ou sociaux, il nous donne une émouvante leçon de tolérance. Ce qui ne signifie pas aveuglement, car l'humour apparaît toujours à point nommé, témoignant de la vigilance d'un esprit critique en éveil.

La troupe, on l'a deviné, est digne de l'ouvrage. Que ce soit la régie bicéphale de Georges Riquier et Jean Vilar, la musique subtilement populaire de Georges Delerue, les décors (intérieurs sombres et ciels de suie) d'André Acquart, l'interprétation, enfin, tout est remarquablement en place. Et un nouveau venu, Bernard Verley, archange juvénile et vengeur, fait des débuts prometteurs... Ainsi mises en valeur, les « roses rouges » de O'Casey ne sont pas près de se faner...

"LES PAPIERS D'ASPERN", d'après Henry James (Mathurins)

Dans ma dernière chronique j'évoquais ce théâtre « balbutié » où des personnages « qui ne savent pas s'exprimer » parlent, parlent pour ne rien dire. Cette forme avancée (est-ce de décomposition ?) de l'expression dramatique tend, dangereusement, à s'imposer sur certaines scènes. Si j'y reviens, aujourd'hui, c'est que *Les Papiers d'Aspern*, la pièce de Michael Redgrave, d'après la nouvelle de Henry James, se situe, exactement, à l'opposé de cette optique théâtrale. Ici, tout se passe à l'intérieur. Les personnages parlent le moins possible et leurs silences sont lourds de sous-entendus. Le procédé peut paraître vieillot et dépassé. Il est terriblement efficace. Surtout quand il est utilisé par des écrivains qui, comme Marguerite Duras et Robert Anthelme, savent ce qu'écrire... veut dire. Surtout quand il est manié par un metteur en scène de l'autorité et de l'habileté de Raymond Rouleau.

Dans un décor d'une tristesse indicible et volontaire, dû à Lila de Nobili, une infirme d'un autre âge et sa nièce, sans âge, vivent dans le souvenir éblouissant d'un poète de génie, disparu du monde et de leur univers voici plus d'un demi-siècle. Un critique littéraire fortuné (ça existe) et sans scrupules (ça existe aussi) vient louer un appartement dans le palais vénitien, et délabré, qu'occupent les deux femmes pour essayer de leur soutirer discrètement les documents qu'elles pourraient encore conserver de cet Aspern fabuleux... Pour lui, tous les moyens sont bons. Jusqu'à faire croire à la vieille fille un amour qu'il n'éprouve pas. Tout cela finira mal et les papiers inestimables seront détruits. Il ne faut pas jouer avec les sentiments des vieilles filles. Pourtant, Françoise Lugagne en joue, et merveilleusement. Sa création du rôle de Tina est de celles qui comptent dans une carrière d'actrice. Lucienne Bogaert, dans son fauteuil roulant, est une diabolique grande dame déchue et Raymond Rouleau, interprète, vaut Raymond Rouleau, metteur en scène... Une soirée de bon théâtre, solide et consciencieux.

★

A l'Alliance Française, Maurice Jacquemont, avec son enthousiasme et son désintéressement habituels, tente une nouvelle aventure : celle du *Grain sous la neige*, dix-sept tableaux tirés du roman d'Ignazio Silone par Daniel Guérin. Mais le grain ne lève pas. Au départ l'entreprise semblait risquée, car ce roman long et dense se prêtait peu au découpage scénique. A l'arrivée elle est désespérée, car le spectacle qui en résulte est décousu, confus et sans relief. Plusieurs scènes, dans lesquelles le metteur en scène réalise quelques morceaux de bravoure (la bagarre notamment) sont sauvées. Quant au reste...

C'est dommage pour Maurice Jacquemont dont on attendait une rentrée plus fracassante et pour vingt acteurs pleins de courage et d'abnégation.

Nous nous excusons auprès de nos lecteurs de l'erreur qui s'est glissée dans la chronique de Jacques Lanzmann (N° 234) au sujet du générique de la pièce montée au T.N.P. : « La Bonne Ame de Se-Tchouan ». Il fallait lire :

Régie sous la direction de Jean Vilar
avec
César Gattegno, direction de la musique,
Maurice Regnaut, dramaturgie,
André Steiger, mise en scène.

Yves Darriet raconte :

LES AMBASSADES

Comédie de André-Paul Antoine
et Jean-Pierre Dorian
d'après le roman de Roger Peyrefitte

Le Secrétaire Général au Quai d'Orsay	Marcel d'Orvaf
Prosper, l'huissier	Michel Dacquin
Georges de Sarre	Pierre Michael
Françoise Laurent	Elisabeth Alain
Les chanteurs grecs ambulants	Le Trio Athénée
Le baronnet Stéphane Grondin	Jacques Perrin
Le nègre	Mansour Diouf
Amadis Redouté premier secrétaire	Jean Ozenne
Colonel Grondin, attaché militaire	Noël Roquevert
Le chancelier	Paul Higonenc
Rudolf Schwartz	Hans Verner
Laurent, ambassadeur de France à Athènes	Louis Ducreux
Madame Laurent	Colette Proust
Un client du golf-club	Thomas Flavien
Le barman du Golf-Club	Louis Matabon
Le photographe	Claude Dubrissom
Les anciens combattants	Paul Brissard K. Selby Daniel Mesmin Ernest Agnan Raphaël Lin Charles Sabas
Le guitariste aveugle	Takis Tsois

Cette comédie a été créée en janvier 1961 au Théâtre des Bouffes-Parisiens.
Mise en scène d'André Barsacq, musique de Georges Van Parys, décors et costumes d'André François.
Distribution suivante :

Dans un bref avertissement, les auteurs de l'adaptation du roman de Roger Peyrefitte s'en remettent aux spectateurs du soin de juger s'ils ont été ou non fidèles, et, par conséquent, s'ils ont réussi leur pièce. « Il fallait traduire, transposer, refondre et rester fidèles en paraissant trahir, laconiques en ayant l'air prolixes, rigoureux en prenant l'apparence des plus grandes libertés », disent-ils.

Roger Peyrefitte a approuvé leur travail et, puisque André-Paul Antoine et Jean-Pierre Dorian sollicitent notre avis, nous ajoutons bien volontiers notre approbation à la sienne. L'entreprise était pourtant périlleuse, l'œuvre de Roger Peyrefitte aimant souvent se nuancer dans l'impalpable, se dissoudre dans le décor, suggérer toujours plus que décrire.

On pourrait se demander, par exemple, ce que deviendrait dans une telle aventure le soleil grec qui illumine chaque page des « Ambassades ». Ma foi, grâce à André Barsacq, ce soleil illumine également la pièce et la colore de ses nuances orientales sans lesquelles elle n'eût plus été qu'une trahison.

Ce préambule nécessaire étant exposé, passons à l'action.

Georges de Sarre, jeune promu, vient dans le bureau du secrétaire général du Quai d'Orsay solliciter un poste. On lui en offre deux. Il choisit le plus exotique, jusqu'à l'instant où, par un de ces hasards qui ne se rencontrent qu'au théâtre, dans les romans, et plus souvent encore dans la vie, il révise son jugement et choisit Athènes.

Athènes a toujours pesé lourdement sur les jeunes intellectuels de tradition latine et la rencontre fortuite de Georges de Sarre et de Françoise Laurent (fille de l'ambassadeur d'Athènes) n'explique peut-être pas tout.

N'étant point de la « Carrière » et n'espérant point y entrer, j'admets volontiers tout ce que l'on m'en dit. Par références successives, ou par analogies, je ne suis pas loin de donner ma caution à ces images hautes en couleurs qui nous sont présentées de la vie d'une ambassade française aux « marches » de l'Orient.

Voici M. l'Ambassadeur uniquement soucieux d'un arbre généalogique imaginaire.

Voici M. le Secrétaire attentif à une nouvelle promotion.

Le Chancelier, gâteux et inutile.

Un attaché militaire dont la figuration théâtrale pourrait laisser croire qu'il n'est pas tout à fait vrai tant il symbolise certains personnages dont il serait difficile de nier l'existence réelle.

Voici donc tout un petit monde soucieux de décorations bizarres, de protocoles subtils soumis à la vérité d'un climat qui a purifié bien d'autres petitesses.

Georges de Sarre, qui a choisi son premier poste d'attaché d'ambassade en fonction d'un certain regard et de certaines promesses, a donc choisi Athènes. Il y retrouve, bien entendu, Françoise. Apparemment, la pièce pourrait se terminer sur ce « Happy end ». (Je ne parle plus, bien sûr, à l'intention de ceux qui ont lu le livre.)

Françoise Laurent aime Georges de Sarre.

Certainement, lui, l'aime-t-il aussi.

Peut-être, alors, le soleil grec intervient-il, car ces amoureux, bien vite des amants, commencent une histoire qui, pour d'autres, est une fin.

L'analyse de toutes ces démarches n'a malheureusement pas de place dans ce qui ne doit être qu'un conte, sinon un compte rendu. Disons donc que, d'une part, dans cette vie athénienne, Françoise devient la maîtresse de Georges qui lui tolère la fréquentation amoureuse du petit baronnet Grondin, fils de l'attaché militaire aux longues moustaches et à la langue non moins longue. De son côté, Georges entretient des relations d'amitié avec Rudolf Schwartz, attaché à l'Ambassade d'Allemagne.

Amitié ou complicité intellectuelle ?

Les deux peut-être dans un contexte que je n'avais pas encore énoncé, celui d'une guerre prochaine. Rudolph n'est évidemment pas un hitlérien, Georges de Sarre ne croit guère à l'efficacité de notre diplomatie. Pour eux, demeureront, par-delà les stupidités de l'histoire, le geste figé dans un marbre, un sourire vivant, les subtiles délectations d'une culture dont ils redoutent l'effondrement.

L'heure étant aux catastrophes, la première est celle du scandale d'une surprise-partie dont Georges de Sarre et Françoise Laurent sont les vedettes. La seconde, la seconde guerre mondiale.

Au-dessus de ces désastres, quelque chose qui pourrait être de l'amour se révèle à Georges et à Françoise qui, après le libertinage, en arrivent à ce par quoi ils auraient dû commencer.

Y. D.

Imprimerie Commerciale, 6, rue Gambetta, Le Mans. — Printed in France

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE

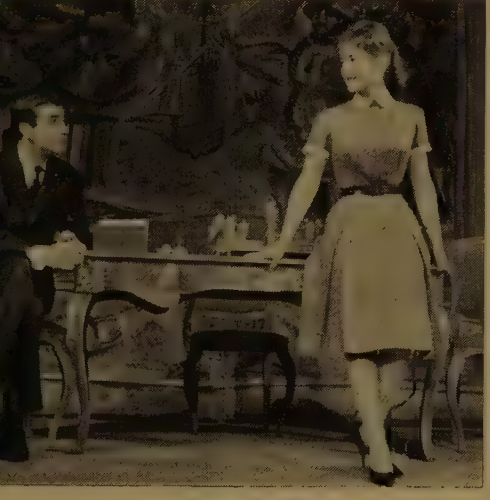
LES AMBASSADES



1. MONSIEUR L'AMBASSADEUR DE FRANCE A ATHÈNES : UNE GRANDE SURETÉ DE SOI, UN PEU DE NOBLESSE.



2. GEORGES DE SARRE ENTRE DANS LA CARRIÈRE, SOUS L'ŒIL BIENVEILLANT D'UN AINÉ, LE SECRÉTAIRE GÉNÉRAL AU QUAI D'ORSAY.



3. OU IL SUFFIT QUELQUEFOIS DE LA RENCONTRE FORTUITE D'UNE RAVISSANTE FILLE D'AMBASSADEUR POUR DÉCIDER DU CHOIX D'UN POSTE.



4. L'AMBASSADEUR, LE CHANCELIER, LE PREMIER SECRÉTAIRE : UNE BELLE BROCHETTE...



5. ... IL N'Y MANQUE QU'UN ATTACHÉ MILITAIRE.



6. RUDOLPH SCHWARTZ GEORGES DE SARRE, UN GUITTARISTE AVEUGLE : L'ART ET L'AMITIÉ N'ONT PAS DE FRONTIÈRES.



7. LA FILLE D'UN AMBASSADEUR, UN JEUNE ATTACHÉ D'AMBASSADE : AU-DELA D'EUX-MÊMES, LE SOLEIL D'UNE GRÈCE HORS DU TEMPS.



8. L'AMBASSADEUR ET SON PREMIER SECRÉTAIRE : DRAME PERSONNEL OU CATASTROPHE MONDIALE ? LES DEUX PEUT-ÊTRE.

(Photos Bernand.)

DANS UN PALAIS VÉNITIEN SUGGESTIVEMENT RECONSTITUÉ PAR LILA DE NOBILI, RAYMOND ROULEAU, LUCIENNE BOGAERT ET FRANÇOISE LUGAGNE SE DISPUTENT « LES PAPIERS D'ASPERN » AUX MATHURINS. DES PAPIERS QUI FERONT LONG FEU...



« DEUX PIEDS DANS LA TOMBE », UN DOIGT DANS LA BOUCHE ET GÉLOU A SES PIEDS, DOMINIQUE NOHAIN ESSAIE D'ÉLUCIDER L'ÉNIGME POLICIÈRE QUE LUI PROPOSE FRÉDÉRIC VALMAIN, DU THÉATRE CHARLES-DE-ROCHEFORT

SPECTACLES DE PARIS



« LA TOUR DE NESLE », AU THÉATRE DES ARTS, AVEC GÉRARD SÉTY QUI A PLUSIEURS TOURS DANS SON SAC... GISÈLE BAKA EST UNE MARGUERITE DE BOURGOGNE HAUTE EN COULEUR, QUI SAIT S'ATTACHER CEUX QUI TOMBENT DANS SES FILETS !



« ROSES ROUGES POUR MOI », NOUVEAU SUCCÈS DU T.N.P. CETTE ÉPOPÉE OUVRIÈRE D'UNE IRLANDE EN ÉBULLITION EST MAGISTRALEMENT ANIMÉE PAR LA TROUPE DE JEAN VILAR. BERNARD VERLEY S'AFFIRME COMME LE SUCCESSEUR POSSIBLE DE GÉRARD PHILIPE



NICOLAS BATAILLE, FAUX PRÊTRE MAIS AUTHENTIQUE RÉVOLUTIONNAIRE, ESSAIE DE FAIRE GERMER « LE GRAIN SOUS LA NEIGE », A L'ALLIANCE FRANÇAISE

(Photos Bernand.)

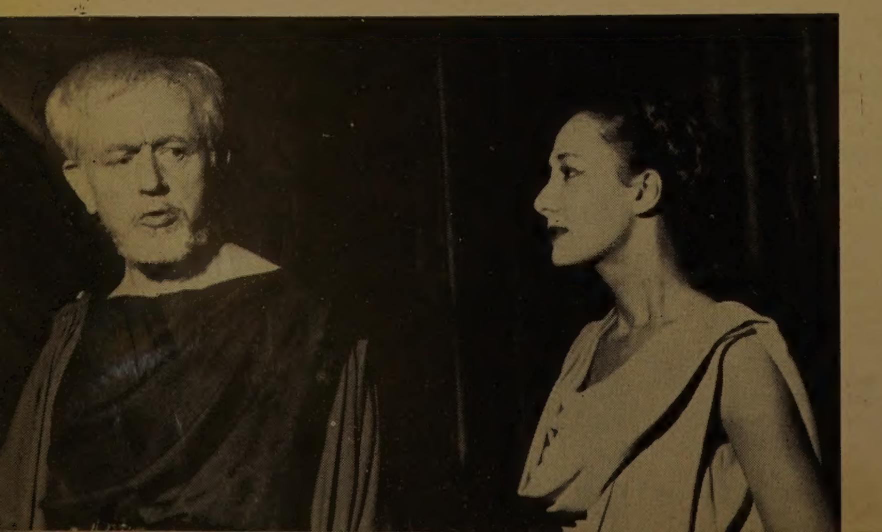


FRANCIS BLANCHE EST UN « TARTUFFE » INSOLITE ET SAVOUREUX AU PALAIS-ROYAL. MAIS L'ON COMPREND SES FAIBLESSES POUR MADELEINE ROBINSON-ELMIRE. QUANT A JEAN MEYER, MARI CONFIANT ET INGRAT, IL A RÉGLÉ AVEC PRÉCISION LES ÉVOLUTIONS DE SES DEUX PARTENAIRES



JEAN PARÈDES, PITTORESQUE MASCARILLE, NE CRAINT PAS DE FAIRE UN NUMÉRO DE STRIP-TEASE INATTENDU DANS « LES PRÉCIEUSES RIDICULES », AU THÉATRE DE FRANCE

CORNEILLE A L'ALLIANCE-FRANÇAISE AVEC « HORACE ». BALPETRÉ, LE VIEIL HORACE, SE SOUVIENT QU'IL FUT A LA COMÉDIE-FRANÇAISE ET GISÈLE TOURET EST UNE FRÉMISSANTE CAMILLE



Ci-contre :

« LA BELLE DE PARIS », C'EST LA SCULPTURALE CLAUDE BESSY. C'EST AUSSI UN OPÉRA-BALLET-BOUFFE, DE GEORGES VAN PARYS ET LOUIS DUCREUX, QUE L'OPÉRA-COMIQUE VIENT DE CRÉER AVEC TOUS LE FASTE NÉCESSAIRE. DE QUOI FAIRE TOURNER TOUS LES COUPLES... ET TOUTES LES TÊTES

(Photos Bernand.)



L'AVANT-SCENE DU THEATRE :

15 mars :
« La Voleuse de Londres »
de Georges Neveux

L'AVANT-SCENE DU CINEMA

15 février :
« Le Passage du Rhin »
« Nuit et Brouillard »
15 mars :
« Les Amants »
de Louis Malle

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
SECRETAIRE DE REDACTION : GEORGETTE TOTAIN
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 27
PRIX DU NUMERO :
2,50 N F — ETRANGER : 3 N F